70 full page engravings
lib
O. XXIII.
12
DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY
*Treasure Room*

42558

# EMBLEMES DIVERS,

REPRESENTEZ DANS CENT QVARANTE FIGVRES EN TAILLE-DOVCE.

Enrichis de discours Moraux, Philosophiques, Politiques, & Hystoriques.

*Par le Sieur BAVDOIN.*

Tirez d'Horace, Alciat, Paradin, Philostrate, Cesar, Ripa, Lucian, Ouide, Virgile, & autres Celebres Autheurs, tant anciens que modernes.

*Où il traité de la science des Roys, Princes, Ministres d'Estats, & Generaux d'Armées, du deuoir de la Noblesse, de la Prudence des Magistrats, de l'obeyssance des Peuples, & de la parfaite connoissance de tous les Arts & Sciences.*

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez IEAN BAPTISTE LOYSON, ruë S. Iacques, à la Croix Royale.

M. DC. LX.

*AVEC PRIVILEGE DV ROY.*

Tx.R.
761
B341E
t.2

498598

# ADVERTISSEMENT.

IE n'ay qu'vn mot à vous dire, Lecteur, qui eſt qu'en la continuation de cét Ouurage, i'ay fait gloire de me ſeruir aduantageuſement de quelques Autheurs, anciens & modernes; tels que ſont, Seneque, Lucian, Lipſe, Baccon, & Scipion Amirato. Ce que vous ne trouuerez pas eſtrange, ſi vous conſiderez, comme i'ay deſia dit, en la Preface de mon premier Volume, Que ie me ſuis proposé de faire ce *Recueil d'Embleſmes*, partie de mon inuention, partie de celle de pluſieurs celebres Eſprits que ie cite, & dont i'applique les raiſonnemens aux diuers ſuiets que i'ay à traiter. Vous ſçaurez au reſte,

qu'il s'y eſt gliſſé quelques fautes, que ie ne marque point icy, pour la bonne opinion que i'ay de vous. Car ie ſçay trop bien, que vous eſtes aſſez clairvoyant pour les conneſtre, aſſez habile, pour les corriger, & aſſez genereux auſſi, pour les excuſer.

# TABLE DES DISCOVRS contenus en ce Volume.


## DISCOVRS I.

*QV'il y a des hommes touſiours eſgaux, dans le ſuccez, ou bons, ou mauuais.* 3

### Diſcours II.

*Que l'Art aide la Nature.* 17

### Diſcours III.

*Qu'il ne faut point rechercher les ſecrets des Cieux.* 25

### Diſcours IV.

*Contre l'Hypocriſie, & la feinte Religion.* 35

### Diſcours V.

*Des entrepriſes militaires.* 43

Table des Discours,

Discours VI.

*Que de la Valeur precipitée s'ensuit une fin lamentable.* 47

Discours VII.

*Que l'argent est le nerf de la guerre.* 51

Discours VIII.

*Des mauuais Conseils ; & que ceux qui les donnent s'en trouuent mal.* 59

Discours IX.

*Que les Flatteurs sont contagieux aux Princes,*

Discours X.

*Qu'on ne doit point se ioüer aux Grands.* 75

Discours XI.

*De la patience dans les tourmens.* 81

Discours XII.

*Qu'il faut se hâster bellement.* 89

Discours XIII.

*Que le vin pris sobrement aiguise l'esprit.* 97

Discours XIV.

*Des marques d'Honneur, & de Vaillance.* 103

Discours XV.

*Qu'on se desgouste des Voluptez auec le temps.* 113

Discours XVI.

*Qu'il faut endurer, & s'abstenir.* 117

Discours XVII.

*Que les biens de l'homme sont en l'homme mesme* 127

Discours XVIII.

*Du Conseil des Princes.* 137

Discours XIX.

*Du Conseil ioint à la Force.* 141

Discours XX.

*Que le Vulgaire aime les faux bruits, & qu'il se plaist aux factions.* 147

Discours XXI.

*Qu'il faut pardonner les offences.* 151

Discours XXII.

*Qu'il n'est pas impossible de vaincre l'Enuie,* 159

Discours XXIII.

*Que les Remonstrances sont quelquefois inutiles.* 165

Discours XXIV.

*Qu'il faut tousiours bien esperer.* 171

Discours XXV.

*Que ce qui est paruenu à sa fin ne se peut re-*

*nouueller.* 179

Discours XXVI.

*Contre les Trompeurs.* 183

Discours XXVII.

*Contre les Traistres,* 189

Discours XXVIII.

*Contre la Colere* 197

Discours XXIX.

*Contre l'Ingratitude.* 207

Discours XXX.

*Qu'il faut saccommoder à l'humeur de ceux que l'on sert.* 213

Discours XXXI.

*Que la Beauté deuient la proye du Temps, & la ruine de ceux qu'elle attire.* 217

Discours XXXII.

*Qu'il n'y a point de charme contre l'Amour.* 227.

Discours XXXIII.

*De l'Art d'agreer aux Souuerains,* 235

Discours XXXIV.

*Qu'à force de vouloir tout sçauoir, on ne sçait rien la pluspart du temps.* 239

Diſcours XXXV.

*De la vraye Eſchole des ieunes Princes.* 251

Diſcours XXXVI.

*Qu'il ſied bien aux Princes de pardonner.* 469.

Diſcours XXXVII.

*Du reglement de la vie.* 277

Diſcours XXXVIII.

*Qu'on impute fauſſement à la Fortune, d'eſtre quelquefois victorieuſe de la vertu.* 285

Diſcours XXXIX.

*De la neceſſité du Conſeil, & que la Prudence y doit eſtre iointe.* 291

Diſcours XL.

*Qu'il faut aimer la Vertu.* 269

Diſcours XLI.

*De l'oubly de la Patrie.*

Diſcours XLII.

*Que les moindres choſes ſont quelquefois de grands Fleaux.*

Diſcours XLIII.

*Que les biens mal acquis ne proffitent point.* 319

Discours XLIV.

*Que les maux sont prompts, & les remedes tardifs.*

Discours XLV.

*Que le Trauail est vn chemin à la Gloire.* 333

Discours XLVI.

*De la Noblesse, & de la Generosité.* 339

Discours XLVII.

*De la Vaillance.* 351

Discours XLVIII.

*De la vie humaine.* 361

Discours XLIX.

*Contre les Courages lasches.* 369

Discours L.

*Qu'il fait mauuais attaquer vn plus fort que soy.* 375

Discours LI.

*Des veritables Amis.* 383

Discours LIII.

*Que les gens de bien ne s'estonnent point d'estre blasmez des Méchans.* 395

Discours LIV.

*Que les querelles entre gens de lettres, sont*

*malseantes.* 403

Discours LV.

*Du menu Peuple, & de ses humeurs.* 411

Discours. LVI.

*Des Couleurs, & de leur differences.* 419

Discours LVII.

*Contre les mauuaises Meres.* 429

Discours LVIII.

*Que ceux qui suiuent la Cour, doiuent vser prudemment de la Fortune.* 437

Discours LIX.

*Que l'esclat du monde n'est que fumée.* 447

Discours LX.

*De la Vertu, & de la Fortune.* 455

Discours LXI.

*Du deuoir des Magistrats.* 465

Discours LXII.

*Contre l'Auarice, & la Conuoitise.* 473

Discours LXIII.

*De la Liberté.* 487

Discours LXIV.

*Que ce qu'on estime loüable à la Guerre, ne l'est pas tousiours.* 497

Table des Discours.

Discours LXV.

*Contre l'Ambition.* 513

Discours LXVI.

*De la Preeminence des grands Princes.* 527

Discours LXVII.

*De l'establissement des Estats, & des Colonies.* 537

Discours LXVIII.

*Des Parasites, ou des Amis de table.* 553

Discours LXIX.

*Qu'on ne iuge pas tousiours en faueur de la Vertu.* 565

Discours LXX.

*Que les vrais thresors sont dans les bons Liures.* 571

Discours LXXI.

*Du Poëme Heroïque.* 577

# TABLE DES DISCOVRS CONTENVS EN CE Volume.


## Discovrs I.

*Qv'il n'y a point de prosperité perdurable.* 3

## Discours II.

*Que les choses douces deuiennent souuent ameres.* 19

## Discours III.

*Que l'honneste Amour, l'Honneur & la Verité sont inseparables.* 35

Discours IV.

*Qu'il ne faut point publier le secret des Princes.* 43

Discours V.

*Que par la Valeur & par la Prudence, on vient à bout de la Fourberie, & des efforts les plus violens.* 53

Discours VI.

*Des qualitez d'vn Juge equitable.* 61

Discours VII.

*Des Fruits de la Paix.* 71

Discours VIII.

*Que les Couronnes ont touſiours eſté le prix des Vainqueurs.* 77

Discours IX.

*De la Prudence requiſe a faire la Guerre.* 93

Discours X.

*Qu'il n'eſt point de ſi contagieux venin que celuy d'vne mauuaiſe langue.* 105

Discours XI.

*De l'Aſtrologie, & de ſes Profeſſeurs.* 115

Discours XII.

*De la Muſique, & qu'on ne peut la blaſ-*

*mer qu'injuſtement.* 133

Diſcours XIII.

*Des effets de la Philoſophie.* 155

Diſcours XIV.

*De la Nature, & de ſes diuers effets.* 165

Diſcours XV.

*Contre la Gourmandiſe.* 189

Diſcours XVI.

*Contre l'Oyſiueté.* 201

Diſcours XVII.

*Contre l'Amour de ſoy-meſme.* 215

Diſcours XVIII.

*De l'eſtat de l'Homme.* 221

Diſcours XIX.

*De la Conuoitiſe, ou de la Paſſion, & de ſa Nature.* 249

Diſcours XX.

*De la Science, & de la Pratique, jointes enſemble.* 259

Diſcours XXI.

*Des Voluptez, & de leurs allechemens.* 269

Diſcours XXII.

*De la Diſcorde, & de ſes effets.* 279

Table des Discours

Discours XXIII.

*De l'Esprit du Monde.* 287

Discours XXIV.

*Des Rebellions.* 297

Discours XXV.

*Du Zele indiscret.* 305

Discours XXVI.

*De la Matiere, & de ses conditions.* 313

Discours XXVII.

*Des Accords, ou des Traitez des Princes.* 319

Discours XXVIII.

*Qu'il n'est point de grandeur sans déplaisir.* 325.

Discours XXIX.

*Du combat de l'Art auec la Nature.* 333

Discours XXX.

*De l'Atome, ou du principe du mouuement.* 339

Discours XXXI.

*Que la Curiosité est tousiours nuisible.* 349

Discours XXXII.

*De l'vtilité des Arts mechaniques.* 355

Discours XXXIII.

*De l'origine des choses.* 363

Table des Discours

Discours XLII.

*Qu'il faut auoir soin de la pudicité des filles.* 439.

Discours XLIII.

*Du Riche ignorant.* 447

Discours XLIV.

*Que les gens de bien ne doiuent point craindre la violence des Riches.* 455

Discours XLV.

*Du deuoir des Enfans enuers leurs Peres.* 463

Discours XLVI.

*Contre les Flatteurs.* 471

Discours XLVII.

*Qu'il n'y a point de Force indomptable.* 477

Discours XLVIII..

*Qu'il ne faut iamais offenser personne, ny de fait, ny de parole.* 485

Discours XLIX.

*Qu'il se faut donner garde des filles d'Amour.* 495

Discours L.

*De trois sortes de personnes, denotées par la Chauue-soury.* 503

contenus en ce Liure.

Discours LI.

*De la Constance dans les trauaux.* 511

Discours LIII.

*Des Statuës en general, & particulierement de celle de Mercure.* 519

Discours LIV.

*Que l'Eloquence vaut plus que la Force.* 533

Discours LV.

*Que la Sobrieté sert de remede à l'Amour.* 543.

Discours LVI.

*Qu'vn Estat se maintient par les Armes, & par le Conseil.* 549

Discours LVII.

*Que le bon droit triomphe à la fin.* 557

Discours LVIII.

*De l'Enuie, & de ses effets.* 565

Discours LIX.

*Contre les Temeraires.* 573

Discours LX.

*De la Solitude.* 581

Discours LXI.

*De la Contemplation, ou du rauissement de*

*l'esprit.* 589

Discours LXII.

*Que la Clemence fait estimer & cherir vn Prince.* 597

Discours LXIII.

*Que la Pauureté s'oppose à Fortune des bons Esprits.* 611

Discours LXIV.

*Que le Conseil surpasse la Force.* 621

Discours LXV.

*Qu'il faut obeïr aux Loix.* 632

Discours LXVI.

*De la Concorde, ou de l'Vnion mutuelle.* 641.

Discours LXVII.

*De l'administration de la Iustice.* 653

Discours LXVIII.

*De la Vigilance, & qu'il faut gagner le Temps.* 667

# RECVEIL
# D'EMBLEMES
# DIVERS.

## *SECONDE PARTIE.*

## *Qu'il y a des hommes touſiours eſgaux, dans les ſuccez ou bons, ou mauuais.*

## DISCOVRS I.

*LES courages des hommes*, dit Tacite, *vont mollement la pluſpart du temps, & deuiennent laſches dans les diſgraces de la Fortune.* Ce qui ne ſemblera pas eſtrange à qui ſçaura bien conſiderer, que comme chacun eſt amoureux de ſoy-meſme, chacun auſſi n'eſt pas moins prompt à ſuiure les choſes qui lui plaiſent, qu'il eſt ardent à fuyr celles qui luy ſont deſagreables. Ainſi ce n'eſt pas

merueille, ſi par ie ne ſçay quelle foibleſſe attachée à l'homme, ſa ioye finit inſenſiblement, à meſure que ſa proſperité ſe termine.

*Le plaiſir des Mortels s'efface,*
*Et leurs ris ſont ſuiuis de pleurs :*
*Quand pour les liurer aux mal-heurs,*
*La Fortune change de face.*

Il faut donc bien dire, que ce ne peut eſtre que par vne particuliere grace du Ciel, qu'on void parmy nous des perſonnes extraordinaires, & des Heros inuincibles dans toute ſorte d'euenements. Leur diuin Genie leur inſpire l'art de trouuer le calme dans la tempeſte; Quelque violente qu'elle ſoit, ils n'ont pas moins de courage à ſe l'aſſujettir, qu'en eut autres-fois Ceſar. Les plus dangereux eſcueils leur ſont des Havres; & il eſt à croire que cette meſme Prouidence qui les a eſleuez par deſſus la condition des autres hommes, prend auſſi le ſoing de les y cõſeruer, en

leur faisant vaincre l'enuie. A quoy certes ils contribuent infiniment par leur vertu miraculeuse; Car celle des grands hommes comme eux est en vain choquée, puis qu'elle ne se laisse iamais surprendre. Ce luy est vne chose naturelle de ne rien faire qui la puisse des-honorer. Si on l'attaque, elle a des armes pour se deffendre; Et ne croit point de pire Destin que de ceder laschement aux coups de la mauuaise Fortune. Que s'il ne falloit qu'appuyer cette verité par les exemples, il me seroit tres-facile d'en produire icy plusieurs, & particulierement celuy d'Agesilaüs, à qui quelqu'vn ayant voulu dire, que toutes les choses du monde auoient leur reuolution; *Cela ne me regarde point*, respondit-il, *veu qu'il y a long temps que ie m'accoustume à ne changer point, quelque changement qui arriue dans mon Estat.* I'obmets celuy du Centenier Sulpitius Asper, lequel interrogé par Neron, pourquoy tant de gens le

ſouhaitoient mort : *C'eſt*, dit-il, *pource qu'ils ne ſçauroient croire, que tes crimes ſe puiſſent terminer autrement que par la fin de ta vie.* A cecy ſe rapporte ce que l'Hiſtoire raconte de Sylla. Vn peu apres qu'à force de brigues il eut pris vn imperieux aſcendant ſur la Republique Romaine, & reduit les principaux Senateurs à ſe declarer pour luy, comme il vid vn iour, qu'vn ſeul Sceuola refuſoit abſolument en pleine aſſemblée, de donner ſa voix au deſauantage de Marius : il eut recours aux menaces, pour le contraindre par force à ce qu'il ne vouloit point faire de gré. Mais Sceuola ſans s'eſtonner de rien : *Crie tant que tu voudras*, luy dit-il, *ie ne crains ny tes paroles, ny ta puiſſance. Ma reſolution ſe trouuera plus forte que ton entrepriſe; & toutes ces troupes de gens de guerre, dont tu tiens la Cour comme aſſiegée, ne ſeront pas capables d'eſbranler tant ſoit peu la fermeté de mon ame. Car il ne me ſera*

*iamais reproché, que pour vn peu de vieux sang qui me reste, i'aye declaré ennemy de la Republique le valeureux Marius, qui en a touſiours eſté le deffenſeur, & de toute l'Italie.* Cette force d'eſprit fut grande à vray dire; Et toutesfois beaucoup moindre que celle de l'inuincible Caton. Ie laiſſe à part les teſmoignages de ſa conſtance, qui eſclatterent dans ſes plus tendres années, pour m'arreſter à trois ou quatre preuues bien manifeſtes qu'il en rendit en l'aage viril. La premiere fut au temps de Metellus, lors qu'eſtant nouuellement creé Tribun du peuple, il voulu faire quelques Loix pernicieuſes à la Republique. Mais Caton ne le pouuant ſouffrir, s'aduiſa de le preuenir accortement, & reſolut de s'y oppoſer. Le Tribun cependant fit en ſorte, par l'authorité de Ceſar, de ſe ſaiſir de la place, où il mit de nuict vn bon nombre d'eſclaues pour la garder: dequoy s'offenſerent

tous les amis de Caton. Luy seul neantmoins ne s'en esmeut point, & passa la nuict dans vne tranquilité merueilleuse. Le lendemain matin il fut à la place: où voyant le Temple de Castor enuironné de Soldats, Cesar & Metellus ioints ensemble, & tout le monde en alarme, il se prit à rire: & se tournant vers ses Amis: *O le lasche!* dit-il, *qui a leué tant de troupes contre vn seul homme desarmé!* Il fendit la presse en mesme temps; & suiuy de Munatius, l'vn des bons Tribuns, il monta iusques au plus haut de l'Escalier, où il s'assied entre Cesar & Metellus, malgré lequel il vint à bout de son genereux dessein; & empescha que la Loy proposée ne fust receuë. Le second exéple de cette probité religieuse & seuere, que tout le monde admiroit en luy, estonna particulierement le grand Pompée. La Fortune qu'il auoit faite en Leuant, d'où il estoit de retour, auec des honneurs & des richesses ine-

ſtimables, luy fit croire qu'apres tant de victoires gaignées, il ne luy reſtoit plus qu'à vaincre Catton, pour l'attirer à ſon party. Il rechercha donc ſon alliance, & le fit prier de luy vouloir donner ſa ſœur, ou ſelon quelques-vns, la fille de ſa ſœur. Mais luy auec ſa moderation ordinaire reſpondit, qu'il y falloit penſer, & luy fit dire depuis; *Qu'il ne ſe laiſſoit iamais tomber dans les pieges qu'on luy tendoit par les femmes; Qu'il ſeroit touſiours amy de Pompée, ſi Pompée l'eſtoit de la Republique; ſinon, qu'il renonçoit à ſon amitié, n'eſtant pas homme à ſe proſtituer pour de l'argent.* A ce ſecond exemple i'en adiouſteray vn troiſieſme, qui n'eſt pas moins remarquable. Ceſar eſtant Conſul, & voulant pouruoir à la diſtribution des terres de la Champagne, s'aduiſa de faire publier vne Loy, qui d'abord ſembloit vtile à l'eſgard des particuliers, mais qui en effet eſtoit mauuaiſe de ſoy, & d'ommageable au

public. La plus-part du Senat y consentoit neantmoins : & Caton estoit le seul qui s'y opposoit courageusement. Ce qui despleut si fort à Cesar, que pour le ranger par la force, il le fit en leuer de la place aux Rostres, & mener en prison, se seruant pour cét effet du pouuoir & de l'authorité de sa charge. Comme on l'y menoit donc, il persistoit tousiours plus fort en son opinion, & s'en alloit publiant par les ruës : Que cette Loy ne valoit rien pour l'Estat, & qu'il y auoit là-dessus quantité de fourberies & de finesses cachées. Ce disant, comme il estoit sur le poinct d'entrer en prison, où la pluspart des Senateurs, & les premiers de la ville l'accompagnoient, Cesar changea de resolution : & vaincu par la constance d'vn si grand homme, il enuoya l'vn des Tribuns pour le deliurer. C'estoit sans doute se posseder fortement, & auoir bien plus de passion pour l'vtilité publique, qu'il

n'en eut depuis pour ſon intereſt particulier, quand on luy refuſa la Preture. Il l'euſt aſſeurement obtenuë, ſi Ceſar, Pompée, & tous les principaux de Rome, qui le redoutoient cõme vn dangereux eſcueil à leur ambition, ne ſe fuſſent liguez enſemble, pour l'empécher, comme ils firent. Car ils eurent ſi peu de courage, que de permettre qu'à force de preſens & des brigues, Vatinius l'emportaſt ſur luy, bien qu'ils le connuſſent en leur ame, pour le moins vertueux, & pour le plus inhabile de tous les hommes. Caton neantmoins ne s'en offẽça point & ſans en monſtrer vn viſage plus triſte, il vint à la place; & s'y diuertit à la Paume.

Iugez maintenant ſi ie pourrois former vn plus beau modelle d'vn courage inébranlable & touſiours eſgal, que ſur vn homme d'vne vertu ſi haute. Auſſi me le ſuis je proposé pour exẽple par deſſus les autres de l'Antiquité, afin que luy ſeul me tint lieu de tous enſẽble dans ce diſ-

qu'auec vn ancien Poëte, ie peusse à bon droict dire de luy ;

*Vrayment i'ayme vn Caton plus que trois cens Socrates.*

Que si parmy les Modernes il en faut chercher quelqu'vn qui luy ressemble : en voicy vn que le docte Lipse nous propose en la personne d'Alfonse Perez de Gusman. C'estoit, dit-il, vn homme celebre pour ses richesses : & encore plus, pource qu'il en vsoit si bien, & dans la paix, & dans la guerre, que sa probité merueilleuse luy auoit acquis le tiltre de *Bon*. Aussi tesmoigna-il qu'il l'estoit. Car Dom Sancho, Roy de Castille, ayant pris la ville de Tariffe sur les Mores, & ne sçachant commẽt la garder, Alphonse s'offrit volontairement à prendre ce soing, & mesme à fournir de ses deniers vne partie des frais qui seroiẽt necessaires pour la deffence de cette place. Comme elle fut dõc assiegée par le propre frere du Roy, qu'on appelloit Iean,

qui par vn excez d'ambitiõ se ietta dans le party des Mores, les Assiegez ne s'estonnerent de rien, & se defendirent vn assez long temps auec vne resolution inuincible. Mais enfin leur courage s'abatit vn peu par vn facheux accident, qui fut la prise du fils d'Alphonse, que les Ennemis surprirent à la campagne, & qu'ils amenerent deuant les murailles, pour le monstrer. D'abord ils menacerét les Assiegez de le mettre en pieces, s'ils ne rendoient prõptement la ville; à quoy ils consentirét enfin, pour r'auoir le Prisonnier. Mais le Pere qui commandoit dans la place, & qui n'auoit que ce Fils-là, fut le seul qui dit absolumét, que cela ne seroit pas, & que cette consideration étoit trop foible pour le faire sortir hors des bornes de son deuoir, & de la fidelité qu'il auoit promise. *Que si cela ne suffit*, adiuta-il, *& s'ils ont si grande enuie d'immoler cette victime, voyla pour cét effet vne espée*, & ce disant, il leur ietta la sienne. Il

se retira en mesme temps, & se mit à table; où il ne fut pas plustost assis, qu'il se fit vn cry vniuersel sur la muraille. Il y accourut à l'instant; & en ayant demandé la cause, comme il eut appris que les Barbares venoient de tuer son fils, *Ie pensois*, dit-il, *que ce fust autre chose, & qu'on eust desia pris la ville:* Sur quoy il s'ẽ retourne disner auec sa femme, sans estre non plus émeu qu'auparauant; Ce qui estonna si fort les Ennemis, qu'ils se resolurent de leuer le siege, ne croyant pas qu'il fust possible de riẽ gaigner sur vn courage si resolu. Par où il fit voir asseurement, que le sien l'estoit au dernier point, & qu'encore qu'il soit plus facile de soumettre au ioug des peuples barbares, que de resister à la violẽce du sang, & aux tẽdresses de la nature, il est vray pourtant qu'il y peut auoir des Alcides, sur qui les foiblesses humaines ne peuuent rien: qui apprennent à se posseder eux-mémes, dans les affaires les plus épineuses, & qui à for-

ce de lutter contre le mal-heur, s'accouſtumét enfin à le vaincre. La perſeuerance de ces grandes ames, qui ne ſe dementent iamais, ny dans l'orage, ny dans la bonaſſe, nous eſt fort bien demonſtrée par le Soleil de cét Embleme. Car comme cét Aſtre ne change point, & perce par ſes rayons les nuages les plus eſpais, qui s'oppoſent à ſa clairté: Ainſi l'hõme genereux eſt touſiours le meſme; & plus la Fortune luy veut oſter de ſon luſtre, tant plus il ſe redouble parmy les vents impetueux, & les broüillards de la vie.

*Il ſe rit d'vn peuple mutin,*
*Qui ne prend plaiſir qu'à meſdire;*
*Tout releue de ſon Empire,*
*Et luy meſme fait ſon Deſtin.*
*Dans l'obſcurité la plus noire,*
*La viue ſplendeur de ſa gloire*
*Met les tenebres à l'eſcart;*
*Et contre les traits de l'Enuie*
*Sa Conſcience eſt vn Rampart,*
*Capable d'affermir le bon-heur de ſa vie.*

## *Que l'Art aide la Nature.*

## DISCOVRS II.

C'Estoit la coustume des anciens Peintres, de planter tousiours sur vn Globe l'Image de la Fortune: Au contraire, ils posoient ordinairement sur vne base solide, & faite en quarré, la statuë de Mercure, Dieu tutelaire des hommes de lettres. Par où, si ie ne me trompe, il nous est enseigné, que les vertueux ont en tout temps dequoy resister aux reuolutions des choses du monde, dans la haute profession qu'ils font des Arts Liberaux, & de la vraye

Philoſophie. Ainſi le ſage Bias, tout nud qu'il eſtoit, ſe vãtoit de porter auecque ſoy toutes ſes richeſſes; Et pour la meſme raiſon encore Ariſtippe Cyreneen ne ceſſa tant qu'il vécut, de recommander à ceux de ſa Ville, qu'ils ne ſe miſſent en peine que d'amaſſer les vrays biens, auec leſquels ils ſe peuſſent ſauuer en cas de naufrage.

Il nous eſt donc icy demonſtré, qu'il nous faut embraſſer auec ſoin les honneſtes diſciplines, afin qu'elles nous donnent moyen, non ſeulement d'acquerir les choſes neceſſaires, mais de nous en paſſer courageuſement, ſi le malheur nous en priue. C'eſt à quoy Galien nous exhorte, dans vne harangue qu'il a faite en faueur des Arts, qui ſont dignes d'vn homme libre: où il deduit ainſi les differentes qualitez de Mercure & de la Fortune. Les Anciens, dit-il, nous voulant donner à connoiſtre le peu d'aſſeurance qu'il y a en cette Deïté

imaginaire, ne ſe ſont pas contentez de la repreſenter ſous la forme d'vne femme, ( ce que i'appelle, pour moy, vne grande marque de folie ) mais luy ont encore mis vn Gouuernail à la main, & ſous les pieds vne Boule. Auecque cela, ils l'ont peinte aueugle, ou du moins ils luy ont bandé les yeux; Et par toutes ces choſes enſemble ils ont pris plaiſir à rendre viſible ſon inconſtance. Mais comme lors qu'vn Nauire eſt de tous coſtez ſi fort agité des vents & des vagues, que les Nauigateurs ſe croyent deſia perdus, ce ſeroit eſtre bien depourueu d'eſprit, que d'en donner le Gouuernail à vn Aueugle : Ainſi eſtant veritable, qu'en pluſieurs familles il ſe fait plus de naufrages que ſur l'Ocean ; celuy meriteroit bien d'eſtre appellé fol, qui en pareilles diſgraces voudroit hazarder entierement ſa vie & ſon ſalut entre les mains de la Fortune. Ne ſçait-on pas bien qu'elle eſt aueugle, & qu'il y a ſi

peu de raiſon, & tant d'injuſtice en ſes effets ordinaires; qu'elle fauoriſe plus ſouuent le Vice que la Vertu; que ſur la ruine des vns elle baſtit la proſperité des autres; que ſans auoir eſgard au merite, elle donne indifferemment à qui bon luy ſemble des richeſſes & des honneurs, puis les oſte indifferemment auſſi, eſtant de l'humeur d'vne volage Maiſtreſſe: Auec tout cela neantmoins, la pluſpart des hommes ne laiſſe pas de ſuiure à la foule cette volage Deeſſe; qui pour eſtre posée, comme elle eſt, ſur vne boule touſiours mobile, ſe laiſſe emporter tantoſt en des lieux gliſſans, tantoſt en des precipices affreux, & quelquesfois meſme dans la Mer, où ſe perdent miſerablement tous ceux qui la ſuiuent: Elle cependant, libre de danger, ſe rit de leurs plaintes. Que s'ils l'inuocquent pour la fléchir, elle eſt alors inexorable à leurs cris; & ſe mocque de leurs prieres, ſans daigner leur

estre secourable. Voylà les beaux ouurages de la Fortune, qui ne dementent en rien la peinture que les Anciens en ont faite. Mais quant à Mercure, ils l'ont representé tout autrement. Car estant, comme il est, le Dieu des Sciences, & du Bien-dire, il est peint icy beau par excellence, de bonne mine, & dans vne fleurissante ieunesse. Il n'y a ny fard ny artifice sur son visage; & par les agremens qui s'y remarquent, on iuge aussitost de ses Vertus eminentes, & des secrettes beautés de son ame I'obmets qu'vne viuacité merueilleuse brille dans ses yeux, d'où s'eslancent des regards charmans, qui penetrent iusques dans les cœurs. Que s'il est assis sur vn Cube, c'est pour monstrer la fermeté des Arts, & des Sciences, que les efforts de l'Ignorance, non plus que ceux de l'Enuie, ne peuuent abatre.

C'eſt le raiſonnement que fait Galien, pour nous aduertir que les biens de l'eſprit valent plus incomparablement que tous les threſors dont la Fortune nous ſçauroit combler. Mais q'autant qu'il arriue ſouuent que ceux qu'elle traitte mal ſont recompenſez d'ailleurs, & que la Nature y ſupplée par l'excellence de ſes dons; il eſt neceſſaire que pour les cultiuer, ils ayent recours à l'Art; c'eſt à dire qu'ils s'inſtruiſent de bonne heur dans les plus nobles connoiſſances de Mercure, pour les oppoſer au beſoin à la tyrannie de la Fortune. Car ce n'eſt pas d'auiourd'huy que nous ſçauons par eſpreuue: *Qu'il n'eſt point d'Art, ſi petit ſoit-il, qui ne nourriſſe ſon Maiſtre: & que pour diſcerner bien-toſt vn Ignorant d'auec vn habile homme, il ne faut que les laiſſer tous nuds dans vn pays eſtranger.*

*En quelque terre où la Fortune*
*Expoſe vn homme de vertu ;*
*Malgré la fureur de Neptune ;*
*Son cœur n'eſt iamais abatu ;*
*Au contraire, le moindre orage*
*Surprend celuy qui ne ſçait rien ;*
*Et c'eſt auec raiſon que manquant de courage*
*Il manque auſſi de bien.*

## *Qu'il ne faut point rechercher les secrets des Cieux.*

## DISCOVRS III.

BIEN qu'au precedent volume i'aye pris pour vn suiet d'Embleme la Fable de Promethée, ie ne laisseray pas toutesfois de la rapporter icy derechef, sous vn diuers sens, & sous vne autre Figure. Il n'y a celuy qui ne sçache, que Iupiter irrité contre ce Voleur illustre, qui par l'ayde de Minerue osa desrober le feu celeste, apres auoir fait de boüe la Statuë d'vn homme, qu'il anima, fit venir tout aussitost Mercure, & luy comman-

da de le lier sur le Caucase, Mont de Scythie extremement rude, & que sa froidure rend inhabitable. Là ce mal-heureux fut exposé iour & nuict à vn supplice cruel, & qui estoit extraordinaire. Car vn Vautour, à ce que disent les Poëtes, ou selon quelques autres, vne Aigle affamée, luy rongoit cruellement le cœur, qui se renouuelloit à veuë d'œil, à mesure que cét Oyseau insatiable s'en repaissoit.

Macrobe en son premier liure sur le songe de Scipion, explique grandement bien le sens mystique de cette Fable. Les Anciens Mythologistes, dit-il, par le supplice de Promethée nous ont voulu donner à entendre les secrets remords d'vne mauuaise conscience; Elle est l'impitoyable Bourreau de ceux à qui elle remet en memoire leurs crimes. Ils ont beau se cacher à tout le monde, pour adoucir la peine qu'ils souffrent. Il est impossible qu'ils se cachent à eux-

meſmes, & que le ſouuenir de leurs fautes ne les accompagne touſiours, en quelque lieu qu'ils puiſſent aller.

*Par vne fureur inſensée,*
*Ils ſentent la flamme & le fer;*
*Et pourtant par tout leur pensée*
*Par tout ils portent leur Enfer.*

Les hommes, dit Platon, doiuent à Promethée l'vſage du feu, & ont appris de Vulcan tout ce qu'ils ſçauent dans la Mechanique. Quelques-vns ont creu que Promethée fut vn grãd Deuin, qui aduertit Iupiter, qu'il n'euſt rien à d'emeſler auecque Themis. Or bien que tout cela tienne de la Fable, ſi eſt-ce qu'vn ancien Autheur veut qu'il ait quelque rapport auecque l'Hiſtoire, dans les notes qu'il a faites ſur Appollonius Rhodien. Il met en auant à ce propos, Que ce qui donna lieu au ſupplice de Promethée, à qui vn Oiſeau de proye rongeoit ſans ceſſe le cœur, fut qu'il y auoit en Scythie vne certaine riuiere

qu'on appelloit *Aigle*, qui par ſes debordemens rauageoit tout le païs ; Ce que le vaillant Hercule ayant enfin empeſché, & trouué moyen de deſtourner le courant & l'impetuoſité de ce fleuue ; il fut dit de luy fort à propos, qu'il auoit deſliuré Promethée, en exterminant par ſa valeur *l'Aigle* qui le perſecutoit. A ce ſentiment ne s'accommode pas mal celuy du Pere de l'Eloquence, qui dans ſes Queſtions Tuſculanes, rapportant quelque choſe de ſemblable ; *Il eſt à croire*, dit-il, *que Promethée euſt vne merueilleuſe connoiſſance des choſes de la Nature, & qu'il en communiqua les ſecrets aux hommes ; de quoy Iupiter ſe mit bien fort en colere, ne pouuant ſouffrir, que la Verité, qu'il vouloit eſtre comme cachée dans le fonds d'vn puits, fuſt deſcouuerte à perſonne. Quant au martyre continuel, où l'expoſe l'Aigle, qui luy becquette le foye, c'eſt vn Symbole des inquietudes & des ennuys, que ſe donnent quelque-fois les plus aduiſez. Car quand ils*

*penſent rompre leurs chaines, & ſe deliurer des maux qu'ils endurent, ils ſe laiſſent cheoir inſenſiblement en d'autres mal-heurs encore pires.*

Cette Fable donc, que i'ay priſe pour ſuiet de cét Embleme, s'applique diuerſement, & ſe doit entendre de ces eſprits curieux, qui ſont les ſubtils à rechercher les myſteres de la Theologie, ou qui s'imaginẽt de pouuoir entẽdre les Oracles de la Foy Chreſtienne, par des raiſons naturelles; & qui ſont meſme ſi hardis, que de vouloir penetrer iuſques dans les ſecrets du Ciel; ſans conſiderer qu'il y a là haut des lumieres ſi brillantes, que les yeux des hommes n'en ſçauroient iamais ſouffrir l'eſclat, quelques clairvoyans qu'ils puiſſent eſtre. A quoy ſe rapportent ces paroles du Sage, *Que la Gloire accablera celuy, qui voudra ſonder la Maieſté trop auant;* Et ces autres d'Euripide, *Qu'il n'eſt pas ſeant aux mortels de vouloir ſçauoir les ſecrets d'enhaut.* Ils les

recherchent pourtant, auec vn excez de passion; Et c'est dequoy se plaint à bon droit Arnobe, lors que parlant aux Gentils, *Que vous importe*, dit-il, *de vous mettre si fort en peine de la creation de l'homme, de l'origine des Ames, & de la grandeur du Soleil? Ne vous enquerez point s'il luit de sa propre clarté, ou si c'est de luy que la Lune emprunte la sienne. C'est à Dieu seul qu'appartient la connoissance de ces choses: qui pour estre trop esloignées de vous, & hors de vostre portée, ne font qu'inutilement embarrasser vos esprits.*

Voilà le sentiment de ce grand homme, qui plaidant la cause des Chrestiens adiouste en vn autre endroit; *Nous laissons agir chaque chose selon sa cause, sans nous imaginer vainement que le succez en doiue respondre à nostre desir, ny à l'esperance que nous en auons conceuë. Car qu'y a-t'il de si pur & de si net, qui puisse eschapper à la hardiesse que prennent les hommes (tant ils ont l'esprit pointilleux) ou de le corrompre en*

*y contrediſant, ou l'affoiblir, s'il eſt poſſible, quand meſme il ſeroit fortifié du ſacré ſeau de la Verité? Manquent-ils iamais de raiſonnements ſpecieux, ny d'argumens vray-ſemblables, pour ſouſtenir le menſonge, & mettre à couuert la fauſſeté, quelque manifeſte qu'elle ſoit? Ne ſçait-on pas bien, que ſelon qu'ils ſe perſuadent qu'vne choſe eſt, ou qu'elle n'eſt pas, ils s'aheurtent ſi fort à leurs ſentimens, qu'ils n'en demordent iamais? A quoy certes ils prennent plaiſir de s'obſtiner, afin qu'en matiere de ſcience on les croye plus affinez que les autres, principalement ſi le ſuiet de la diſpute eſt obſcur de ſoy, & ſi pour s'en eſclaircir l'on veut penetrer dans ces profonds ſecrets, que la Nature enueloppe de tant de nuages. Cela ſe voit clairement dans les diuerſes opinions que les Philoſophes ont du monde. Ils diſent tantoſt, qu'il n'a ny commencement, ny fin, tantoſt, que pour eſtre creé, comme ils l'aſſeurent, il ne laiſſe pas d'eſtre immortel, & tantoſt que de ſa generation ſe doit neceſſairement enſuiure ſa decadence. Or bien que*

*ce ces trois propositions, il n'y en puisse auoir qu'vne seule de veritable, si est-ce qu'à les ouyr dire, ils ont tous raison, & ne manquent iamais d'argumens, soit pour appuyer leurs maximes, soit pour destruire celles d'autruy.*

Cét endroit d'Arnobe m'a semblé si beau, que i'ay bien voulu le mettre icy tout entier, pour monstrer que les esprits des hommes les plus sçauans sont tout à fait louches en matiere des connoissances d'enhaut. Tellement qu'on ne doit pas s'estonner, s'ils deuiennent aussi tout à fait aueugles, lors que par vne certaine curiosité trop vaine & trop insolente, ils entreprennent de s'approcher de ces lumieres inaccessibles. Car tant s'en faut qu'ils ayent la veuë assez bonne, pour en supporter l'esclat, qu'ils n'ont pas mesme l'imagination assez forte, pour en cõceuoir la moindre idée. Surquoy ie pourrois produire encore les tesmoignages de diuers Autheurs celebres, & particulierement celuy de Minutius,

tius, Felix, n'eſtoit qu'ayant deſia traitté cette matiere plus au long ſur le ſuiet de l'Aſtrologie, il ſeroit ſuperflu que i'en diſſe dauantage.

Brior. fe.

## *Contre l'Hypocrisie, & la feinte Religion.*

## DISCOVRS IV.

CE n'est aucunement mon dessein de rapporter icy l'explication ridicule, que plusieurs esprits du siecle, plus amis de leur passion que de la Verité, ont accoustumé de donner à cette Figure, qui est tirée de l'Apocalypse. Il me suffit de dire, m'arrestant plustost aux sentimens des Anciens, qu'aux opinions des Modernes, qu'il faut l'entendre en general de la fausse Religion, directemẽt oppoſée à la vraye pieté. Cette beste effroyable, sur qui elle

eſt aſſiſe, monſtre par la diuerſité de ſes teſtes, les differentes erreurs de l'impudique Maiſtreſſe dont elle tire le Chariot; & par le dangereux venin qu'elles vomiſſent, les contagieuſes approches de ſes opiniaſtres Adorateurs. Elle tient au reſte vne Couppe d'or à la main, c'eſt à dire qu'elle ſe plaiſt à l'Hypocriſie; & que donnant vn faux eſclat à ſes vices, elle les couure malicieuſement d'vn ſpecieux pretexte de Vertu. Cependant par ſes tromperies ainſi deguiſées, elle eſſaye de corrompre la ſainte doctrine, & en fait accroire aux hommes trop curieux, qu'elle perd enfin, à force de leur mettre l'eſprit en deſordre, & de leur iettet le ſcrupule dans l'ame.

Sainct Auguſtin dans ſon vingtieſme liure de la Cité de Dieu, parlant de cette monſtrueuſe beſte; *Par elle*, dit-il, *ſe doiuent entendre les Infidelles, & tous ceux generalement qui ſe declarent ennemis du peuple de Dieu. Par elle encore nous ſont*

*demõſtrez les Superſtitieux, & les Hypocrites, qui ne ſont deuots qu'en apparence. Car ils feignent d'eſtre ce qu'ils ne ſont pas, & n'ont rien de Chreſtien que le nom.* La fauſſe Religion eſt donc à blaſmer, autant que la vraye eſt loüable d'elle meſme; Et toutesfois, comme le grãd Lipſe l'a fort iudicieuſement remarqué, de quelque façon qu'on la conſidere, il y a touſiours à craindre pour les mal-aduiſez, d'autant qu'elle eſt comme flanquée entre deux eſcueils, qui ſont la Superſtition & l'Atheïſme. A raiſon dequoy, adiouſte le meſme Autheur, il eſt neceſſaire de ſe tenir ſur ſes gardes, & d'eſquiuer l'vn & l'autre. Cette conſideration me touche infiniment, & i'ay pitié de la condition des hommes, ou de *l'impuiſſance humaine*, pour vſer des termes de Plutarque, *quand ie me repreſente qu'elle n'a ny but, ny limites, & qu'elle ſe laiſſe emporter, tantoſt à la Superſtition, & à l'Hypocriſie, tantoſt à la nonchalance, & au meſpris des*

*choſes diuines.* O les grandes peſtes que voylà ! La premiere de ces deux eſt la plus commune, & la derniere la plus nuiſible. Celle là s'en fait vainement accroire: & pour pareſtre ce qu'elle n'eſt pas, elle ſe déguiſe du maſque de Pieté. Car apres tout, la Superſtition qu'eſt-elle autre choſe que le joüet des cerueaux humains ? Les hommes brutaux & les ignorans ſont ceux qu'elle attaque plus volontiers. Elle s'attaque en vn mot à toute ſorte d'eſprits mal-faits; Et c'eſt choſe rare, comme dit le meſme Autheur, de voir vn peuple Barbare, qui ne ſoit naturellement enclein à la Superſtition. Que s'il la faut definir; *C'eſt vne gloire qu'on donne à Dieu, tout autrement qu'on ne doit*; ou pour mieux dire, c'eſt vne fauſſe election que fait le Superſtitieux; qui dans ſon pretendu zele, ou ſe iette dans l'excez, ou s'y comporte ſeruilement. Comme donc en tous les deux enſéble, il tient de la femme, & de l'enfant, auſſi

eſt-il touſiours en alarme, & n'a iamais repos: ce qui luy rauale ſi fort le courage, qu'il ne peut, ny rien entreprendre de ſerieux, ny faire aucune action genereuſe.

Ce que i'ay dit cy-deſſus, eſt l'explication ordinaire que donnent les Peres à cette Figure. Origene neantmoins en parle autrement, & veut que cela s'entende de l'Eloquence des Gentils, la pluſpart deſquels, dit-il, en ont vſé pour la ruine des ames, comme d'vn Philtre contagieux & mortel, qu'ils ont verſé dans vne couppe d'orée. I'aurois pû rapporter icy ce qu'ont imaginé là deſſus quelques celebres Autheurs modernes. Mais il m'a ſemblé plus à propos de m'attacher aux Anciens: eſtant veritable, comme dit Varron, qu'il vaut touſiours mieux courir aux ſources qu'aux ruiſſeaux. Pour conclurre doncques cét Embleme par vne explication à peu pres conforme à celle d'Origene.

*Ie diray que souuẽt vn faux éclat nous trõpe ;*
*Et que souuent auſſi tel qu'on nõme parfait ;*
*Si vous en retranchés l'aparence & la pompe ,*
*N'eſt qu'vn ſot en effet.*

Cette verité ſe peut difficilement contredire, & ſi l'on en recherche la cauſe, ie m'aſſeure qu'il ne ſera pas difficile de la trouuer. Car bien qu'eſtre malicieux, & prudent, auare, & bon meſnager, prodigue & genereux temeraire & vaillãt, ſuperſtitieux, & zelé, ſoyent des choſes extremement differentes, ſi eſt ce qu'il arriue ſouuẽt que la Malignité, l'Auarice, la Profuſion, & la temerité, ſe déguiſent des liurées de la Prudence, de l'Eſperãce, de la generoſité, de la Valeur, & de la Religiõ, ou du vray culte qu'on doit à Dieu. Ainſi la pluſpart des Philoſophes Grecs, ſe faiſoient accroire qu'afin de paſſer pour vertueux, il leur ſuffiſoit d'enporter la mine, & de pareſtre en public, auec vne grande barbe, & vn long manteau. Ainſi, diſ-je, pour duppet le peuple, les

plus raffinez d'entr'eux se composoient de telle sorte, qu'en matiere de sagesse, ils prometoient en apparẽce ce qu'ils ne tenoient iamais en effet; & bien qu'ils eussent tousiours à la bouche ces beaux mots *d'Honneur*, & *de Liberté*, ils ne possedoient pourtãt, ny l'vn, ny l'autre. Ce qui nempechoit pas neanmoins, qu'ils ne se picquassent effrontemẽt du tiltre de vertueux & de libres, quoy que leurs vices les dementissent secrettement. A cecy nous pouuons adiouster, que cõme parmy les Iuifs, il y auoit des Pharisiens & des Esseens, dont l'habit modeste, & le visage mortifié, les faisoiẽt passer pour Ss. dans l'opinion du Vulgaire: ainsi ce n'est pas d'aujourd'huy, qu'au grand regret des plus gens de bien, il n'y a que trop d'Hypocrites & de faux Docteurs, qui de leur propres opinions se font vne nouuelle croyance: & qui pour n'auoir la foy assez forte, cherchent en vain à se satisfaire par le raisonnement humain, où ils ne trouuent iamais leur compte.

Marie Brioſt

## *Des entrepriſes militaires.*

### DISCOVRS V.

LEs Anciens eſcriuent, qu'Hercule & Acheloüs ayant querelle enſemble pour les nopces de Dejanire, en vindrent finalement aux mains. Là-deſſus, ils ajouſtent qu'Acheloüs ayant ſous diuerſes formes, & ſelon le pouuoir qu'il en auoit, aſſailly Hercule, prit finalement celle d'vn Taureau: Dequoy s'auiſant Hercule, & retenant touſiours la figure humaine, il ſe rüa de toute ſa force ſur cét Animal, auquel il rompit l'vne de ſes cornes, ce qui affligea de telle ſorte Acheloüs, que pour la recouurer, il fit vn preſent à Hercule de la corne qu'on appelle d'Amalthée, ou d'Abandonce.

Cette Fable appartient proprement

aux entrepriſes militaires. Car les prepa-
ratifs de la guerre, faits par la partie qui
deffēd, & qui nous eſt repreſentée par le
fleuue Acheloüs, ſont differēds, & de plu-
ſieurs ſortes. Quant à l'aſſaillāt, ſes forces
ſont compoſés d'vne armée nauale: mais
pour le regard de celuy qui attēd l'enne-
my ſur ſes propres terres, l'on ne ſçauroit
croire cōbien il a de choſes à faire. Il luy
faut tantoſt fortifier les places, ou les de-
manteler, tantoſt leuer des gens de guer-
re, & les appeller des champs aux villes,
ou les mettre en garniſon dās les princi-
pales forteresſes; tantoſt faire des ponts
tous nouueaux, & abatre les vieux, tenir
l'armée preſte, la pouruoir de viures, &
les partager entre les Soldats. Bref il ne
manque iamais d'occupation, ny ſur les
riuieres, ny dās les ports, ny au creux des
montagnes, ny a trauers les foreſts: Et
ainſi au iour de la bataille il chāge de fa-
ce pour en prendre vne autre toute nou-
uelle, dont il puiſſe faire épreuue. A la

fin, quand il a bien diſpoſé toutes choſes, & mis en eſtat ſes preparatifs, c'eſt alors qu'il nous repreſente au vif la forme, & les beuglemens d'vn Taureau, qui entre au combat. Or comme l'aiſſaillant ne cherche qu'à donner la bataille, l'apprehenſion qu'il a de manquer de viures dans les terres de l'ennemy luy fait auancer ſon entrepriſe. Que ſi la bonne fortune veut qu'il gaigne la victoire par ſes exploits aguerris, & qu'ainſi par maniere de dire il rompe vne corne à ſon ennemy, il obtient alors que luy-meſme affoibly de reputation, & tremblant de peur, mettre ſon ſalut en la fuite, & ſe retranche en d'autres lieux fortifiez, & plus aſſeurez, afin de s'y pouruoir de nouuelles forces. Par ce moyen, outre que la Ville demeure en la puiſſance du Vainqueur, le butin en reuient aux Soldats; ce qu'on peut tenir pour vne eſpece de corne d'Amalthée.

*Que de la Valeur precipitée s'enſuit vne fin lamentable.*

## DISCOVRS VI.

LEs Poëtes ont feint que Memnon fils de l'Aurore, ſignalé par les beaux faits d'armes, & par la grande eſtime que tout le monde faiſoit de luy, s'en alla courageuſemét à la guerre de Troye; où plein d'vne fougue de ieuneſſe, & d'vne ardeur trop precipitée de s'acquerir de l'honneur dans les combats, il oſa deffier Achille, le plus valeureux des Grecs, de la main duquel il mourut. Comme on faiſoit ſes funerailles, l'on tient que Iupiter meſme en fuſt

touché de compaſſion, & qu'il fit paroiſtre à ſon honneur, certains oyſeaux extraordinaires, qui par leur chant ſembloient regretet ſa perte. L'on adiouſte à cecy, que la ſtatuë de Memnon, frapée des rayons du Soleil leuant, auoit cette proprieté ſecrete, de faire oüir ie ne ſçay quelle voix lamentable, dont on ne pouuoit connoiſtre la cauſe.

Cecy ſe peut entendre de pluſieurs ieunes hommes de grande eſperance, & dont c'eſt en vain qu'õ ſe promet beaucoup de choſes, puis que le ſuccez en eſt deſtourné par leur fin tragique, qui arriue lors qu'on y penſe le moins. Mais tout cét excez de courage ne peut empeſcher qu'ils n'y laiſſent la vie, pource que la partie n'eſt pas égale. Cependant il n'y a perſonne que le regret de leur mort ne touche bien auant dans l'ame: d'autant que de toutes les diſgraces des hommes, la plus deplorable & la plus ſenſible eſt celle, qui nous fait voir la fleur de la Ver-

tu

tu coupée deuant qu'eſtre écloſe. Car ce premier âge n'ayant pas eſté de ſi longue durée, qu'il ait pû engendrer de l'enuie, ou de la hayne, & ainſi apporter de l'alegement au dueil de la mort, ou du moins le moderer; de-là vient que les plaintes & les gemiſſemens, comparez à des Oyſeaux funeſtes, ne volent pas ſeulement autour du tombeau de ces ieunes courages, mais que le regret qui s'en enſuit n'eſt pas ſi-toſt effacé. Ce qui ſe remarque particulierement en certaines occaſions conſiderables, comme en la naiſſance des nouueaux troubles, & en celle des grandes reuolutions; Par où, comme par les rayons du Soleil leuant, cette perte ſe renouuelle, auec vne deplorable memoire qui en reſte à la Poſterité.

*Que l'argent eſt le nerf de la guerre.*

## DISCOVRS VII.

EN tous les Conſeils, où il eſt traité d'affaires d'importance, principalement lors qu'il y va du bien de l'Eſtat, & de ſa conſeruation il y a deux choſes grandement conſiderables, qui ſont l'execution du Conſeil, & le vray moyen d'y paruenir. Car ce n'eſt pas aſſez que le Prince ſçache diſcerner les bons aduis d'auec les mauuais; Il faut encore qu'il ait dequoy les faire reüſſir vtilement: & auec adreſſe

durant la Paix : mais encore plus en temps de guerre. Soit qu'on l'ait entrepriſe, ou iuſtement, ou à tort, tant y a qu'eſtant neceſſaire de la continuer heureuſement, & de l'acheminer à ſa fin auec ardeur de courage, le Prince en doit chercher les moyens, de peur que s'ils luy manquent vne fois, il ne manque auſſi de bons ſuccez, & qu'il ne ſe flatte vainement dans l'eſperance de la Victoire. Par ces moyens ſe doiuent entendre les forces, qui dependent ſi abſolument de l'argent, que comme le corps ne peut ſubſiſter ſans les nerfs, ny eſtre animé s'il n'a du ſang, puis que ſelon l'Eſcriture, *C'eſt dans le ſang que l'Ame a ſon ſiege ;* Ainſi ſans l'argent il n'y a point de commerce, point de vigueur, ny point de courage parmy les hommes.

*C'eſt luy, dont le pouuoir, qu'on ne ſçauroit borner,*
*Oblige les Mortels à l'adorer ſans ceſſe,*
*Luy qui charme les cœurs, & luy qui peut donner*

*La force, la beauté, le rang, & la Nobleſſe.*

Les Grands du monde, qui ont à leur ſuitte quantité d'Eſclaues, le ſont eux meſmes de leur argent. Il ſe les aſſujettit, quant il luy plaiſt, & en eſt ſeruy comme de ſes Creatures. Les plus vaillans hommes luy cedent; & quelques victorieux qu'ils ſoyent, ils le recognoiſſent pour leur vaincœur. Comme ſon empire eſt ſouuerain à la guerre, on poſe les armes où il eſt: on luy rend les places; on luy ouure les portes des villes: les murailles tombent deuant luy: les tours s'abaiſſent, & les foſſez s'aplaniſſent. Il n'y a point pour luy de forteſſe imprenable. On ne voit que dõs & qu'offrandes ſur ſes Autels, où il a des Adorateurs à millier. Il transforme les amitiez en haines ſecrettes, & les haynes en amitiez, qu'il deſtruit en vn moment, apres les auoir long temps cimentées. En vn mot, il fait changer de face aux choſes du monde: & comme dit Pline, il ſçait

l'Art de faire des machines à qui rien ne resiste, & qui s'oppose à la violance des Elemens. Ie trouue plaisante à ce propos la pensée de Menandre, qui pour encherir encore plus fort sur cette matiere; *Lon tiẽt*, dit il *que le Feu, le Soleil, la Terre, l'Eau les Vents, & les Estoiles, se peuuent nommer de puissantes Diuinitez. Mais i'estime pour moy que l'Or & l'Argent sont encore plus puissans. Car si vous les auez chez vous demandés hardiment; vous aurez tout à souhait; des maisons aux champs & à la ville, des valets de toutes les sortes, des riches meubles, des amis, des Iuges, & des tesmoins: iusques-là mesme, que vous reduirez les Dieux à vous estre fauorables.*

Philippe de Macedoine eut fort bonne grace, lors que certains Espions qu'il auoit enuoyez exprés pour voir vne Forteresse, qu'il desiroit assieger, l'ayant asseuré qu'elle leur sembloit imprenable; *Et quoy* leur dit-il, *les aduenues en sont elles si difficiles, qu'vn mulet chargé d'argent n'y puisse entrer;* I'obmets ce beau trait de

T. Quintius, qui voyãt Philopomen ſans argent, bien qu'il euſt d'ailleurs de tres-grandes forces de gens de cheual & de pied, ſe mit à dire par raillerie; *Que ce Capitaine auoit veritablement des mains & des cuiſſes, mais point de ventre;* Par où il faiſoit alluſion à l'argent, *qui eſt le nerf de la guerre,* comme il nous eſt demonſtré par cét Embleme. Auſſi ne fut-ce pas ſans ſuiet, que Demades preſſé par les Atheniens d'armer ſur Mer, & d'y mettre vne puiſſante flotte: *Voylà qui eſt bon,* leur reſpondit-il, *mais cela ne ſe peut, ſi nous n'auons des finances.* Cette verité ne ſe pouuoit dementir, puis qu'aſſeurément l'Hiſtoire & l'experience nous aprennent; *Que les grandes entrepriſes n'ont point de ſuccez à faute d'argent; & que pour en auoir, les gens de guerre abandonnent ſouuent leur party, afin de ſe ietter laſchement dans celuy des ennemis.* Car où l'eſpoir de la paye & du butin les attire, c'eſt là qu'ordinairement leurs volontez & leurs courages ſe tournent.

Comme il eſt donc vray que le bon Pilotte ne doit iamais ſe hazarder ſur la mer, qu'il n'ait premierement mis ordre à ſõ équipage, & qu'il ne ſe ſoit pourueu de toutes les choſes qui luy fõt beſoin pour ſa nauigation, Il faut de meſme qu'auant que s'engageràla guerre, le Prince aduiſé prenne bien garde s'il a de l'argent à ſuffiſance; & qu'en ſuitte de cela il compoſe ſon Armée de Capitaines experimentés, & de Soldats valeureux. S'il fait autrement, ou toutes les maximes de la guerre ſont fauſſes, ou il eſtàcroire que ſes entrepriſes ne peuuẽt que reüſſir inutilement. Ainſi n'y ayant point de force dans les Armées, que l'Argent n'appuye, & qu'il ne ſouſtienne, c'eſt la principale munition, dont vn Arſenal doit eſtre fourny. Quelques puiſſans que ſoient les autres reſſorts, il n'en eſt point de plus fort, que celuy-cy, pour faire ioüer les machines de Mars; Et peut-on bien dire, qu'encore que le fer ſoit vn Metal qui luy eſt pro-

pre, il n'agit point neantmoins, si l'or ne le fortifie. Tel est l'aduis de Thucydide, de Xenophon, & de Procope, qui disent tous d'vn accord: *Que les despenses q'uon fait à la guerre donnent la victoire: Que l'Argent & le Conseil en sont les Dieux, Que sans ces deux choses, vn Capitaine, pour grand qu'il soit, ne peut ny accroistre son estime, ny maintenir son authorité, puis que l'vne & l'autre ensemble donnent des Palmes aux Soldats, & des Couronnes aux Conquerans.*

## *Des mauuais Conſeils ; & que ceux qui les donnent s'en trouuent mal.*

## DISCOVRS VIII.

PVIS que les euenemens des choſes ne dependent nullement de nous, & ne ſont point en noſtre pouuoir, il ne faut pas que nous prenions en mauuaiſe part, s'il arriue quelquefois que les conſeils qu'on nous a donnés à la bonne foy, s'oppoſent à nos deſirs, & ne reſpondent pas à noſtre eſperãce. Car ce n'eſt pas vne maxime Chreſtienne, que d'attribuer au ha-

gard tous les succez, ou contraires, ou fauorables, puis que ce qu'on appelle Fortune, n'estant qu'vne chose imaginaire, elle n'a par consequent aucun Empire sur les actions humaines: Ce qui me fait dire auec Camerarius; qu'asseurément c'est se tromper soy mesme, & se laisser abuser aux autres, que de ne s'attacher qu'a ce qui peut apparemment arriuer; au lieu de s'estudier à des conseils honnestes, loüables, & serieux, auquels soient jointes en mesme temps des actions genereuses, & dignes d'vn homme d'honneur: laissant l'euenement à Dieu seul, puis qu'autre que luy ne peut parfaictement produire le bien, ny destourner le mal.

Or pource qu'en matiere de conseils on laisse souuent l'Honneste pour suiure l'Vtile, ou l'interest propre; il ne faut pas s'estonner si l'issuë en est mauuaise. Comme au contraire, quelquefois il s'en ensuit vne bonne d'vn mau-

uais conſeil ; On ne doit pas le loüer pourtant, ny blaſmer non plus vn excellent aduis, ſi le ſuccez n'en eſt point à noſtre contentement. La raiſon eſt, pource qu'il peut aduenir que ceux qui conſeillent bien les autres, ſoient trompés tous les premiers, par des accidens inopinez, ou par vne mauuaiſe conionćture, qui lors qu'on y penſe le moins, s'entre-meſle fortuitement, & ſe rencontre dans les affaires. Syramnez le Perſien le voulut ainſi donner à entendre, lors qu'interrogé par vn de ſes amis ; pourquoy ſes entrepriſes, quoy qu'excellentes, lui ſuccedoient auec ſi peu d'auantage ? *C'eſt*, reſpondit-il, *que ie ſuis maiſtre de mon Conſeil ; & que de l'euenement la Fortune eſt la maiſtreſſe.* Mais quoy qu'il en ſoit, la choſe du monde qui me ſemble la plus iuſte, c'eſt que le mauuais conſeil tourne à la ruïne de celuy qui le donne : Auſſi arriue-t'il ainſi d'ordinaire & l'experience nous ap-

prend, Que toutes les fourberies & les intrigues que font les méchans pour la ruine d'autruy, la fin en eſt touſiours tragique pour eux. Car bien que des conſeils temeraires & malicieux la face en ſoit agreable, le reuers pourtant en eſt hideux, comme il ſe verifie par diuers exemples des ſaints Eſcrits, & de l'Hiſtoire prophane. Teſmoin Ammon fils de Dauid, qui ſe trouue fort mal à la fin du pernicieux conſeil que luy donna Ionadab, de prendre à force ſa Sœur: Teſmoin Aman, qui pour auoir eſté d'auis de perdre generalement tout le peuple Iuif, en porta la peine qu'il meritoit, & fut luy-meſme pendu au Gibet, qu'il auoit fait dreſſer pour Mardochée.

*Teſmoin ce Perille inhumain,*
*Cét Ennemy de la Nature,*
*Inuenteur du Taureau d'airain,*
*Où luy tout le premier fut mis à la torture.*

Et teſmoin encore cét Arnutius Pa-

terculus, dont il eſt parlé dans Camerarius ; qui remarque qu'il fut condamné luy-meſme à eſtre mis à l'eſpreuue du Cheualet de cuiure, qu'il auoit malicieuſemẽt inuenté, pour y faire expoſer les Innocens, auſſi-toſt que les coupables.

I'obmets quantité d'autres exemples de cette nature, & il me ſuffit de dire en vn mot touchant cét Embleme; Que la Iuſtice diuine ne laiſſe iamais impunis les pernicieux conſeils, non plus que ceux qui les donnent pour la ruïne des gens de bien. Dequoy nous eſt vn Symbole ce que les Naturaliſtes ont dit des Serpens, leſquels ſi l'on enferme dans vn Cerne de Bethoine, ils n'en peuuent ſortir, & s'entretüent enfin, à force de ce picquer, & de ſe mordre. Où il eſt à remarquer, que la Prudence, dont le Conſeil fait vne partie, eſt denotée par ces Animaux, que le Sauueur meſme

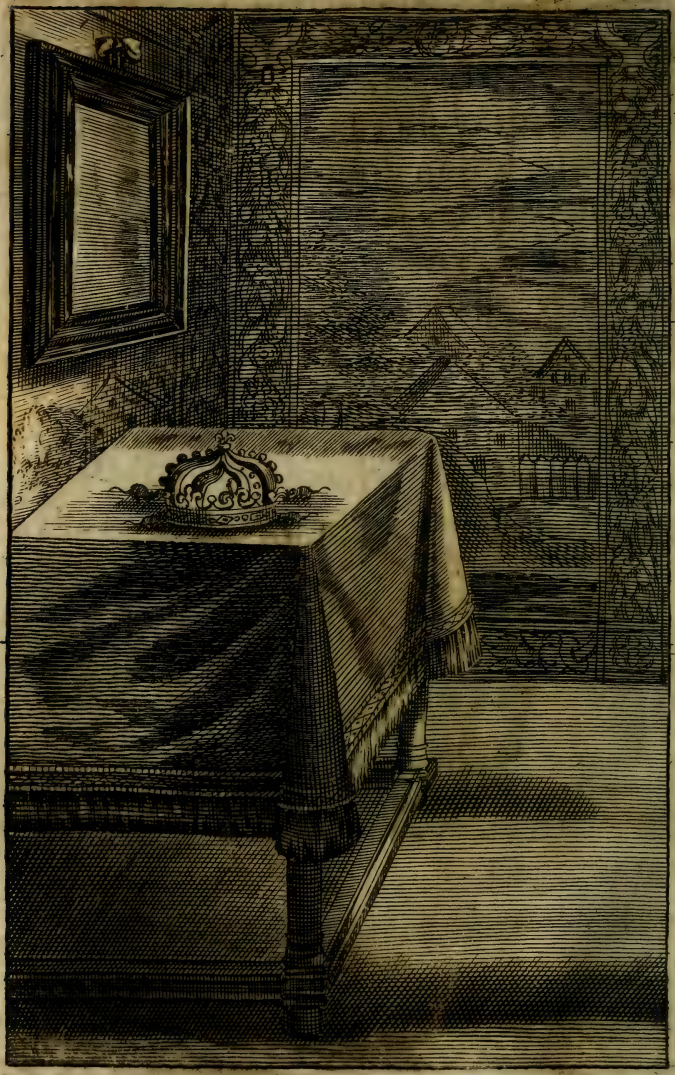
appelle Prudens, lors qu'il nous commande de les imiter. Il se faut souuenir neantmoins, que les Esprits artificieux, couurent souuent leur fourberie du nom de Prudence & s'en donner soigneusement garde.

*Car ces hommes malicieux,*
*Dont le souuenir est infame,*
*Dardent de la langue & des yeux*
*Le venin qu'ils couuent dans l'ame.*
*Ils apprennent de leur malice*
*L'art de colorer l'Iniustice*
*D'vn beau pretexte d'equité;*
*Et c'est aux ames les plus nettes*
*Que ces Monstres d'iniquité*
*Dressent des embuches secrettes.*

Il est vray que les Bons ont dequoy se consoler de ce costé-là, veu que par vn iuste iugement de Dieu, il arriue d'ordinaire, que les méchans, qui par leurs intrigues, & par leurs mauuais conseils

conspirent

conſpirent la perte de leur prochain, ſe perdent enfin eux-meſmes : Ce qui fait dire à bon droit à Salomon ; *Que l'homme qui croira faire vne foſſe, pour y prendre vn autre, y tombera le premier dedans, & que celuy qui remuera la pierre, y choppera contre.*



## *Que les Flateurs ſont contagieux aux Princes.*

## DISCOVRS IX.

L'ON ne peut mieux comparer la Flaterie qu'à certains breuuages que donnent les Charlatans, qui ſemblent delicieux à ceux qui les prennent, & qui ne laiſſent pas toutesfois d'auoir des qualitez veneneuſes. Elle eſt comme le miel d'Heraclée, que les Naturaliſtes diſent eſtre doux à la bouche, & amer au cœur. Ou pour la mieux definir, C'eſt vn poiſon agreable au gouſt, & nuiſible à la vie: c'eſt en vn mot vne maladie attachée à l'Amour

propre, & contagieuſe à tous les hommes en general. Mais elle l'eſt ſur tout aux grands Princes, & ſe gliſſe inſenſiblement par l'oreille, iuſques au fonds de leur ame, d'où il eſt ſouuent bien difficile d'effacer les impreſſions que les Flateurs y ont faites. Car comme il eſt vray qu'ils tournent en habitude la diſpoſition naturelle qu'ils ont à ce vice : auſſi eſt.il certain que de la façon qu'ils le pratiquent, c'eſt leur couſtume de preoccuper l'eſprit des Grands par leurs perſuaſions, & d'vſer de faux rapports, comme de fermes colomnes, pour éleuer leur fortune ſur la ruine d'autruy. Il eſt donc bien iuſte, non ſeulement que les Princes ſe donnent garde de cette engeance d'hommes artificieux & nuiſibles; mais qu'à l'exemple de Veſpaſien & de Titus, ils ne les ſouffrent aucunement, & qu'ils leur deffendent la Cour, comme fit autrefois Domitian, qui voulut qu'on les banniſt de Rome, diſant que c'eſtoit les irri-

ter que de ne les punir point Pour cette meſme raiſon, Diogene les comparoit au Corbeau, & n'y trouuoit point d'autre difference, ſinon que le Corbeau mange les morts, & le Flateur, les viuans. Sur quoy l'on peut dire encore, que comme il y a des ſerpens qui ont leur venin à la queuë; le Flateur de meſme porte le ſien à la langue, *qui eſt beaucoup pire*, dit Saint Auguſtin, *que le glaiue du Perſecuteur.* L'Hiſtoire raconte à ce propos, que l'Empereur Sigiſmond ayant pris garde qu'il y en auoit vn à ſa Cour, qui oſoit bien l'eſgaler aux Dieux, luy couurit la ioüe en meſme temps, & luy deffigura le viſage. Ce que le Flateur ne pouuant ſouffrir, & s'eſtant mis à luy dire; *Pourquoy m'eſgratignez-vous ainſi, Seigneur? Mais toy*, luy reſpondit l'Empereur, *pourquoy me mords-tu?* On tient que Iuſtinian en fit de meſme, & qu'Heliogabal ſe laſſant enfin de ſe voir aſſiegé d'vne trouppe d'Importuns, qui ne

s'eſtudioient qu'à le flater, leur ioüa ce plaiſant tour. Il leur fit vn iour vn feſtin de viandes peintes, & voulut que pour deſſert, on reſpandiſt ſur la table quantité de mouches, de grenoüilles, & de ſcorpions. Il ſe mit à les railler là-deſſus, leur diſant, qu'ils fiſſent bonne chere, & que les feintes loüanges qu'ils luy donnoient meritoiét bien ce traittement. En effet il ne pouuoit mieux repreſenter la Flaterie que par ces animaux differans; dont les vns ſe nourriſſent de miel, & ne laiſſent pas toutesfois d'auoir vn aiguillon bien picquant: les autres ne ſe font oüir qu'au Printemps, auec vn bruit inſupportable à tous ceux qui les eſcouttent; & les derniers, lors qu'on s'en défie le moins, dardent par derriere des traits venimeux, dont ils nous bleſſent iuſques au ſang.

S'il y a donc quelque choſe qui nous doiue faire hayr la Flaterie, c'eſt la ſecrette malignité, qui ſous vne belle appa-

rence s'atache à cette imperfectiõ, qu'Epitete n'appelle pas sans suiet la peste de l'Amitié: ce qui fait dire au mesme Autheur; que comme le Loup ressemble au Chien en quelque façon; ainsi le Flateur a ie ne sçay quoy de specieux & de semblable à l'Amy. Vne lasche complaisance authorise pour vn temps la pluspart des hommes de cette nature. Mais ils se ruinent enfin, & leurs faux rapports vne fois reconnus, les font bannir honteusement de la Cour des Princes. Aussi comme il leur importe grandement de n'adjouster foy qu'à des personnes qui ne leur déguisent iamais la verité, il faut qu'ils prennent bien garde de ne point croire de leger tout ce qu'on leur dit, de crainte que tels rapports ne les entretiennent dans la deffiance, & ne leur soient dommageables. C'estoit en cela particulierement qu'on admiroit la Vertu de Iean Albert Roy de Poloigne, qui ne pouuoit souffrir qu'on lui rappor-

taſt aucune choſe, ſi on ne la ſouſtenoit en méme tẽps deuant celuy que l'on accuſoit. L'Empereur Lucinius, biẽ que peu loüable d'ailleurs, le fut neantmoins, en ce qu'il haiſſoit mortellement les Flateurs, & qu'en ayant vn iour remarqué quelques-vns qui luy comptoient des merueilles, touchant les moyens d'acroiſtre le bien plublic, quoy que neantmoins eux meſmes le diminuaſſent, les nomma tout haut, les vers & les ſouris de ſa Cour. Et à vray dire, il auoit raiſon de les appeller ainſi. Car comme les vers qui s'engendrent dans les habits, haſtent la matiere qui leur a donné naiſſance; Et comme il n'eſt point d'endroit dans vne maiſõ, où les rats & les ſouris ne trouuent moyen d'entrer, afin d'en emporter les prouiſions & de les cacher dans leurs trous; les Flateurs de meſme fouillent & furettent iuſques dãs les plus ſecrets recoins des Palais des Princes, qu'ils infectent de leur venimeuſe cajollerie; Et où viuans dans

l'oisiueté, ils rongent la meilleure substance du public, & ostent aux gens de bien les commoditez & les recompenses, qui leur sont legitiment deues.

Par cét embleme donc se doiuent entendre les flateurs, qui s'insinuent secrettement à la Cour des Princes, ou ils entrent en souris, & ou tels que ces Animaux, ils font d'estranges dégats, depuis qu'on les y souffre vne fois. A quoy les grands peuuent difficilement mettre remede, s'ils ne s'estudient à discerner les vrays Amis d'auec les Flateurs. C'est le conseil que donne Seneque, lors que parlant de tels hommes artificieux: *Gardez-vous bien*, dit-il, *de vous y fier, de peur que s'ils ne vous trahissent, vous ne vous trahissiez insensiblement vous-mesmes. Car la flaterie à cela de particulier, qu'encore que nous nous en defendions, elle ne laisse pas de nous plaire.* Et en vn autre endroit il adiouste: *Qu'elle a beaucoup de rapport auec l'Amitié; mais qu'en nous chatoüillant elle nous blesse.*

*Qu'on ne doit point ſe ioüer aux Grands.*

## DISCOVRS X.

LAfable raconte que iupiter voulant punir l'inſolence & l'extréme cruauté des Cyclopes, les cõfina premierement dans le Tartare, auecque deſſein de les y tenir enfermez à perpetuité; Mais qu'il arriua depuis, que la Terre luy fit trouuer bon de les deliurer de cette priſon, pour s'en ſeruir à forger des armes, & des machines à ſon vſage.

La chose ne fut pas si tost accordée, que les Cyclopes se mirent à leur deuoir, & à preparer des dards, & tels autres instrumens de terreur, auec vne continuelle fatigue, accompagnée d'vn bruit estrange, & qui sembloit menacer toute la race des hommes. Quelque temps se passa là-dessus, à la fin duquel il auint vn iour que le Pere des Dieux se mit en colere contre Esculape fils d'Apollon, pour auoir par ses medicamens redonné la vie à vn mort. Or d'autant qu'il n'osoit point faire esclater sa passion, pour le peu de sujet qu'il auoit d'estre faſché d'vn acte si charitable & si signalé, il enuoya secretement contre luy les Cyclopes, qui ne faillirent point à l'heure mesme de s'en depescher à coups de fleches; ce qui fascha si fort Apollon, que pour se venger de cette offense, il recourut comme eux, à ses dards; si bien que Iupiter n'y apportant aucun obstacle, il les

tua tous l'vn apres l'autre.

Cette Fable semble regarder les actions des Roys, la coustume desquels est de punir d'abord d'vn rigoureux chastiment les maluersations de leurs Officiers, en les demetant de leurs charges, quand ils s'y comportent auec vne seuerité qui degenere en barbarie. Mais apres les auoir ainsi traitez, ils s'auisent quelquefois de les remettre en leur premiere dignité, induits à le faire par vn conseil qui vient de la Terre, c'est à dire, qui est de soy des-honneste, rempant, & tiré de l'interest particulier qui leur en reuient; ne se souciant nullement que l'execution en soit exacte & seuere, pourueu que le gain l'accompagne. Ceux-cy cependant, qui sont cruels de leur naturel, & qui le deuiennent encore plus par leurs derniers disgraces, n'oublient rien de tout ce que la diligence peut

requerir de telles affaires, ne ſçachant que trop ce que l'on attend de leurs pourſuites. Or comme ils ſont peu ruſez à ſe mettre en grace, & trop ardens à l'acquiſition d'vne nouuelle faueur; Il aduient quelquefois à leur perte, que prenant langue des ſignes ſecrets, ou des commandemens incertains que fait le Prince, ils paſſent outre en l'execution d'vn acte odieux; ce qui eſt cauſe que les Princes effaçant la hayne du fait, & bien aſſeurez de n'auoir iamais faute de tels inſtrumens de meſchancetez, les abandonnent entierement, & les laiſſent entre les mains des parens, ou des amis de ceux qu'ils ont mal traitez: Et voila comme ils ſont faits la proye des accuſations & des inimitiez du peuple; tellement qu'on peut bien dire d'eux, qu'ils meurent trop tard, & non pas à tort, tandis qu'en leur particulier les Souuerains

ſont bien aiſes des applaudiſſemens & des acclamations que le public leur en donne.

*De la patience dans les tourmens.*

## DISCOVRS XI.

L'Ancienne Hiſtoire ne peut aſſez admirer la Courtiſane Lionne, & nous la repreſente dans les tourmens pour vn exemple de Patience, qui ſe peut nommer incomparable, puis qu'il eſt au de là de tout merueille. Elle eſtoit maiſtreſſe d'Harmodius, & d'Ariſtogiton, ieunes Gentils-hommes Atheniens, qui pour ſecouer le joug de deux Tyrans qui les opprimoient, conclurent entr'eux de les mettre à mort; comme en effet ils en

tuërent, l'vn, qui estoit Hipparchus, & manquerent l'autre, qu'on appelloit Hippias. Ainsi leur entrepriſe eſtant deſcouuerte on ſe ſaiſit de Lionne, qu'on mit auſſitoſt à la torture, pour luy faire deſcouurir, s'il eſtoit poſſible, tout le deſſein des Conſpirateurs. Mais de quelques violãs ſupplices dont on vſât, pour la contraindre à dire la verité; on ne pût iamais arracher d'elle la moindre parole; ſi bien qu'elle mourut ainſi reſoluë, au milieu des geſnes & des tourmẽs, dont les Bourreaus ſe laſſerent. Les Atheniens cependant donnerent desapplaudiſſemens à ce courage inuincible; & comme cette action n'eſtoit pas commune, auſſi en voulurent-ils laiſſer à la Poſterité quelque marque extraordinaire. Car pour empécher que le Temps n'en effaçat la memoire, ils firent eriger publiquement vne Lionne de bronze, & voulurent qu'elle n'euſt point de langue. Cét exemple de Conſtance eſt miraculeux, à vray

dire, & ce n'eſt pas ſans raiſon, que Tertulien dans ſon Apologetique s'en ſert comme d'vn fort aiguillon, pour inciter les Chreſtiens au Martyre. Auſſi le deuoient-ils bien ſouffrir, puis qu'en ce temps-là il ſe trouuoit des femmes, qui pour vn petit ſuiet s'y expoſoient volontairement. Teſmoin celle-cy, qui pour n'eſtre forcée par la violence de la douleur, à rien deſcouurir au preiudice de ſes Amans, ſe couppa la langue, & la cracha droit au viſage du Tyran qui la perſecutoit.

A cét exemple de Lionne eſt preſque ſemblable à celuy du Philoſophe Anaxarque. Cét excellent homme, natif d'Abdere, ville de Thrace, & diſciple de Democrite, eſtoit ſi bien dans l'eſprit d'Alexandrie, que ce grand Prince prenoit vn extréme plaiſir à s'entretenir auecque luy. L'ayant pour cét effet inuité en vn feſtin

ſolennel, où les plus Grands de ſa Cour eſtoient; il luy demanda ce qui luy ſembloit de ce banquet. A quoy Anaxarque fit reſponſe, que tout y eſtoit ſplendide; mais qu'il y manquoit la teſte d'vn Satrape, & ce diſant il regarda Nicocreon. Luy cependãt s'offença fort de cette parolle, & diſſimula neantmoins vn aſſez long-temps. Mais enfin apres la mort d'Alexandre, Anaxarque s'eſtant mis ſur Mer, fut jetté par la tourmente en l'Iſle de Chipre. Nicocreon fut incontinent aduerty de ſa venuë; Et pour ſe venger de l'affront qu'il auoit receu de luy, il l'enuoya prendre en meſme temps, & commanda qu'on euſt à le mettre dans vn mortier de pierre, pour y eſtre pilé tout en vie. La plus grande conſtance qu'on ſçauroit auoir au milieu des ſupplices, Anaxarque l'euſt en endurant celuy-cy. Les coups ne l'eſtonnerent non plus que les menaces; & quoy que ſon eloquence euſt pû flechir ſon perſecu-

teur, il n'en vſa neantmoins que pour luy reprocher ſa perfidie, & ſon extréme cruauté. Ce que le Tyran ne pouuant ſouffrir, il commanda que la langue luy fût couppée. Mais Anaxarque le preuint; & ſe la couppant luy-meſme, *Tien*, luy dit-il, en la crachant contre luy, *Voyla qui n'eſt pas de ta iuriſdiction.* Mais la principale force de ſon raiſonnement fut dans ces grandes paroles, *Pile tant que tu voudras Tyran, tu n'aduances rien pour tout cela. Ce n'eſt pas Anaxarque que tu bats en ruine, c'eſt ſa priſon que tu demolis.* Ce qu'il ne pouuoit dire apparamment, ſans auoir vne parfaite connoiſſance de l'immortalité de l'Ame, à comparaiſon de laquelle le corps ne luy ſembloit autre choſe qu'vne priſon d'argile & de bouë. En quoy, ſi ie ne me trompe, ce qu'il y a de merueilleux, eſt, que cette verité prononcée par la bouche d'vn Payen, ne s'acommode pas mal à celle que nous enſeigne l'Apoſtre Saint Paul, quand il

dit, *Que le threſor de noſtre ame eſt caché dans vn vaiſſeau de terre.* Or de ce qu'Anaxarque appelle ſon corps vne priſon, il ne faut pas inferer, que ſon ſentiment fut tel que celuy qu'eurent depuis quelques Philoſophes, qui ſe perſuaderent follement, que le corps eſtoit en effet la priſon de l'ame, qu'ils diſoiét eſtre creée la premiere, comme Platon ſe l'imaginoit. Origene & les Priſcilianiſtes en diſoient autant, & ſouſtenoient par eſcrits que les Ames n'eſtoient enfermées dans les cachots du corps, que pour punition des pechez qu'elles auoient commis, comme il ſe verifie par vne lettre que S. Leon Pape en a eſcrite. Mais ſelon le ſentiment du Philoſophe Anaxarque, le corps s'appelle à bon droit la priſon de l'ame: pource qu'il l'embarraſſe biẽ fort, & qu'il en eſt par maniere de dire, & la cloſture, & la garde. La Sapience nous l'enſeigne ainſi, quand elle aſſeure, *Que le corps corruptible appeſantit l'Ame;* & pour

la meſme raiſon, le Sauueur du monde recommandant à ſes Diſciples la reſolution & la conſtance dans les tourmens; *Ne craignez point*, leur dit-il, *ceux qui peuuent tuer le corps, & non pas l'ame; mais aprehendez pluſtoſt ce qui donne la mort à l'vne & à l'autre.*

## *Qu'il faut se haſter bellement.*

## DISCOVRS XII.

DANS les affaires eſpineuſes non plus que dans celles qui ne ſouffrent aucune difficulté, il ne faut iamais aller trop viſte, ni auſſi trop lentement. Cela veut dire, qu'en toutes les choſes que nous deſirons d'acheminer à leur fin, il eſt neceſſaire d'y tenir vn milieu; autrement c'eſt ioüer à tout perdre, que de fuïr la Moderation, pour ſe ïetter dans l'excez. Le dommage qu'en reçoiuent les eſprits violés ne peut eſtre mis en doute, puis qu'il ſe voit par eſpreuue, qu'en la Vertu meſme les extre-

mités ſont bien ſouuent vicieuſes. Les Atheniens le creurent ainſi, quand ils bannirent de leur Ville le ſage Ariſtides, pource qu'il leur ſembloit trop ponctuel à rendre la Iuſtice. Ceux d'Epheſe en firent autant à Hermodore; & ce fut pour le meſme ſujet, qu'en la ſeconde guerre Punique les Romains aſſocierent à T. Varron le grand Paul Emile, afin que par ſa prudence, & par ſon âge raſſis, il refroidiſt l'ardeur violente de ſon Compagnon, qui eſtoit ieune & fougueux; comme Fabius Maximus arreſta iudicieuſement celle de Marcellus.

Cette Moderation dont ie parle icy, ſe doit non ſeulement obſeruer au fait de la guerre, mais encore en matiere d'eſtude. Car comme les Plantes ſont eſtouffées par vne trop grande abondance d'eau; au lieu qu'elles prennent nourriture, & s'en portent mieux, ſi elles ſont mediocrement arrouſées;

Ainſi les eſprits qui eſtudient auec excez, s'affoibliſſent par le trauail, & ſe fortifient par le relaſche. A faute d'en prendre, quand il en eſt beſoin, il leur arriue ſouuent comme aux Roſſignols, qui ſe tuent à force de chanter; pour où ils eſpreuuent à leur dommage la verité de cette maxime, Que les choſes violentes ne ſont iamais de longue durée. Et à vray dire, les plus excelens Maiſtres gaſtent ſouuent leurs ouurages, lors que pour les mettre au poinct où ils les deſirent, ils s'obſtinent d'y apporter plus de ſoin & plus d'aſſiduité qu'il ne faudroit; Ce qui m'oblige à croire; qu'à force de repaſſer ſur vne piece acheuee, vn Peintre qui penſeroit faire vne Venus, pourroit bien faire vn Satyre. Ainſi liſons nous qu'Apelles ne conſideroit les tableaux de Protogenes, que comme des ouurages d'vn prodigieux trauail; ſans que toutesfois il les loüat, pource, diſoit-il,

qu'il ne pouuoit oſter la main de deſſus la toile ; voulant donner à connoiſtre, par là, qu'vne trop grande diligence luy eſtoit nuiſible. Le renommé Fabius en diſoit autant des Harangues de Socrate, & c'eſt le meſme ſentiment qu'ont eu les anciens Autheurs, tant il eſt vray, qu'aux exercices, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, & generalement en toutes les choſes du monde, il y a ie ne ſçay quelles limites, au delà deſquelles il eſt impoſſible d'aller, à moins que de ſe laiſſer cheoir dans le precipice.

*L'homme qu'vn effort inſensé*
*Porte plus loing que la carriere,*
*Se voit bien ſouuent deuancé*
*Par celuy qu'il laiſſe derriere.*

Ce n'eſt pas pourtant qu'en certaines choſes ie veüille blaſmer la promptitude: Au contraire ie l'approuue fort, pourueu qu'on y apporte quelque ſorte de temperament; & que pour aller trop

viſte dans vne affaire, il ne la faille point recommencer. En tel cas ce qu'on appelle Diligence eſt proprement precipitation, qui n'eſt rien moins que cette viſteſſe moderée, dont i'entends parler icy. L'Empereur Auguſte l'a iudicieuſement compriſe dans ces deux mots *Haſte-toy bellement*, dont il ſe ſeruoit comme de Deuiſe, & par eſcrit & de viue voix. Par où, ie m'aſſeure, il vouloit monſtrer, Qu'en matiere d'affaires il falloit ioindre la promptitude à l'induſtrie, & la Moderation à la diligence, qui ſont deux contraires, d'où ſe forme ce qu'on appelle *Maturité*. Le grand Virgile vſe à peu pres de ce terme, lors qu'il introduit Neptune, qui commande aux vents de ſe retirer; mais de telle façon, que ce ſoit comme en fuyant ſans violence, pour ne point incommoder la flotte d'Enée. Cette ſorte de promptitude ne peut mieux eſtre repreſentée que par

les deux marques hyerogliphiques qui font le ſuiet de cét Embleme. Car on ſçait bien que le dard en eſt vne de viſteſſe, & que la Remore en eſt vne autre d'empéchement & de tardiueté ; Ce que quelques-vns ont encore ſignifié par vn Dauphin enlacé à vne Anchre, comme il ſe voit par la Marque d'aldus, excellent Imprimeur. A quoy i'adiouſte ſur le meſme ſuiet, que Paul troiſieſme, Souuerain Pontife, auoit pareillement pour Deuiſe vne Remore & vn Dauphin attachez enſemble.

Cét Embleme ſe peut encore fort bien appliquer, à ceux que la viuacité de leur eſprit pouſſe comme vn trait à l'eſtude des Diſciplines honneſtes : Mais qui dans le milieu de leur courſe ſont arreſtez, ou par l'amour des biens de la terre, ou par celle de quelque Maiſtreſſe, qui leur donnãt dans la veuë leur oſte à l'inſtãt la liberté, & les empeſche d'aller plus

auant dans les actions vertueuſes; En cela ſemblables à la Remore, qui n'eſt, ſelon Pline, qu'vn fort petit Poiſſon, & qui ne laiſſe pas toutesfois d'eſtre ſur la Mer vn grand obſtacle à la route du Nauire.

## *Que le vin pris sobrement aiguise l'esprit.*

## DISCOVRS XIII.

IL me seroit aisé de prouuer par diuers endroits de Ciceron, de Lactance, & d'Eusebe, que les anciens donnoit de l'encens, & attribuoit des honneurs diuins à tous ceux generalement à qui la race des hommes estoit obligée de quelque bien-fait. Mais il me suffira de dire, que la plus-part des Dieux de cette nature ont eu de mesmes Autels, & de méme Temples. Tels ont esté Cerés & Neptune, pour monstrer que presque toutes les viandes sont insipide sans sel: Tels Hercule & les Muses, d'autant que ce Heros inuincible apprit à Euandre l'vsage des lettres: Tels Mercure & Venus,

pource que les charmes du discours contribuent infiniment aux douceurs du Mariage; Telles encore la Deesse de la Persuasion, & les Graces, à cause du merueilleux pouuoir qu'elles ont de faire obtenir aux Amans ce qu'ils desirent auec passion; Et tels pareillement Bacchus & Minerue, tous deux compris dans cét Embleme, & que les anciens adoroient ensemble, affin de monstrer par là, que le vin n'aiguise pas seulement l'esprit, mais qu'il augmente beaucoup la Prudence, si on le prend sobrement. Car comme dit Pline, *il fortifie la chaleur naturelle ; & par vne vertu secrette il inspire dans le sang ie ne sçay quelle vigueur, qui passe à l'entendement.* Platon raporte le mesme dans son second liure des Loix, où il appelle le vin *vne flammeche à l'esprit, & vne amorce à la vertu.* Tel est encore le sentiment d'Aule-Gelle, qui pour corriger ce mesme passage, qu'vn Ignorant auoit mal expliqué; *Le diuin Platon*, dit il, *en quelques endroits de*

*ſes ouurages, où il parle en faueur du vin, n'entend pas loüer cette infame yurognerie, qui eſt la ruine de l'eſprit, & la mort de la memoire, mais bien cette honneſte liberté qu'on prend d'en boire quelquefois en compagnie, vn peu plus que de couſtume. D'ou il s'enſuit*, adiouſte-il, *que l'on en comprend mieux l'intention d'autruy, qu'on s'en expliquer plus nettement, & que la viuacité de l'ame en eſt augmentée.* En effet, comme il y a dãs le bon vin certains eſprits vigoureux qui agiſſent inſenſiblement, il ne faut pas s'eſtonner, s'ils tirent le noſtre de l'aſſoupiſſement où il eſt, pour le mettre dans vne belle agitation; ny trouuer eſtrange non plus, que cette aimable liqueur, pourueu qu'on n'en abuſe point, deſlie la langue, au lieu qu'elle a de couſtume de la noüer, quand on en prend par excez. En vn mot, il eſt bien certain que Baccus, ſi l'on ne l'irrite point, à force de le trop careſſer, rend ceux qu'il inſpire, inuentifs, eloquens, ingenieux, & pleins de courage.

*Teſmoing ce bon Vieillard, qui n'alloit à la guerre,*
*Qu'apres auoir vuidé le verre.*

I'obmets qu'en la pluſpart de ſes Odes, le Poëte Horace demande à boire à tout coup, que les vers d'Anacreon ne coulent iamais ſi bien, que dans les hymnes qu'il fait expres à la loüange du bon Pere Liber, & qu'en ces pieces de Theatre, le fin Eſchyle laiſſe touſiours à part les eaux d'Hipocrene, pour n'abreuuer iamais que de vin ſa Muſe Tragique.

A raiſon dequoy le meſme Aule Gelle, que i'ay ſcité cy-deuant, remarque fort bien, que les feſtins qui ſe faiſoient anciennement, commençoient par les graces, & finiſſoient par les Muſes. Auſſi les aſſocioit-on ordinairement à Bacchus, pource que par luy, comme par vn puiſſant aiguillon, les forces de l'ame ſont eſueillées, & que la prudence en eſt augmentée. Les Grecs l'appelloient pour cét effet *Eubulus*, comme qui diroit *ſage Con-*

*ſeiller*. Car ils auoient accouſtumé, comme les Perſes, de tenir leur Conſeil à la table, pource, dit Plutarque, qu'ils ſçauoient aſſez par eſpreuue, que le propre du vin eſt d'exterminer la crainte; de ne point ſouffrir de complaiſance ſeruile, & de parler franchement, ſans rien oſter à la Verité. Quoy dauantage? Ne ſait-on pas que les anciens Romains ont veu ſouuent auec admiration.

*La Vertu de Caton par le vin eſchauffée?*

Et n'eſt-il pas vray encore que dans Homere, Agamemnon, Vlyſſe, Achille, & les autres Heros, ne tiennent iamais leur Conſeil de guerre que parmy les pots, & en pleine Table? Virgile obſerue le meſme dans ſa diuine Eneide; & il me ſieroit mal de vous dire mon ſentiment là-deſſus, apres celuy de Plutarque; qui dans vn traitté qu'il a fait, vous apprendra, s'il eſt ſeant dans la bonne chere de parler d'affaires ſerieuſes, & de les mettre en deliberation.

## *Des marques d'Honneur, & de Vaillance.*

## DISCOVRS XIIII.

C'Est le Tombeau d'Aristomene, Capitaine Grec, à qui l'Oracle d'Apollon donna la gloire de n'auoir point son pareil en sageſſe, ny en grandeur de courage. Ce fut en effet vn homme que ſes grandes actions firent eſtimer de tout le monde, & qui gagna pluſieurs memorables victoires ſur ceux de Lacedemone. Mais comme les Armes ſont iournalieres, il tomba finalement entre leurs mains, apres en eſtre eſchappé pluſieurs fois. De ma-

niere que l'ayant mis à mort, quelques-vns d'entr'eux eurent la curiosité de le faire ouurir, & luy trouuerent le cœur tout velu, comme il eſt raporté par Valere le Grand, & par Dion Chryſoſtome. Ce n'eſt donc pas ſans ſuiet qu'vne ſi prodigieuſe valeur que la ſienne, eſt particulierement denotée par vne Aigle, comme par la plus belle marque d'honneur, qu'vn ſi renommé Guerrier ſçauroit auoir euë apres la mort. Car à vray dire, parmy tant d'illuſtres Symboles que les anciens Heros ont pris pour ſignaler leurs conqueſtes, ils n'en ont iamais trouué de comparable à cét oiſeau genereux: Auſſi s'eſleue t'il iuſques aupres du Soleil, qu'il regarde fixement; ET c'eſt auec raiſon qu'il eſt la fidelle garde de ce tombeau, puis qu'il l'eſtoit autresfois du Bucher des Empereurs, dont l'Antiquité croyoit qu'il enleuoit l'ame au Ciel, apres que le corps en eſtoit bruſlé, & qu'il n'en reſtoit plus rien que la cendre.

Cela signifie, si ie ne me trompe, que la mort des grands Princes n'est pas moins illustre que leur vie, durant laquelle ils ont eu sur le reste des hommes le mesme aduantage que la Nature a donné à l'Aigle pardessus les autres Oyseaux, dont elle est Reyne. Aussi fut elle autres-fois la principale Enseigne qu'eurent les Romains, qui l'emprunterent des Perses, & les Perses de Iupiter, dont elle portoit la foudre. Quelques-vns tiennent que Marius fit vne Ordonnance expresse, par laquelle il voulut qu'entre les autres Enseignes militaires, celle-cy tint le premier rang, & ie trouue pour moy qu'il le fit auec beaucoup de raison. Car à bien considerer cét excellent Oyseau, l'on trouuera qu'il tient de la Nature quantité de dons, qui rendent recommendable vn Prince, tels que sont la Beauté, la Force, la Valeur, & la Generosité. Les Anciens mesme, au rapport de Platon & de Pline, souloient ap-

peller Royales les personnes qui auoient le nez aquilin. Tel estoit Cyrus parmy les Perses, & tels deuoient estre encore les autres Princes, qui pretendoient à la Royauté. Pour cette mesme raison le nom *d'Aigle* fut dõné à Pirrhus Roy des Epirotes, qui le receuant auec allegresse de la bouche de ses Soldats, *Puis que vous m'appellez ainsi*, leur dit-il, *n'ay-ie pas raison de croire, que pour m'esleuer en haut, il ne me faut point d'autres aisles que vos Armes.*

Ie pourrois adiouster icy quantité de belles choses à la loüange de ce mesme Oyseau, que les Thebains appelloient sacré, & qu'ils souloient adorer, comme faisoient les Egyptiens l'Ibis, les Crocodiles, & les Cynocephales. Mais il me suffit pour le bien loüer, de passer aux fauorables Augures qu'on en tiroit, comme Iupiter l'esprouua luy mesme en la guerre contre les Geans, où l'Aigle qu'il vid paroistre tout à coup, luy fut vn asseuré presage de la victoire. I'en laisse à part

diuers exemples, qui se voyent amplement descrits dans les Commentaires de Xenophon. Ie diray seulement que ce fut encore vne Aigle, qui donna des marques de sa future grandeur à Midas Roy de Phrigie ; Qu'il s'en percha vne sur le Bouclier d'Hieron encore ieune, & qu'on l'honnora depuis de la haute qualité de Roy ; Que Tanaquil, femme de Tarquin, luy predit la Souueraineté, comme elle sçeut que s'en allant à Rome cét Oiseau victorieux luy auoit osté son chapeau de dessus la teste ; Que Marius encore enfant trouua sept Aiglons dans l'air, par où il luy fut presagé qu'il seroit sept fois Consul, & qu'vn pareil Augure fit esperer au grand Auguste, que sa bonne fortune l'éleueroit à l'Empire de tout le monde. Car il aduint vn iour, comme il mangeoit à la campagne, qu'vn Aigle luy osta le pain des mains, & le luy rendit vn peu apres. Il se lit encore d'Alexandre, qu'à mesme temps qu'il n'asquit,

deux de ces Oyſeaux ſe percherent ſur le Palais, & n'en bougerent de tout le iour; d'où s'enſuiuit vne prediction qu'il fit trouuer veritable par la conqueſte de deux Empires.

Tous ces exemples ſont merueilleux à vray dire: Mais en voicy vn qui l'eſt encore plus, & que i'ay tiré de Lipſe. Marcian, dit-il, pauure garçon, natif de Thrace, eſtant party de chez luy, auec deſſein de s'aller enrooller, fit rencontre par le chemin du corps d'vn homme qu'on venoit de tuër. La pitié qu'il en eut le fit reſoudre à l'enſeuelir. Mais comme il eſtoit apres, le voilà pris ſur le fait, & accusé de ce meutre. L'on eſtoit ſur le point de l'executer, quand il arriua fortuitement que l'Autheur du crime eſtant reconnu, le rendit abſous. Il s'enroola doncques à la place d'vn Soldat qui eſtoit mort à la guerre, & qu'on appelloit Auguſte: Mais lors qu'il eſtoit deſia parmy les Regimens, le mal-heur

voulut pour luy, qu'il tombaſt malade dans la maiſon de deux freres, Iulius, & Tatianus, où il fut contraint de demeurer quelque temps. Comme il euſt recouuré ſa ſanté, ſes deux amis le voulant diuertir, le menerent à la chaſſe, où la laſſitude, & la chaleur l'ayant abattu, il ſe mit à repoſer en pleine campagne. Voilà cependant pareſtre ſur luy vne Aigle extraordinaire, qui pour luy faire ombre ſe mit à deſployer ſes grandes aiſles en l'air, les y tenant également balancées. Tatianus s'en apperçoit auſſi-toſt, eſueille ſon frere, & luy monſtre ce Prodige. Ils s'en eſtonnent tous deux, & en tirent cette coniecture, que Marcian ſeroit vn iour Empereur. Eſtans dõc rauis de cette bonne fortune, il s'en reioüiſſẽt auecque luy, & l'aſſiſtent d'argent, pour acheuer ſon voyage, à condition qu'il ſe ſouuiendroit d'eux à ſon auenement à l'Empire. Ce preſage fut grand, à vray dire. Mais il eut cela de merueilleux par deſſus les autres,

qu'il luy arriua derechef, de méme qu'auparauant. Il s'en alloit en Affrique, ſous la conduite d'Aſpar, quand il s'y donna vne ſanglante bataille contre le Roy Genzeric. Il y eut quantité de priſonniers de part & d'autre; du nombre deſquels fut Marcian, que la violéce de la chaleur apeſantit de ſommeil, & le fit coucher par terre; Où comme il dormoit auec quelques autres, vne Aigle vola ſur luy pour la ſeconde fois, eſtendant ſes aiſles en haut, d'où elle luy faiſoit ombre en la preſence des gens de guerre. Genzeric meſme y prit garde; & le mit en liberté, luy recommandant que lors qu'il ſeroit Empereur, il ſe ſouuint d'entretenir la paix auec les Vandales. A quelque temps de là, Thodoſe venant à mourir, ſa Sœur Pulcherie choiſit Marcian & pour Empereur, & pour ſon mary; à condition neantmoins, qu'il ne le ſeroit que de nom, ſans toucher à ſa Virginité, qu'elle auoit voüée à Dieu. Par tous ces exem-

ples, & particulierement par ce dernier, que i'ay deduit vn peu au long, pource qu'il n'eſt pas commun, il paroiſt viſiblement, qu'auec beaucoup de raiſon l'Aigle a touſiours eſté priſe pour vne marque d'honneur, & de preeminence, puis qu'en cét Oiſeau il y a ie ne ſçay quels preſages ſecrettes de la fortune des hommes. Mais elle eſt ſur tout de bon augure aux gens de Guerre, qui pour ce ſuiet en faiſoient anciennement, la principale & la plus glorieuſe de leurs Enſeignes militaires.

*Qu'on se desgoute des Voluptez auec le temps.*

## DISCOVRS XV.

IE trouue excellente la Fable de Titon, qui dit que l'Aurore en estant passionnement amoureuse, & desirant d'en auoir vne perpetuelle jouïssance, demanda cette faueur à Iupiter, que son Amãt fust inuincible aux traits de la Parque. Mais par l'imprudence de son sexe, elle oublia d'ajouster à sa requeste qu'il eust à viure à iamais exempt des langueurs du dernier âge. Ainsi le mesme Destinqui affranchit Titon des loix de la Mort, n'empescha pas qu'vne ennuyeuse & miserable vieillesse ne le surprit. En effet, quand mesmeil se pourroit faire, que parmy les hommes il s'en trouuât quel-

qu'vn qui fut deſtiné à ne mourir point, cela n'empeſcheroit pas que ſa foibleſſe ne s'augmentât de iour en iour par la longueur de ſes années; ce qui fut cauſe que Iupiter touché de la diſgrace du miſerable Titon, le conuertit en Cigale.

Cette Fable eſt vn ingenieux crayon, & vne veritable deſcription de la Volupté, qui ſemble ſi delicieuſe en ſon Aurore, que les hommes ſouhaiteroient volontiers qu'elle en fuſt inſeparable. Cependant ils ne conſiderent pas, que lors qu'ils y penſent le moins, ils en peuuent eſtre dégouſtez, & s'ennuyer d'elle, cõme d'vne faſcheuſe vieilleſſe. Auſſi arriue-t'il en ce dernier âge, que l'homme priué de tout plaiſir, & n'ayant rien de vif en luy que le deſir & l'affection, ne fait ſeulement qui criailler, comme la Cigale. Car alors il sẽble borner tous ſes plaiſirs dans le recit des bonnes fortunes qu'il ſe ſouuiẽt d'auoir euës, & du bon tẽps qu'il s'eſt donné durant ſa ieuneſſe. Cela ſe re-

marque assés souuent aux Champions de Venus & de Mars, dont les vns ont toûjours à la bouche des contes d'amour, & les autres des stratagemes de guerre, pour en estourdir ceux qui les escoutent: En cela semblables aux Cigales, toute la vigueur desquelles se resout confusément en bruit & en voix.

*Qu'il faut endurer & , s'abſtenir.*

## DISCOVRS XVI.

TOVTE la methode de bien viure eſt compriſe dans ces deux mots du Philoſophe Epictete : *Endurer , & s'abſtenir.* Par l'vn nous ſommes exhortez au Trauail, & par l'autre à la Continence ; doù le Poëte Horace a tiré le ſuiet de ces vers , qui meritent bien d'eſtre remarquez.

*Celuy qui s'eſtudie à franchir la barriere ,*
*Et qui veut paruenir au bout de la carriere ,*

*A beaucoup à souffrir, pour emporter le prix,*
*Contre le mauuais sort il faut qu'il se maintienne,*
*Qu'il trauaille, qu'il suë, & mesme qu'il s'abstienne*
*Des plaisirs de Bacchus, & de ceux de Cypris.*

L'homme se monstre constant à souffrir, quand il ne cede point au malheur, pour grand qu'il puisse estre, & lors que par vne constante habitude qu'il a prise à la Patience, toutes les trauerses de la vie luy semblent moindres que sa resolution & que la grandeur de son courage. Ainsi l'entendoit le Philosophe Seneque, quand pour s'endurcir dans toute sorte d'euenemens contraires: *Ie sçay*, disoit-il, *que ie suis homme, & par consequent sensible à la douleur. I'aurois donc mauuaise grace de m'en aller chercher volontairement les afflictions, les maladies, & la mort mesme; Aussi n'en suis-ie pas d'auis. Mais il est bien vray que si elles m'attaquoient, & s'il m'en falloit passer par là, ie tascherois*

*en tel cas de m'y resoudre ; & de ne rien faire d'effeminé. Car apres tout, c'est lascheté que de souhaitter les tourmens ; comme au contraire, c'est vne chose loüable que de les endurer courageusement.* Au sentiment de Seneque se rapporte celuy d'Aristote, qui dit, que le plus haut point de la force & de la vraye valeur consiste à souffrir pour l'amour de la vertu. Qui peut en venir là, n'est iamais vaincu, & deuient presque impassible, à force de s'accoûtumer à patir: Ce que le Sage Socrate sceut si bien faire, que dans les plus fortes reuolutions, ou generales, ou particulieres, iamais il ne changea de visage.

Ie passe maintenant à la Continence, qui est le second point que ie me suis proposé de traitter dans cét Embleme. L'estenduë en est si vaste, que toutes les belles qualitez de l'ame sont de sa iurisdiction ; C'est d'où vient que dans Lactance il y a trois differéts degrez de vertu; dont le premier est de s'abste-

nir des mauuaises actions: le second, des mauuaises parolles, & le troisiesme, des mauuaises pensees. Cõme il est donc vray que la Patiẽce & l'Abstinence sont deux Vertus grandemẽt vtiles; aussi est-il hors de doute que l'impuissance à souffrir, & l'Incontinence sont deux vices tres dangereux, & tres dõmageables. Nous donnons des tesmoignages de l'vn & de l'autre, lors que nous n'endurõs point, cõme nous deuons, les iniures qui nous sont faites, & qu'auec cela nous courons apres les voluptez, que nous sõmes obligez de fuïr. Le sage Plutarque recõmande à tous les hommes en general, & particuliermẽt aux ieunes gẽs, cette diuine vertu, le propre de laquelle est de retrãcher toute sorte de luxe; d'éuiter ce qui est blasmable de soy de tenir en bride les appetits déreglez; de ne point chocquer ce qui est iuste, & de fuïr en vn mot tous ces excez tyranniques & brutaux, qui peuuent destruire la sãté du corps & soüiller la puretẽ de l'ame. Cyrus en vsoit ainsi d'ordinai-

re; & ne vouloit iamais voir ny de belles fẽmes, ny vſer de vins delicieux, ny de viãdes exquiſes: non pas, diſoit il, que ie n'aime à rire autãt qu'vn autre; mais c'eſt que ie me veux reſeruer à vne vie plus ſerieuſe, & refuſer à mes paſſions ce que les Voluptueux ont accouſtumé de donner aux leurs. Cette reſolution eſtoit ſans doute digne de Cyrus, & c'eſt en cela ſur tout que les grãds Princes, comme luy, le doiuent bien imiter. Horace les y exhorte, & tous les hommes en general, quand il dit,

*Que plus on prend de ſoin à ſe vaincre ſoi-meſme.* [*Dieux;*
*Plus le ſalaire eſt grand que l'on reçoit des*
*Car cõme la Vertu donne vn plaiſir extréme,*
*La Volupté nous perd, & nous rend odieux.*

*Le vray contentement de l'eſprit*, dit Plutarque, *depend de la Continence, & la Continence de la Sageſſe. Celuy donc qui veut faire profeſſion d'eſtre ſage, doit s'abſtenir de toute débauche, & fuyr comme autant de maladies contagieuſes à l'Ame, l'Yurongnerie, la*

*Colere, le Menſonge, la Meſdiſance, le Blaſpheme, & l'Impieté. Que s'il voit qu'en ce combat des ſens & de la Nature, il ait de l'auerſion à s'eſprouuer, & de la peine à ſe vaincre, qu'il s'y accouſtume peu à peu, & il treuuera que ce qui luy ſembloit comme impoſſible d'abord, luy ſera rendu facile auecque le temps.* Ce ſont les paroles d'vn Payen, dans le traitté qu'il a fait *Des moyens de dompter la colere*, Où il adiouſte, Que pour en venir à bout, & de toutes les autres Paſſions qui nous font la guerre, la grace Diuine nous eſt entierement neceſſaire. En quoy veritablement il parle en Chreſtien, & il ſemble y auoir vne grande conformité entre ſes paroles & celles du Sage, quand il dit, *I'ay cognu que ie ne pouuois autrement eſtre continent, ſi Dieu ne me faiſoit ce don: Et voylà pourquoy ie me ſuis adreſſé à luy: ie l'ay prié, & ie l'ay obtenu.*

Ce que i'ay dit de la Continence n'eſt pas ſans exẽple, meſme parmy les payens

& se peut verifier tant par celuy d'Alexandre, qui ne voulut pas seulement regarder la femme ny les filles de Darius; que par celuy de Scipion, qui s'abstint volontairement desapproches d'vne Fille, qui par le droict de la guerre luy appartenoit, & que la Nature auoit pourueuë de toutes les graces & de toutes les beautez imaginables. Nous en auons encore d'autres tesmoignages bien plus merueilleux, & plus croyables aussi, à cause de l'assistáce particuliere de la grace diuine. Que si i'auois à les debiter icy, ie n'aurois qu'a dire, Que l'Empereur Henry premier, & Cunegonde sa femme, par vn accord mutuel vescurent ensemble dans le Mariage sans se toucher, Qu'Arnoul de France, Alphonse, Roy d'Arragon, Edoüad, Roy d'Angleterre; Vandrille Conte Palatin, & quantité d'autres personnes illustres en firent de mesme. Mais toutes ces preuues, bien que tout à fait illustres, ne peuuent estre

que superfluës, pour vne verité que l'experience nous rend visible, qui est, qu'en cette vie il faut necessairement *Endurer, & s'Abstenir* ; Ce qui me semble assez bien representé dans cét Embleme par le Taureau, Animal infatigable, qui dans les Figures Hierogliphiques des Egyptiens est vn Symbole de Trauail, & pareillement de continence, pource, dit Pline, qu'il n'approche plus de la Geniſſe, depuis qu'vne fois elle a conceu.

*Les voluptez ont leur saison,*
*Chez les Bestes irraisonnables ;*
*Au lieu qu'il n'est point de Raison*
*Pour les hommes insatiables.*

*Le mouuement imperieux*
*D'vne aueugle Concupiscence,*
*Les porte d'vn cours furieux*
*A toute sorte de licence.*

*Leurs maux ne ſont point limitez,*
*Et l'obiet qui leur eſt contraire,*
*Les porte à des extremitez,*
*Dont ils ne peuuent ſe diſtraire.*

*Le ſeul Vice les fait punir;*
*Et les peines en ſont viſibles,*
*Pour ne ſçauoir pas s'abſtenir*
*Des choſes qui leur ſont nuiſibles.*

## *Que les biens de l'homme ſont en l'homme meſme.*

## DISCOVRS XVII.

LE ſuiet de cét Embleme eſt pris de Iuſtin, qui dans la deſcription qu'il fait des Scythes, au ſecond liure de ſon Hiſtoire ; *Ces peuples*, dit-il, *ne ſçauent que c'eſt de mettre des bornes aux champs, & ne ſe connoiſſent point à les labourer. Leur retraite n'eſt point aſſeurée ; & ils n'ont ſoin que de leur Beſtial, qu'ils menent paiſtre en des lieux deſerts, & où la terre eſt touſiours en friche. Ils viuent au reſte en Vagabons, tantoſt d'vn coſté, tantoſt*

*de l'autre ; Et n'ont pour toutes maisons que certains chariots qu'ils couurent de peaux, à cause du mauuais temps, & où ils ont accoustumé de se retirer auec leurs femmes & leurs enfans. Leur gouuernement depend plustost de leurs caprice que des Loix. Car ils n'en ont aucune entr'eux & le plus haut point de leur Iustice consiste en la punition des Voleurs, qu'ils hayssent mortellement. Aussi n'y auroit il guere d'asseurance parmy des gens qui sont peu soigneux de garder leur bien, & qui laissent toutes choses à l'abandon, s'il falloit que le Larcin s'y meslast. Autant que les autres hommes estiment l'or, ou l'argent, autãt ceux-cy le mesprisent. Le laict & le miel sont leur nourriture ordinaire. L'vsage des draps, & des autres estoffes de laine n'est point parmy eux ; Et pour resister aux rigueurs de l'Hyuer, qui est grand en leur pais, ils se couurent ordinairement de peaux de bestes, ou de fourrures. Auec tout cela neantmoins, quelque barbarie qu'il semble y auoir en eux, leur Continence merueilleuse ne laisse pas de former leurs mœurs, & de bannir entierement de leur Ame*

*la*

*la conuoitise du bien d'autruy. Aussi est-il vray que du seul vsage des richesses naist le desir de les posseder : & pleust aux Dieux que cette mesme moderation fust commune à tout le reste des hommes. Si cela pouuoit estre, il n'y auroit pas tant de guerres qu'il y a dans le monde, & Mars ne se donneroit point cette gloire, de trãcher plus de vies auec son Espée, qu'il ne s'en coupe par les ciseaux de la Parque. Mais pour reuenir aux Scythes, n'y a-t'il pas dequoy s'estonner de voir que la Nature leur donne ce que les Grecs ne peuuent acquerir, ny par les leçons de leurs Docteurs, ny par les preceptes des Sages de leur pays? Chose estrange! que la politesse des mœurs soit contrainte de ceder à ce qu'on appelle Barbarie, & que les vns se trouuent beaucoup mieux d'ignorer tout à fait le Vice, que ne font les autres d'auoir vne pleine connoissance de la Vertu.* Voyla comme sont descrits ces peuples dans cét endroit de Iustin, qui m'a semblé si beau, que i'ay bien voulu le mettre icy tout entier, pource, comme i'ay dit cy-deuant, qu'il n'y a

point de doute qu'Alciat en a tiré cét Embleme. Le tiltre en eſt tel que ce bon mot de Bias, *Qu'il portoit tous ſes biens auec luy.* Parquoy nous ſommes aduertis, que les nostres ne doiuét point dependre des choſes qui d'elles-meſmes ſont periſſables, & qui n'ont pour creatures que des eſpines; mais plutoſt de celles que la Nature nous donne, ou que l'eſprit nous fournit: ce que l'on peut expliquer auſſi à l'aduantage de la Pauureté, pour monſter qu'encore que tout le monde l'aprehende, elle ne craint rien pourtant, & qu'en quelque lieu qu'elle ſe rencontre, elle y eſt touſiours en ſeureté.

Pour le premier point, c'eſt vne Verité manifeſte, que l'homme doit faire en ſorte de trouuer en ſoy meſme les vrais biens de l'Ame, qui ſont les Vertus, au lieu de ſe mettre en peine d'en chercher de periſſables ſur la Mer, & dans les entrailles de la terre. Car qu'eſt-il beſoin qu'il ſe trauaille ſi fort pour des richeſſes, puis

que l'acquisition en est si hazardeuse, & la possession si mal asseurée? Ne sçait-il pas bien qu'elles sont à l'esprit ce qu'est au corps vne charge trop pesante? Que ceux qui s'y attachent auec passion, n'en ont iamais du plaisir? Que leur Auarice les rend pauures dans leur abondance? Que leur repos diminuë, à mesure que leur reuenu s'augmente? Que peu de chose suffit à la Nature, & que l'Enfant qui vient au monde, est contraint de se contenter d'vn chetif lange, & d'vn peu de laict? Qu'il apprenne donc des Scythes, dont ie luy propose icy l'exemple, que le moyen de deuenir riche ne consiste pas à faire amas de thresors, mais à moderer la conuoitise que l'on a pour eux. Estime heureux qui voudra, disoit Bias, l'homme qui est riche; pour moy ie tiens que celuy qui ne se soucie point de l'estre, est encore plus content; & que le plus court chemin pour arriuer aux richesses, est de les tenir pour indifferẽtes.

Ie trouue excellentàce propos vn trait de Socrate; qui dans vne cõuersation voyãt qu'Alcibiades neparloitd'autre choseque des maisons qu'il auoit aux champs, luy demandasidans vne Carte vniuerselle du monde,qu'il luy monstrapour cét effet,il ne pourroit point recõnoistre ses terres. Aquoy Alcibiadesayãt respondu que nõ; Doùvient donc,luy repliqua ce Philosophe, que vous vous picquez si fort d'vne chose qui n'est point en tout le monde; C'estoit sans doute pour luy faire voir la vaine apparence des choses d'icy bas,qui n'ont eneffet qu'vn faux esclat,àcõparaison de la Vertu, dont les lumieres sont vrayes & tousiours pures. Aussi n'a il point de thresors qui luy puissent estre cõparés. Car comme disent les Stoïciens,elle seule est le vray bien de l'homme, ainsi que le Vice en est le plus grand mal. En effet il n'y a que le seul Vertueux qui se puisse dire bien-heureux & libre; quand mesme

il ſeroit enfermé dans le tonneau de Pha. laris, ou dans celuy de Perille. Le Vicieux au contraire eſt touſiours Eſclaue, euſt-il l'Empire de Cyrus, la gloire d'Alexandre, & les richeſſes de Crœſus. Il eſt d autant plus miſerable en ſa condition, qu'au mi. lieu de la magnificence & de la põpe ou il ſe voit, il traine des chaines qui l'ébarraſſent par tout; & qui pour eſtre d'or, n'en ſont ny moins dures, ny moins peſantes: Il a beau ſe voir enuirõné de gardes, s'il craint luy-meſme ceux qui le craignent, & ſi l'aprehenſion qu'il a d'ailleurs de perdre ce qu'il poſſede, luy donne de continuelles alarmes.

Il n'en eſt pas de meſme du Pauure. Comme il n'a rien à perdre, il n'a rien auſſi à craindre. Pourueu qu'il ne manque pas de probité, il ſe croit comblé de toute ſorte de biens, & dit à par ſoy, apres Epictete: Inſensé que tu és! ne vois-tu pas que ſi la Nature t'auoit fait naiſtre en Perſe, elle te feroit

auſſi naiſtre l'enuie d'y demeurer, & que tu quitterois volontiers tout autre païs, pour viure heureux dans le tien? puis dõc qu'il eſt vray que tu es né pauure, & que tu n'auois rien, quand tu vins au monde, pourquoy te mets-tu ſi fort en peine pour des choſes que la Fortune te peut oſter en vn moment, apres quelle aura eſté long-tẽps à te les donner? Ce raiſonnement eſt d'vn grãd Philoſophe, qui adiouſte en ſuitte, que pour empécher que cette méme Fortune, cõme volage qu'elle eſt, ne nous prẽne au dépourueu, il fait bon de s'apriuoiſer de bonne heure auec. que la Pauureté. Car elle ne craint ny les reuolutiõs des Eſtats, ny les ſurpriſes des Larrons, ny les forces des Vſurpateurs. Ces meſmes Scythes, dont il eſt traitté dans cét Embleme, le voulurent ainſi donner à connoiſtre au grand Alexandre, quand ce fameux Conquerant les ayãt fait aduertir, qu'ils s'en alloit fondre dans leur païs à main armée, il luy reſ-

pondirent, *Qu'ils ne le craignoient point, & que la Pauureté, qui leur eſtoit familiere, les mettoit à couuert de tout ſorte de violences.*
Ce fut elle auſſi qui fit que pluſieurs grands hommes de l'Antiquité abandonnerent volontairement leurs charges & leurs richeſſes pour la ſuiure: Tels furent entre les autres le ſage Fabrice, & Crates le Thebain dont l'vn deſirant de ſe poſſeder ſoy-meſme, quitta les grandeurs, & l'autre les biens du monde, pour ioüir du repos de l'ame, & vacquer à la contemplation des choſes celeſtes. Car il ſe voit par eſpreuue, qu'au poinct où la Pauureté raffine l'eſprit, elle apprend à l'homme la pratique vniuerſelle des Vertus, dont les Philoſophes n'enſeignent ſimplement que la Theorie.

*Du conſeil des Princes.*

## DISCOVRS XVIII.

L'ANCIENNE Fable nous fait acroire, que Iupiter ayant eſpousé Metis, c'eſt à dire le Conſeil, s'aperceut à quelque temps de là qu'elle eſtoit enceinte; ce qui fut cauſe qu'il la deuora tout auſſi-toſt, ſans vouloir attẽdre qu'elle accouchaſt; ſi bien que luy meſme deuint gros, & enfanta Pallas, qui par vn merueilleux effet naſquit de ſon cerueau tout armée.

Le ſens de cette Fable, qui ſemble monſtreuſe d'abord, & hors d'apparence, contient vne grande Maxime d'Eſtat. Car elle monſtre auec quelle induſtrie les Rois ont accouſtumé de ſe gouuerner en leurs Conſeils, afin de conſeruer enſemble leur grandeur & leur Maieſté, & d'en augmenter la force & l'éclat enuers

leurs ſujets. Les Princes tiennent pour maxime, Que c'eſt vne choſe qui ne deroge nullement à leur Maieſté, d'eſtre comme mariez auec leur Conſeil, & de ne rien entreprendre que par l'auis de ceux qui en ſont, principalement en matiere d'affaires, qui ſont importantes à leur Eſtat. Toutesfois quand il eſt queſtion de faire vn Edit, action qui correſpond à l'enfantement, en tel cas ils ne permettent point d'aller plus auant, afin qu'on ne croye pas que cela depende de la volonté de leurs Conſeillers. C'eſt pourquoy les Princes, ſi ce n'eſt aux choſes dont ils deſirent effacer la hayne & l'inimitié, ont accoûtumé de rapporter à eux-meſmes tout ce qu'on a fait, & qui a eſté comme formé dans le corps de leur Conſeil, afin qu'il ſemble que l'Edit prononcé ne ſoit venu d'autre que d'eux, non plus que l'execution, figurée par la Deeſſe Pallas, qui naſquit armée. Ce qui ſignifie, que tels Arreſts ſe donnent vne

pleine puiſſance en ſortant,& qu'ils attirent auec eux vne certaine neceſſité. Or ce n'eſt pas aſſez que l'authorité d'vn Roy ſoit iointe à telles executions, non plus qu'vne volonté qui ne ſoit point ſuiete à perſonne; s'il ne ſe trouue encore des hommes, qui de leur propre chef, c'eſt à dire par leur prudence, mettent au iour la reſolution qu'on a priſe, & l'ordonnance vne fois conceuë.

*Du Conſeil ioint à la Force.*

## DISCOVRS XIX.

LE ſuiet de cét Embleme eſt pris de l'Iliade d'Homere; où dans vn Conſeil de guerre que tiennent enſemble Menelaüs, Agamemnon, & Neſtor, ils ſont tous trois d'auis d'enuoyer des Eſpions au camp des Troyens. A quoy Diomede s'offre auſſi toſt, pourueu qu'on luy donne vn Compagnon; Et s'adreſſant à Neſtor, *Iay aſſez de cœur*, dit il, *pour m'en aller iuſques dans les tentes des Ennemis, qui ne ſont pas loing d'icy. Mais ſi quelqu'vn me veut ſuiure,*

*i'en seray plus courageux, & plus resolu: Car deux hommes ensemble se conseillent l'vn l'autre, & leur entrepriſe en reüſſit mieux. Au contraire, vn homme ſeul n'eſt iamais ny ſi hardy, ny ſi aſſeuré de ce qu'il doit faire.* Apulée explique ſuccintement cét endroit d'Homere, lors que parlant du Demon de Socratte; Et quoy, dit-il, n'eſt-il pas vray qu'Vlyſſe & Diomede ſont choiſis enſemble, & aſſociés, pour nous apprendre que le conſeil & le ſecours, l'eſprit & la main, le courage & l'eſpée doiuent eſtre inſeparables? Car en effet il eſt impoſible de venir à bout glorieuſement de quoy que ce ſoit, principalemẽt de ce qui regarde les entrepriſes militaires, ſi l'on ne ioint la force du corps à la maturité du Conſeil; c'eſt à dire la fougue des ieunes gens, qui ſont d'eux-meſmes forts & robuſtes, n'eſt arreſtée & conduitte par l'experiẽce des Vieillards; Ce qu'on ne mettra iamais en doute, ſi lon conſidere bien, *Que ce n'eſt pas ſeule-*

*ment par la force, par la diligence, & par la viteſſe; mais par la raiſon, & par le Conſeil, qu'on vient à bout des grandes affaires.* Les Egyptiens le vouloient ainſi donner à connoiſtre par leur Mercure à deux faces, dont l'vne repreſentoit celle d'vn venerable Vieillard, & l'autre celle d'vn ieune homme. Auſſi eſt-il vray que le Conſeil & la Force ſe doiuent marier enſemble, comme diſoit vn ancien Poëte; & qu'ils ont beſoin d'vne mutuelle aſſiſtance. C'eſt le meſme ſentiment de Saluſte, le plus poly de tous les Eſcriuains de ſon temps, qui commence ſon Hiſtoire de la Conjuration de Catilina par ces parolles expreſſes. *Auant que d'entreprendre vne affaire, il y faut penſer meurement. Mais depuis que le Conſeil en eſt pris, il n'eſt plus queſtion que d'en venir à l'execution, car ce ſont deux choſes ſi eſtroittement vnis, que l'vne ne peut paſſer du ſecours de l'autre.* A cela ſe rapportent ces vers d'Heſiode.

*Beaucoup de gens asseurément*
*Ont tousiours bien plus d'industrie ;*
*A donner de l'accroissement ;*
*Et de la force à leur Patrie.*

I'allegueray à ce propos l'exemple de Lelius & de Scipion, qui n'estoient pas tant considerables pour l'amitié mutuelle qui les fait encore reuiure dans l'Histoire, que par les sages conseils qu'ils se donnoient l'vn à l'autre, quand il falloit deliberer sur quelque affaire d'Estat. A raison dequoy ceux qui portoient enuie à la gloire de Scipiõ, disoient ordinairement, qu'en matiere d'actions militaires, c'estoit vn excellent Comedien, qui sçauoit parfaitement representer ce qu'on luy monstroit; & qu'il en deuoit toute la gloire aux conseils de Lelius, son compagnon d'office. Par où ie conclus auec Iules Capitolin, Que ny dans les affaires de la guerre, ny dãs celles de la Paix, il ne fut iamais rien entreprendre que par l'aduis de personnes dont l'experience

nous

nous eſt connuë; Auſſi eſt-il bien plus iuſte, qu'vn ſeul ſuiue le ſentiment de pluſieurs qu'il ne l'eſt, que pluſieurs dependent entierement du conſeil d'vn ſeul.

## *Que le Vulgaire aime les faux bruits, & qu'il se plaist aux factions.*

## DISCOVRS XX.

LEs Poëtes racontent, que les Geans furent si hardis, que de faire la guerre à Iupiter, & aux autres Dieux, qui les vainquirent, & les exterminerent à coups de foudre. Ils adioustent ensuitte, que la Terre irritée contre les Dieux, pour auoir mal traitté ses Enfans, s'en voulut venger; & que pour cét effet elle mit au monde la Renommée, derniere sœur des Geans, comme ces vers le demonstrent.

*La Terre aux larges flancs, qui tout germe & conçoit,*

*Pour la perte des ſiens dont elle rougiſſoit ;*
*D'ire contre les Dieux, & de fureur preſſée,*
*L'enfanta, comme on dit, aux pieds prompts & diſpos ;*
*Digne & derniere ſœur d'Encelade, & de Cée,*
*Dont la legereté n'a iamais de repos.*

L'explication de cette Fable eſt telle : Par la Terre les Poëtes ont voulu donner à connoiſtre le naturel du vil populaire. Ce Monſtre ne ceſſe iamais de s'emporter inſolemment contre ceux qui ont de l'empire ſur luy, ny d'auoir auſſi de nouueaux deſirs pour de nouuelles factions; Ce qui eſt cauſe qu'aux premieres occaſions qui ſe preſentent, il engendre auſſi toſt des Rebelles & des Seditieux, qui ſont ſi meſchans, & ſi temeraires, que de conſpirer ſouuent contre leurs propres Princes, auec intention de les abatre, s'ils peuuent. Cependant, s'il arriue que tels Mutins ſoient deffaits, le menu peuple tant il eſt d'vn pernicieux naturel, en

produit d'autres encore pires: Car alors se declarant ennemy de la tranquillité publique, il seme de mauuais bruits, & les publie de toutes parts. Durant ce desordre il ne se parle que de secrets mescontentemens, de nouuelles funestes, & de semblables alarmes, que les ames basses donnent quelquefois aux plus asseurez; ce qu'elles font ordinairement, ou par vne malice la plus noire qui fut iamais, ou pource que ne pouuant aimer le bien de l'Estat, elles s'estudient à rendre odieux ceux qui en tiennent le gouuernail. Par où l'on peut voir, que les actions des Rebelles, & les bruits des Seditieux, ne different ny d'extraction, ny de genealogie, mais de sexe tant seulement; les vnes estant comme des femelles, dont les autres sont les masles.

*Qu'il faut pardonner les offences.*

## DISCOVRS XXI.

IL n'eſt point de tromperie ſi dangereuſe que celle qui ſe deguiſe d'vn faux maſque d'Amitié. Elle eſt d'autant plus à craindre, que les apparences en ſont flatteuſes, & les effets ruineux. Car il n'eſt rien ſi facile que d'eſtre deceu par vn mauuais Amy, quand il arriue que nous laiſſant amadoüer à ſes belles paroles, nous luy ouurons noſtre cœur, & que cependant la confidence où nous croyõs

eſtre auecque luy, le diſpoſe à nous trahir, & ſert d'acheminement à ſa perfidie. Quoy qu'il en ſoit neantmoins, tant plus cette offence eſt grande, tant plus il y a de gloire à la pardonner, & à ne s'en point venger, quand l'occaſion s'en preſente. Nous auons dans l'Hiſtoire quantité d'excellens hommes, qui nous aſſeurent de cette verité, par les exemples qu'ils nous en donnent. Tel eſt celuy de Solon, qui met le ſouuerain bien de ſes Citoyens, à perdre le ſouuenir des injures; Celuy de Socrate, qui s'offrit publiquement à ſeruir Ariſtophane, apres en auoir receu en plein Theatre tous les deſplaiſirs, & tous les affronts imaginables; Celuy de Pittacus, qui pouuant tirer raiſon par la Iuſtice de l'Ennemy de ſon repos, n'en voulut rien faire, alleguant tout haut, *Que le Pardon valoit touſiours mieux que la Vengeance*; Et pareillement celuy de Marcellus, qui s'eſtant iuſtifié des cri-

mes dont ceux de Sicile l'auoient chargé, ne laissa pas depuis de leur rendre de fort bons offices, & de les prendre en sa protection.

Il se voit clairement par tous ces exemples, Que c'est le propre d'vn grand courage de se resoudre à la patience, quand on l'irrite. Mais tous les hommes n'ont pas ce don; Et tel dissimule pour vn temps, qui ne le fait que pour s'ouurir vn plus grand chemin à la vengeance, quād l'occasion luy en facilite le moyen. Tesmoin Iustinian, fils de Constantin, à qui le souuenir d'auoir eu les narines coupées, & d'auoir de plus esté démis de l'Empire par Leon, fut si sensible & si déplaisant, qu'apres son restablissement, toutes les fois presque qu'il estoit contraint d'essuyer l'humeur qui luy distilloit sur ce qui luy restoit de nez, il faisoit couper la gorge à quelqu'vn de ceux qu'il sçauoit auoir esté du nombre des Conspirateurs. Ce qui ne fait que trop

voir, qu'encore que noſtre inclination nous porte quelquefois à oublier les injures, il eſt pourtant veritable, qu'il nous reſte ſouuent dans l'ame ie ne ſçay quelles flammes de hayne; qui pour n'eſtre pas encore bien eſteintes, ſe rallument par le moindre vent que nous auons de l'offence qui nous a eſté faite. A quoy certes ſont plus ſuiets que les autres, les hommes d'authorité, qui s'emportent à la fin, & qui changent leur patience en fureur, apres en auoir beaucoup enduré. En cela ſemblables à ces torrens impetueux, qui venant à ſe déborder forcent tout à coup les digues qu'on leur a long-temps oppoſées; & rendent illuſtres leurs degaſts par les choſes meſmes qu'on à miſes pour obſtacles, la rapidité de leur courſe.

Or bien qu'il faille aduoüer, que les iniures faites à l'Eſtat ne doiuent pas eſtre negligées, puis qu'il eſt certain qu'vne trop grande tolerance ne ſçau-

roit estre que dommageable au plublic, il est pourtant necessaire que le Prince y apporte les precautions necessaires, & qu'il se souuienne de ces parolles de Seneque, *Si tu vois que celuy qui t'a faſché, ſoit plus foyble que toy, pardonne luy volontiers Que s'il eſt plus fort, pardonne à toy-meſme.* Aussi comme dit fort bien Ciceron, *Ceux qui cherchent à venger les iniures qu'on leur a faites, aiment mieux contenter leur paſſion, que ſeruir leur patrie.* Mais quant aux iniures particulieres, on a touſiours appellé sageſſe & accortiſe de les pardonner, ou de les diſſimuler du moins pour l'amour du public. Ie diray bien dauantage, & ie le diray auec Seneque, c'est *Qu'il n'appartient qu'aux grands courages de les ſouffrir, puis qu'il n'y a rien de ſi glorieux qu'vn Prince impunément offencé.* Ie rapporteray à ce propos l'exemple de Camille, perſonnage, s'il en fut iamais, d'vne illuſtre reputation, & à qui l'on donna iuſtement le nom de Romulus, comme s'il

euſt eſté ſecond fondateur de Rome, à cauſe qu'il aima mieux ſe ſouuenir de ſa Patrie affligée, que del'offence qu'il auoit receuë, Et certainement, bien quel'homme ſe puiſſe reſoudre difficilement à endurer vne lâcheté, veu qu'à meſure qu'il s'en ſouuient, il ſe ſent épris d'vn ardent deſir de s'en venger; il eſt vray neantmoins, que s'il ſe roidit fortement en cette lutte, la victoire luy demeurera ſans doute, principalement s'il ſe couure comme il faut du bouclier de Patience qui eſt vn ſalutaire preſeruatif contre les maux de la Vie. Cela nous eſt demonſtré dans cét Emblême, où par le Chien qui mord vn homme à la iambe; ſe doit entendre vn Ennmy, à qui nous auons fait du bien autrefois; & par celuy qui en ſouffre la morſure, vn eſprit ſi patient & ſi fort, qu'il eſt inuincible à tous les traits de ſes perſecuteurs: ſe remettant touſiours en memoire; *Que c'eſt vne haute vertu de ne point bleſſer celuy qui nous a bleſ-*

*ſez, vne grande Generoſité de ne s'en eſmouuoir point, & vne gloire extraordinaire; De pardonner à ceux à qui nous pouuons nuire.*

*Qu'il n'eſt pas impoßible de vaincre l'Enuie.*

## DISCOVRS XXII.

IL n'eſt point d'Eſtat, ny de Prince, ny meſme point d'homme priué, dont la condition ne ſoit ſuiette à l'Enuie, C'eſt le Deſtin des choſes du Monde. que ce Vice s'attache touſiours à la Vertu, comme les chenilles aux plus beaux arbres, & que ceux qui par le rang qu'ils tiennent, par leur puiſſance, & par leurs bonnes actions, ſe rendent cõſiderables, ſont ordinairement enuiez. Car les hommes qui ſont au deſſous d'eux, &

plus mal traittez de la Fortune qu'ils ne voudroient, s'emportent enfin, comme ils ne peuuent satisfaire à leur conuoitise, & s'imaginent follement d'auoir plus de merite que les autres, qui par leur propre industrie, & quelquefois aussi par le hazard, s'aduancent dans les honneurs & dans les richesses: ce qui est cause que sans en auoir receu aucun déplaisir, ils ne laissent pas toutesfois de les hayr, & d'en parler mal. Ils font bien encore pis; C'est que par les mauuais offices qu'ils leur rendent en cachete, & par les pieges secrets que leur malice leur tend, ils essayent peu à peu de sapper les fondemens de leur fortune. Dequoy ne pouuant venir à bout, ils se donnent eux-mesmes la gesne, & font leur supplice du bon-heur d'autruy; En cela semblables aux vers, qui corrompent la matiere dont ils sont engendrez, si bien qu'il faut necessairement qu'ils meurent, quand elle leur manque.

Or

Or quoy que de tous les Vices, celuy-cy soit le plus cõmun, & le plus attaché à la foiblesse des hommes, à cause de leur ardente passion enuers les choses du monde; neantmoins comme c'est le propre du Sage de se resoudre à la Patience, & du Prudent, de laisser les enuieux tels qu'ils sont; ainsi n'appartient-il qu'aux personnes vertueuses, & qui doiuent à leur propre merite le rang qu'elles ont par dessus le commun, de ne s'estonner point si les méchãs les en haïssent. Car elles sont assez vengées, ce me semble, de voir que tous ces traits de malice tournent la plus-part du temps contre les Traistres qui les descochent, puis que c'est en vain qu'on porte enuie à ceux qu'il plaist à Dieu éleuer, & que son ayde met à couuert. Il faut remarquer icy, qu'encore qu'il y puisse auoir diuers moyens de n'attirer point ce Vice sur soy, l'on en trouuera pourtant deux principaux, si lon considere que cette espece de hayne, qui a sa

ſource dans la Vertu d'autruy, n'eſt pas de longue durée; & qu'elle s'eſteint auſſitoſt, ou par vn grand éclat de puiſſance, ou par la moderation qu'on apporte à n'abuſer pas de la fortune. Car l'experience fait voir, que les biens exterieurs, comme par exemple les richeſſes, les honneurs, les amis, les parens, & l'eſtime qui naiſt des bonnes actions, ſont des choſes qui perſecutent les enuieux, & qui leur déplaiſent d'autant plus, qu'elles leur font perdre l'eſperance de les pouuoir iamais poſſeder. Que ſi de hazard il arriue que ceux qui iouïſſent de ces commoditez, en vſent inſolemmẽt, il ne faut pas s'eſtonner s'ils attirent l'Enuie ſur eux, puis qu'en ſe bleſſant de leurs armes, ils ſe peuuent dire la cauſe des maux qu'ils ſouffrent. Nous pouuõs adiouſter à cecy, que comme ceux que la Nature a fait naiſtre pauures, & qui n'ont aucun appuy, ſe voyent ordinairement expoſés à la riſée publique; Ainſi les perſõnes ac-

commodées, à qui la Fortune distribuë liberalement ses faueurs, seruent de but à l'Enuie. Que s'il y a quelque moyen d'en détourner les atteintes, ou du moins de les rendre moins nuisibles, c'est d'exercer les charges auec honneur, de contribuer à l'aduancement des honnestes gens, & de ne se point mesconnoistre dans les prosperitez. Car bien que le chemin en soit ouuert à plusieurs, il est pourtant si glissant, que de tous ceux qui se laissent cheoir, il s'en voit peu qui se releuent, & beaucoup qui tombent dans le precipice. Mais quoy qu'il en soit, pour cõclure ce discours par le sujet de cét Embleme, tout ainsi que le Feu tẽd tousiours en haut, & consume la matiere qui s'attache à luy; la Gloire de mesme, sur tout quand elle est acquise par la Vertu, a son centre dans le Ciel, & les rayons en sont si brillans, que par la force de leur esclat ils dissipent en vn moment toute la fumée, & tous les nuages de l'Enuie.

*Que les Remonſtrances ſont quelquefois inutiles.*

## DISCOVRS XXIII.

L'On dit que les diuers artifices de Caſſandre, recherchée d'amour par Apollon, rendirent ſans effet la paſſion de ce Dieu; mais qu'elle ne laiſſa pas de l'entretenir touſiours d'eſperances, iuſques à ce qu'ayant eu de luy le Don de predire l'aduenir, & tout ce qu'elle deſiroit d'en tirer, ſous de beaux ſemblans

enfin elle reietta ſes prieres ouuertement. Ce qui fut cauſe, qu'Apollon ne luy pouuant plus oſter vne choſe qu'il luy auoit octroyée, & qui toutesfois allumoit en luy le deſir de s'en venger; pour n'encourir le reproche d'auoir eſté mocqué par les artifices d'vne femme; s'auiſa d'adiouſter au don fait par luy-meſme à Caſſandre, vne peine qu'il voulut eſtre telle: à ſçauoir que ſes predictions, bien que touſiours veritables, ne pourroient induire perſonne à s'y arreſter: Comme en effet, quelques veritez qu'elle proferaſt, on ne la voulut iamais croire. Elle ne l'eſprouua que trop, lors qu'ayant predit pluſieurs fois la ruine de ſa Patrie, il ne ſe trouua perſonne qui luy vouluſt preſter l'oreille, ou qui euſt la moindre creance en ſes paroles.

Cette Fable ſemble auoir eſté feinte

ſur le ſujet des remonſtrances, ou des conſeils inutiles, & qui ſont donnez hors de ſaiſon. Car les hommes d'vn naturel faſcheux & reueſche, ne ſe veulent iamais ſoubmetre à Apollon, c'eſt à dire à celuy qui eſt Dieu de l'Harmonie, pour apprendre de luy comme il faut la melodie des choſes, ou par maniere de dire, les tons graues ou ſubtils qui ſe forment de la parole. Or comme il y a diuerſes ſortes d'oreilles, plus ou moins polies, & ſçauantes, ou plus ou moins groſſieres & communes; Ainſi les temps de parler ou de ſe taire ſont differens.

De là vient que les plus prudens, pour bons & profitables que ſoient leurs Conſeils, ne peuuent rien auancer; & qu'au lieu de les voir reüſſir, ils haſtent pluſtoſt la ruine de ceux auſquels ils les donnent. Mais enfin, quand

il aduient que le succez en est dommageable, & conforme à leur prediction; c'est alors que les hommes auparauant incredules, les tiennent tout à fait pour Deuins, & pour des Esprits clair-voyans, qui descouurent de loin l'euenement des choses cachées.

M. Caton d'Vtique nous sert d'vn fort bel exemple en cecy. Ce grand homme sceut bié preuoir, ainsi que d'vn lieu haut-esleué, la ruïne de son pays, ensemble la tyrannie qui preceda la conspiration. Luy-mesme, comme vn veritable Oracle, predit les animositez de Cesar & de Pompée, long-temps auant que l'effet s'en ensuiuist; Et cependant, tous ses auis, bien que sagement donnez, furent plus dommageables qu'vtiles, & hasterent la perte de sa patrie. Ciceron le remarque ainsi auec beaucoup de prudence, lors qu'escriuant à vn de ses amis; *L'opinion de Caton*, dit-il, *ne me semble pas trop*

*mauuaiſe ; Et neantmoins elle eſt quelquefois nuiſible à l'Eſtat. La raiſon eſt, pource qu'il parle comme s'il eſtoit en la Republique de Platon, & non pas dans la lie de Romulus.*

*Qu'il faut touſiours bien eſperer.*

## DISCOVRS XXIIII.

LES effets de l'eſperance, qui redonne aſſez ſouuent la vie à ceux qui s'imaginent de l'auoir perduë, nous ſont aſſez bien repreſentez dans cét Embleme, que i'ay tiré d'Alciat, qu'on tient l'auoir composé en vn temps, auquel on attendoit François premier & Charles V. au Concile de Nicée; Car pluſieurs ſe promettoient qu'il s'y feroit vn accommodemẽt entre ces grands Princes, & qu'en

donnant la Paix à la Chreſtienté, ce ſeroit le vray moyen d'exterminer l'Hereſie, ou de remedier à tout le moins à la pluſpart des maux qu'elle auoit cauſez. Alciat compare donc icy l'eſtat des Chreſtiens à vn grand Nauire, qui eſt ſi fort agité des vents & des vagues, qu'il court fortune d'en eſtre englouty, ſi Dieu ne calme cette tempeſte. Il ne faut pas douter au reſte, que le Nauire ne ſoit vn Symbole d'vne Republique, & que ces feux iumeaux, qu'on appelle vulgairement *Caſtor & Pollux*, n'en ſoient vn autre de l'Eſperance. Pour le premier, nous en auons diuerſes preuues dans Ciceron; comme quand il dit; *Embarque toy, ſi tu veux auecque nous, & ne feins point de te ranger à la pouppe. Tout ce qu'il y a de gens de bien icy, eſt dans vn meſme Vaiſſeau, dont nous taſcherons de tenir droict le gouuernail, & veüillent les Dieux que la route en ſoit heureuſe.* Il ſe ſert de cette meſme Allegorie con-

tre Pison, qu'il tance de cette sorte: *Ne t'imagine pas follement que ie suis homme à m'espouuenter, ny à craindre cette sourcilleuse seuerité dont ton visage se couure. Tout cela ne m'est qu'vne petite nuë, que ie ne dois nullement apprehender, apres auoir malgré les vents & les vagues, conduit à bon port le nauire de la Republique.* Et vn autre endroit il adiouste. *Si ie me voyois sans gouuernail dans ce Vaisseau de l'Estat; si la tempeste des diuisions & des guerres ciuiles me iettoit en pleine mer; si des Pyrates s'en venoient de toutes parts me donner la chasse, & s'ils estoient sur le poinct de me faire esclaue; encore ne sçay-ie pas si ma resolution ne seroit point assez forte, pour s'opposer à leur violence.* I'obmets qu'en ce mesme sens Horace s'escrie,

*O Nauire! de nouueaux flots,*
*Malgré l'art de tes Matelots,*
*S'en vont t'exposer à l'orage;*
*Tâche donc de faire vn effort*

*Et gaigne prontement le port,*
*Pour te garantir du naufrage.*

Ie passe maintenant à ce que les Poëtes ont feint à ce propos de Castor & de Pollux, tous deux freres d'Helene, & fils de Iupiter & de Leda. Les Pilottes les adoroient anciennement, & les inuoquoient durant la tempeste, pour memoire de ce qu'ils auoient autrefois purgé la mer des Pyrates. Aussi tient-on que s'ils paroissent tous deux, c'est vn presage de beau-temps; Et voylà pourquoy, quelque furieuse que soit la tourmente, les Nauigateurs ne desesperent iamais de leur salut, quand ils les voyent luire ensemble. Ce n'est donc pas sans sujet qu'ils sont mis icy, comme i'ay dit cy-deuant, pour le Symbole d'vne Esperance prochaine, & s'ils adouciſſent toutes les amertumes de ceux que la tempeste a long-

temps battus. Dequoy toutesfois il ne faut pas beaucoup s'estonner, puis que l'Esperance a cela de propre, comme dit le prouerbe, de preseruer les Affligez, de nourrir les Bannis, & d'inspirer mesme la vie à ceux qui semblent n'en auoir plus. Ie trouue fort remarquable à ce propos ce que l'on raconte d'vn certain Rhodien, qu'vn Tyran impitoyable tenoit empriſonné miserablement dans vne cage de fer. Là il le faisoit nourrir à la façon d'vne Beste; & pour luy rendre son mal plus sensible, apres luy auoir fait coupper les narines, il l'exposoit à la risée publique, & vouloit que tous les iours on eust à renouueller ses supplices. Voyla cependant qu'vn si cruel traittement toucha de pitié ses meilleurs amis; parmy lesquels s'estant trouué quelqu'vn qui luy conseilla de se laisser mourir de faim, pour se deliurer tant de langueurs; *Cela seroit bon*, de

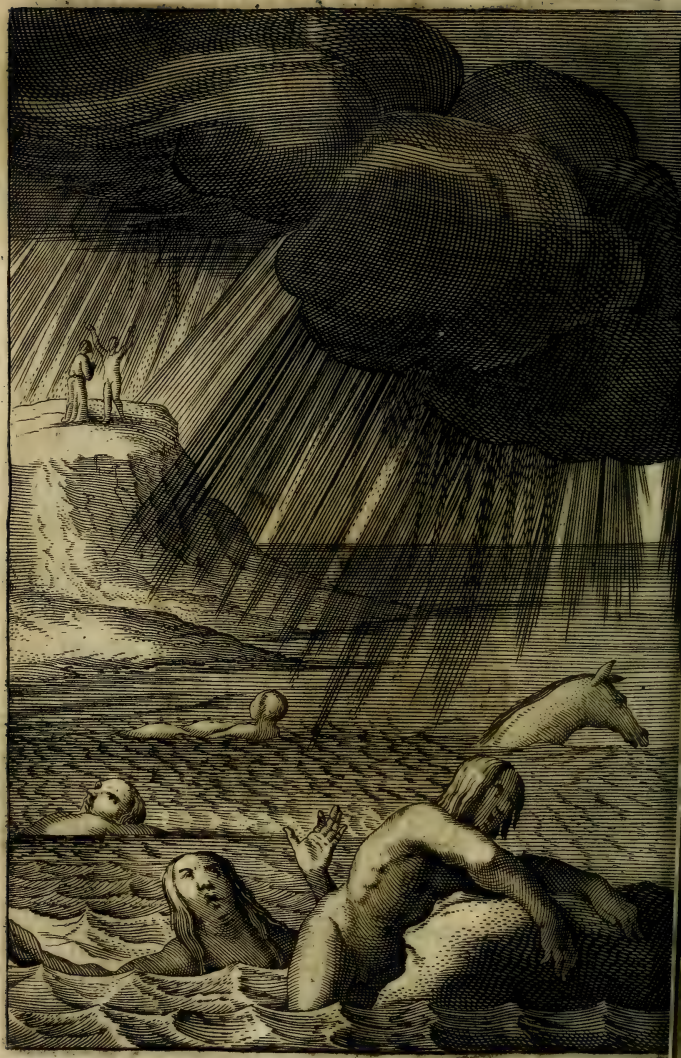
luy

respondit-il, *pour quelque Desespéré ; mais i'ay appris pour moy, que tant que l'homme est en vie, il faut qu'il espere tout.* A cét exemple est presque semblable celuy du Consul Varron, qui s'estant sauué dans la desroute de la Iournée de Cannes, fut estimé auoir fait beaucoup plus sagement que son Collegue, qui se fit donner la mort. Aussi en fut-il loüé du Peuple & du Senat, qui le remercierent publiquement, de ce que dans vn mal-heur euident il n'auoit pas laissé de bien esperer de la Republique. C'est en quoy les imitent iudicieusement, & auec vne merueilleuse force d'Esprit.

*Les plus grands hommes de la terre,*
*Qui dans la Paix, & dans la Guerre*
*Sçauent agir, sans estre las ;*
*Et dont les trauaux heroïques,*
*Les font des affaires publiques*
*Les Hercules, & les Athlas.*

Que

Que si l'esperance des Payens a esté si ferme pour les choses de la terre, il est bien iuste que la nostre soit beaucoup plus forte pour celles du Ciel; Car comme disoit l'Apostre Sainct Paul, *Si nous n'esperions qu'en cette vie, il n'y auroit point de condition plus miserable que la nostre.*



*Que ce qui eſt paruenu à ſa fin ne ſe peut renouueller.*

## DISCOVRS XXV.

LA Fable dit, qu'apres que le Deluge vniuerſel eut emporté tous les habitans de la terre, Deucalion & Pirra demeurez ſeuls, & ardamment deſireux de renouueller la race des hommes, apprirent de la bouche de l'Oracle, que toutes choſes leur reüſſiroient ſelon leur deſir, ſi prenant les os de leur Mere ils les iettoient derriere eux. D'abord cét Oracle les affligea grandement, & les mit

hors d'eſperance de pouuoir iamais venir à bout de leur intention. Car la terre eſtant tout à fait bouleuerſée par le Deluge, il n'y auoit aucun moyen de diſcerner les tombeaux où repoſoient les os de leurs Meres. Mais ils ſceurent enfin que la Terre eſtoit la commune Mere de tous, & que par ſes oſſements il falloit entendre les pierres.

Cette Fable nous ſemble deſcouurir vn grand ſecret de la Nature, & corriger vne erreur, qui n'eſt que trop familiere aux Eſprits des hommes; Car l'Ignorance les porte ordinairement à croire, que les choſes ſe renouuellent par le moyen de leur putrefaction, comme le Phenix renaiſt de ſa propre cendre. Mais pour moy, ie ne penſe pas que cela ſe puiſſe en aucune ſorte, veu que telles matieres ſont deſia paruenuës au bout de leur courſe, & renduës entierement incapables de ſeruir de

principes aux mémes choſes. C'eſt pourquoy le meilleur eſt de retourner en arriere, & de rebrouſſer vers les principes qui ſont les plus communs.

*Contre les Trompeurs.*

## DISCOVRS XXVI.

LA principale raiſon, pour laquelle ie mets icy pour vn Symbole de Tromperie, cette eſpece de Lezard, que les Italiens appellent *Tarantola*, eſt pource qu'en effet ce monſtrueux Animal n'eſt bon qu'à tromper, & ne ſert qu'à faire du mal: Auſſi peut-il bien eſtre nommé *Verſipellis* (mot dont les Latins ont accouſtumé d'vſer, pour ſignifier vn homme perfide & ruſé) à cauſe que tous les ans il poſe ſa peau, qu'il a extremement dure, & par tout ſemée de

diuerſes taches, ſemblables à des Eſtoiles. Le docte Alciat dit là-deſſus, Que les Iuriſconſultes appellent la mauuaiſe foy, *Stellionat*, du nom de cét Animal nuiſible, que les Anciens ont touſiours haï. Car il eſt ſi malicieux, que lors qu'il change de peau, comme le ſerpent, il la deuore auſſi-toſt, d'autant que par ie ne ſçay quel inſtinct de Nature, il connoiſt qu'elle eſt vtile aux hommes; comme en effet elle eſt propre à la gueriſon de l'Epilepſie. Pline adiouſte à cela, que ſi on le tuë dans du vin, il s'en fait vne certaine compoſition, ſemblable à de la pommade, que les femmes doiuent bien fort aprehender; Car ſi elles en vſent, tout leur viſage ſe couure à l'inſtant de groſſes lentilles, en forme de taches rouſſes. Voyla pourquoy les Dames Romaines trouuoient moyen anciennement d'en defigurer la beauté de celles qu'elles ſçauoient eſtre

aimées de leurs Marys, dont elles estoient ialouses.

Par ce Lezard donc, le plus laid de tous les animaux, & le plus enuieux du bien des hommes, il nous est demonstré; Que la deformité du visage est souuent vne marque de celle de l'Ame, & qu'encore que la mine nous puisse abuser, les Mathematiciens pourtant nous conseillent de ne nous fier que rarement à vne personne dont la Physionome, est mauuaise. Les Orateurs mesmes sont de cét auis, & c'est par où le plus celebre d'entr'eux s'ouure vn suiet de s'escrier ainsi contre Cherée. *N'est-il pas vray qu'a le voir on reconnoist aussi-tost que ce n'est de luy rien que malice & que tromperie? N'est-il pas vray que depuis la teste iusques aux pieds (s'il est permis de iuger de l'Ame par la structure du corps) ce n'est que Mensonge, que Fraude, & que Fourberie? Aussi ie m'asseure, que ce*

*qu'il a touſiours la teſte raſée & les cheueux auſſi, eſt affin qu'il ne luy ſoit reproché d'auoir ſeulement le moindre poil d'vn homme de bien.* Or bien que le *Stellionat*, dont nous auons parlé cy-deſſus, ſe prenne generalement pour toute ſorte de tromperies, ſi eſt-ce qu'il y en a quatre principales dont il ſe faut donner garde, qui ſont le fard du lengage; l'amorce des preſens, le diſir du gain; & l'ignorance affettée. Ces belles qualités ſont eſſentielles à tous les Trompeurs, l'ordinaire deſquels eſt d'vſer en leurs deſſeins de toute ſorte de batteries; Voyla pourquoy Lyſender, Capitaine Lacedemonien, & le plus adroit Fourbe de ſon temps, faiſoit vanité de dire à tout propos, *Que lors qu'il ne pouuoit auoir quelque choſe auec la peau du Lyon; il prenoit incontinent celle du Renard.* Mais apres tout, comme la fauſſe Monnoye, qui eſt vne des grandes fourberies du monde, n'eſt pas long

temps de mise, la tromperie de mesme, est vn plaisir de courte durée.

## *Contre les Traiſtres.*

## DISCOVRS XXVII.

LEs Canards que ces Oyſeleurs ont attachez à leurs filets, & qu'ils nourriſſent expres, pour y en attirer d'autres par le bruit qu'ils font, & par le battement de leurs aiſles, ne repreſentent pas mal les faux amis & les Traiſtres. Car ces hommes laſches, ſoubs vn ſpecieux pretexte de nous vouloir du bien, s'inſinüent premierement en noſtre amitié, puis ils prennent part à nos ſecrets, & nous trahiſſent enfin. Le pire de cette Comedie,

eſt, qu'ils la rendent ſouuent tragique par leurs artifices, & par leurs tours de ſoupleſſe. Ce qui arriue ordinairement, quand pour faire paroiſtre mauuaiſe vne bonne action, à la ruine de ceux qu'ils veulent trahir, ils la déguiſent de tant de fauſſes couleurs, que l'Innocence meſme en eſt ſouuent ébloüye. Ainſi les plus honneſtes gens ont bien de la peine à demeſler ces dangereuſes intrigues; & ne rougiſſent pas tant des pieces que leur ioüent ces mauuais Acteurs, que de voir qu'en la perſonne de ceux meſmes qu'ils ont tenus pour amis, il ſe verifie doublement; Que de toutes les eſpeces de Trahiſon, la plus dangereuſe & la plus abominable eſt celle qui ſe couure d'vn faux ſemblant d'amitié. C'eſt par là qu'on ne trompe pas ſeulement vn homme, mais des peuples entieres, quelques habiles qu'ils ſoient; Teſmoins les Romains, qui ne l'eſpreuuerent que trop à leur

dommage, en la fameuſe Iournée de Cannes, où cinq cens Numides, ſous pretexte d'accourir à leurs ſecours, s'en allerent fondre ſur eux, & les taillerent en pieces.

Les Traiſtres, dict vn grand Docteur, ſont des Colombes en apparence, & des Corbeaux en effet. Ils attirent ſur eux la hayne publique, quand meſme ils penſent faire plaiſir. On ayme ceux qui trahiſſent; mais on deteſte ceux qui ont trahy. C'eſt vne vengeance d'hommes de neant, dont on ſe ſert au beſoin, & qu'on reiette à la fin, comme on feroit quelque drogue qui ne vaudroit rien, ou qui ſeroit venimeuſe. Ceux qui les employent, diſoit Archidamus, ne s'y doiuent iamais aſſeurer; Et voylà pourquoy luy meſme ſe voyant preſſé par les Ephores, de bailler la conduitte de ſon armée à vn Capitaine qui trahiſſoit ſa Ville; *Ie n'ay garde*, leur reſpondit-il, *de fier mes gens à vne perſonne*,

*qui manque de foy à la Patrie.* En effet, comment ſera fidelle à des Eſtrangers, & à des perſonnes inconnuës, celuy qui ne l'eſt ny à ſon Prince, ny à ſa Ville, ny à ſes amis, ny meſme à ceux de ſon ſang? Certainement cette maniere de viure eſt beaucoup plus dénaturée que celle des Tygres; Et comme il ne faut point s'aſſeurer aux Traiſtres, auſſi n'y a t'il point de ſeureté pour eux. Cette verité ne peut manquer d'exemples, puis que l'Hiſtoire en eſt toute pleine. Si nous la liſons, elle nous apprendra que les Sabins aſſommerent la fille de Tarpeius, apres que pour leurs ioyaux elle leur euſt lâchement vendu le Capitole; Qu'Aurelian voulut qu'on tranchat la teſte au Soldat qui luy auoit liuré Thyanée; Que pour ſe mocquer de quelques Capitaines, qui auoient trahy leur General d'Armée, l'Empereur Charles IIII. qu'ils croyoient auoir obligé, ne les paya qu'en fauſſe monnoye, & que Sultan

tanSolyman ayant promis vne de ſes filles à vn Cheualier traiſtre aux Chreſtiens, & le fit depuis eſcorcher tout vif, diſant qu'il ne le voulloit point receuoir dans ſon alliance, qu'apres qu'on l'auroit deſpoüillé de ſa peau, & que s'il en prenoit vne nouuelle, en tel cas il luy tiendroit promeſſe. Et certainement, bien que ces punitions fuſſent grandes, on trouuera neantmoins qu'elles eſtoient juſtes; ſi l'on conſidere que tous les Traiſtres en general ne meritent pas que le Soleil les eſclaire, que les Elemens les nourriſſent, & que les hommes leur ſoiét fauorables, ny meſme que la terre les ſouffre, non plus qu'elle ne peut ſouffrir le Serpent, depuis qu'il a bleſſé l'homme; Auſſi liſons-nous que les Atheniens les ſouloient ietter à la voirie; & qu'eux & leurs deſcendás eſtoiét declarés infames.

Or bien qu'il y ait quelque fondement en cette Maxime Que la trahiſon plaiſt, & que le Traiſtre déplaiſt; ſi eſt-ce que

celle des Romains estoit : Qu'vn Chef se doit rendre victorieux & vaillant par sa propre vertu, plustost que par la trahison & par la malice d'autruy. Nous auons plusieurs exemples, qui nous l'enseignent ainsi ; comme celuy de Fabrice, qui renuoya genereusement au Roy Pyrrhus les lettres du Medecin qui le trahissoit ; Celuy de Camille, qui en vsa de mesme enuers ce malicieux Pedant, qui s'offroit à luy liurer les enfans des meilleures maisons de Phalerie, Ville que ce Chef victorieux tenoit assiegée ; Celuy de Nicostratus, Chef des Argiues, qui sollicité de trahison par Archidamus ; *Ie voy bien*, luy respondit-il, *que tu n'es point de la race de cét ancien Hercule, qui voyageoit par le monde pour en chasser les meschans, au lieu que tu ne cherches qu'à perdre le gens de bien, par des moyens illicites ;* Et finalement celuy d'Alphonse, Roy d'Arragon, auquel vn certain Ingenieur ayant promis pour deux mille escus de s'en aller brusler l'Ar-

mée nauale des Venitiens ſes ennemis: *Ie ne voudrois pas*, luy dit-il, *que tu l'euſſes fait pour rien du monde, puis que c'eſt en homme de bien, & non pas en traiſtre qu'il faut faire la guerre, ou ne s'en meſler iamais.* Ie pourrois produire icy quantité d'autres raiſons, pour authoriſer ce que i'ay dit cy-deſſus. Mais ſans m'eſtendre plus auant dans ce diſcours, il me ſuffit de le conclure par cette verité, qui doit eſtre vniuerſellement receuë; Que comme le corps d'vn Lyon ne loge point vn cœur de Renard, la trahiſon de meſme ne peut iamais trouuer place dans vne ame genereuſe.

## *Contre la Colere.*

## DISCOVRS XXVIII.

LA colere ne peut mieux eſtre depeinte qu'elle eſt en cét Embleme, par la figure de ce Lyon furieux; de qui les Naturaliſtes eſcriuẽt, que pour s'irriter ſoy-meſme il ſe bat les flancs de ſa queuë, & qu'il en foüette ſes petits faons. En cette fougue il grate la terre auec l'ongle, ſon crein ſe heriſſe, ſes yeux eſtincellent, & ſa Bile s'échauffe ſi fort, qu'il en paroiſt tout en feu. Auſſi tient-on qu'il pa-

ticipe tout à fait à la nature de cét Element, & qu'apres sa mort, si l'on choque ses os l'vn contre l'autre, on en fait sortir de petites bluetes, comme de quelque caillou qui est battu d'vn fusil. Voila quels sont en cét animal les effets de la colere, qui ne produisent pas en l'homme des effets moins dãgereux, ny moins nuisibles par consequent. Car de toutes les passions qui le trauaillent, celle-cy sans doute est la plus mauuaise, comme elle est aussi la plus apparente. Quelques impetueuses que soient les autres, encore cedent-elles assez souuent à la raison; au lieu que la colere ne la peut aucunement souffrir, & que ses approches luy sont suspectes, quand elle accourt pour l'assister. Il est donc bien difficile que cette furie, suiuant ses mouuemens desreglez, ne cause d'estranges dégasts. Aussi n'en fait-elle pas de moindres dans l'ame, que le feu le plus violent, quand

il s'eſt mis dans vne maiſon. On a beau la vouloir reduire par la force du raiſonnement. C'eſt vne monnoye dont elle ne ſe paye pas : Tout luy donne de l'ombrage, dit Seneque; on ne luy dit rien qui ne paſſe pour crime chez elle : Tant plus on la penſe fléchir, tant plus elle deuient inſolente; Et n'eſt pas iuſques aux Diuinitez qu'elle n'attaque par ſes blaſphemes. Il faut donc bien prendre garde, de ne ſe point laiſſer emporter à ſa violence, puis que ce n'eſt pas d'auiourd'huy qu'elle eſt fatale aux plus grands hommes. L'Hiſtoire en remarque deux entre les autres, à ſçauoir Aurelian, & Valentinien, dont l'vn ſe vid ruiné miſerablement par cette paſſion, qui donna lieu à la malice de ſon Secretaire Mneſteas; & l'autre perdit la vie, pour s'eſtre rompu vne veine du col par vn effort de colere. Ie trouue plaiſant à ce propos ce que l'on raconte de l'Orateur

Satyrus, à qui ſes amis bouchoient les oreilles de cire, lors qu'il auoit à plaider pour eux; de peur qu'en oyant les contredits & les iniures de ſa partie aduerſe, il ne ſe laiſſaſt emporter à la colere, & que par elle il ne perdît tout le bon droict qu'il auoit. Car il ne ſe voit que trop par eſpreuue, qu'elle fait dire ſouuent & entreprendre des choſes, dont on a tout loiſir de ſe repentir, apres les auoir executées.

Que ſi les Flatteurs, qui déguiſent indifferemment le bien & le mal, m'alleguent icy: Que la colere eſt vn effet de courage; ie leur reſpondray, que c'en eſt vn pluſtoſt de foibleſſe, & de lâcheté. Ce qu'on ne peut mieux prouuer que par l'exemple des femmes, qui ſont beaucoup plus portées à cette paſſion que ne ſont les hommes; outre qu'il ſe voit qu'elle ne maiſtriſe pas ſi-toſt les ſains que les malades, & qu'elle s'attache plus

facilement aux Vicieux, qu'aux Ames vertueuſes.

*Il n'eſt point de pires tempeſtes,*
*Que celles qu'eſmeut le Courrous;*
*Qui change les hommes en Beſtes,*
*Et qui les fait paſſer pour Fous.*

Nous ne manquons pas d'exemples de cette Verité; & s'il ſe lit dans l'Hiſtoire, que les Lacedemoniens n'alloient au combat qu'au ſon des fluſtes, apres auoir ſacrifié premierement aux Muſes; il eſt bien certain qu'ils ne le faiſoient que pour mettre leurs ſoldats à la raiſon, & calmer en eux les furieux mouuemens de la Colere. Auſſi eſt elle de ſa nature imperieuſe, ſuperbe, inſolente, & difficile à maniere par autruy, ſi la perſonne qu'elle tranſporte ne ſçait vſer comme il faut de la Raiſon, & du iugement pour la reprimer. Au

cõtraire, ſi elle luy oppoſe adroittement ces deux puiſſans Ennemis, il luy aduiendra ſans doute comme aux Thebains, qui pour s'eſtre obſtinez deux ou trois fois à reſiſter aux Lacedemoniens, qu'ils tenoient auparauant pour inuincibles, n'en furent depuis iamais vaincus. Plutarque nous donne à ce propos vn plaiſant conſeil, qui eſt qu'à chaſque fois que la Colere nous veut ſurprendre, nous luy deſirons ce que les Nourrices ont accouſtumé de dire à leurs Enfans, quand ils crient, *Ne pleurez point, & vous laurés.* Ce n'eſt pas encore vn petit moyen d'en reprimer la violence, que de luy oppoſer quelque peur, ou quelque ioye ſoudaine, & d'en retrancher les occaſions. Cotys en vſa de cette ſorte; quand il caſſa expres les beaux verres de criſtal qu'on luy auoit preſentez: ce qu'il ne fit pas tant par meſpris, que pour n'auoir ſu-

jet de se facher contre vn autre qui les auroit cassez. Mais apres tout, le meilleur remede que ie trouue à la Colere, est de temporiser, & de se resoudre à la patience. Le Philosophe Athenodore le conseilla ainsi à l'Empereur Auguste, quaud il l'aduisa que toutes les fois qu'il se verroit en colere, il eust à se tirer à l'escart, & à dire posément toutes les lettres de l'Alphabet; ce que Theodose souloit obseruer aussi, comme le remarque Nicephore. Et à vray dire, de quelque condition que soit l'homme, il doit bien s'estudier à vaincre cette passion, & toutes les autres qui luy ressemblent, ou qui tiennent tant soit peu de sa nature; puis que changeant en moins de rien & le visage & l'humeur de ceux qu'elles possedent, elles leur mettent souuent les armes à la main pour en tuer leurs meilleurs Amis. Témoin le grand Alexandre,

qui vainqueur de tout l'Orient, & vaincu par sa colere, mit à mort indignement son fauory Clytus, & qui voulut se faire mourir soy-mesme, apres que le Temps & la raison luy eurent appris à ses despens, combien tragiques sont les effets d'vne passion si violente, & qui deuient quelquefois Fureur. Aristote neantmoins n'aprouue pas qu'on en soit tout à fait exempt: Et dit que cela ne se doit point, à moins que de vouloir paroistre insensible. A quoy il adiouste, qu'il y a deux sortes de colere, dont l'vne, qui est la plus dangereuse, deuance la raison, & l'autre la suit, sans iamais s'en esloigner. Cette derniere a ses mouuemens reglez, à cause que c'est vn iuste zele qui la fait naistre. Et c'est sans doute de celle-cy dont le Prophete entend parler. quand il dit, *Fachez vous, mais ne pechez point.* Aussi est ce des fautes, & non

pas des gens qu'il faut se facher : Car, comme dit l'Apostre Saint Iacques, *La colere de l'homme n'opere pas la Iustice de Dieu.*

## *Contre l'Ingratitude.*

## DISCOVRS XXIX.

DANS vn Recueil qui s'eſt fait de quantité d'Epigrammes Grecques, il me ſouuient qu'il y en a vne entre les autres, qui ſert de ſuiet à cét Embleme, où la Chevre eſt introduitte parlant ainſi.

*I'alaitte malgré moy, pour plaire à mon Berger*
*Tant ie ſuis miſerable,*
*Vn Loup inſatiable,*
*Qui deuenu plus grand me pourra bien manger.*

*Mais quoy ; cela n'eſt pas eſtrange*
*Puis qu'on ne manque pas d'effets,*
*Qui monſtrent que par les bienfaits,*
*Iamais la Nature ne change.*

Cela s'applique fort à propos aux Ingrats, la couſtume deſquels eſt de perdre le ſouuenir des bons offices qu'ils ont receus, & de rendre meſme le mal pour le bien. Aſſeurement il n'eſt point d'hommes en la Nature, ny plus pernicieux, ny plus maudits que ceux-cy ; Et i'oſe bien dire, que la terre n'en ſçauroit produire de pires, eſtant veritable que tous les autres pechés enſemble ſe trouuent cõpris dans le ſeul vice d'Ingratitude. Il eſt de celuy qui le pratique, tout de meſme que du lierre, qui ruine enfin la muraille dont il eſt ſouſtenu. A raiſon dequoy le valeureux Temiſtocles ſe voyant dans le meſpris durant la paix, apres s'eſtre veu en honneur en temps de guerre ; *A ce que i'en puis iuger*, diſoit-il à ce propos, *il eſt*

*de*

*de moy comme de quelque grand arbre, où quand il pleut bien fort chacun se met à couuert; mais quand l'orage est passé, on le quitte là, sans en tenir conte.* C'est ainsi qu'en vsent les Ingrats à l'endroit de ceux qui les ont obligez, entre les mains desquels ils meriteroient bien d'estre liurez, afin qu'eux-mesmes en fissent la punition. Quelques peuples de Perse le pratiquoient ainsi anciennement, & les chastioient à toute rigueur, pource, disoient-ils, qu'il est difficile que celuy qui ne reconnoist pas son bien-facteur particulier, puisse reconnoistre ses parens & sa Patrie. Aussi, quoy qu'entre les Historiens, Alexandre & Cesar nous soient proposez pour les plus grands Princes du monde, à cause de leur clemence; il est vray neantmoins; qu'ils ne pardonnoient iamais les fautes d'ingratitude, tant ce vice leur sembloit odieux, & tant il l'est en effet. Les gens d'honneur le detestent, & les Dieux l'ont si fort en horreur, que le miserable Ixion,

à ce que disent les Poëtes, en est encore à la rouë dans les Enfers. Ce n'est doncques pas merueille, si les plus genereux d'entre les anciens apprehendoient si fort d'estre declarés coupables d'ingratitude enuers leurs amis, & si mesme ils debattoient auecque leurs ennemis, à qui s'obligeroit de meilleure grace. C'estoit à mon aduis le vray moyen de s'exépter de toute sorte de mécõnoissance. Car pour ne tomber iamais dans ce vice detestable, il faut estimer infiniment le bien qu'on nous fait, & peu celuy que nous faisons. Que si nous praticquons le contraire, nous serons tousiours en mauuaise odeur parmy les honnestes gens; & tout nostre sçauoir, quelque grand qu'il soit, ne nous fera iamais tenir pour sages, tant que nous passerons pour Ingrats. Ce que nous ne pourrons mettre en doute, si nous considerons, qu'Aristote, pour l'auoir esté enuers Platon, en a de beaucoup terni le lustre de son esprit,

& ces merueilleuſes connoiſſances que la Philoſophie luy auoit acquiſe, qui le font nommer encore auiourd huy le grand Genie de la Nature.

*Qu'il faut s'accommoder à l'humeur de ceux que l'on sert.*

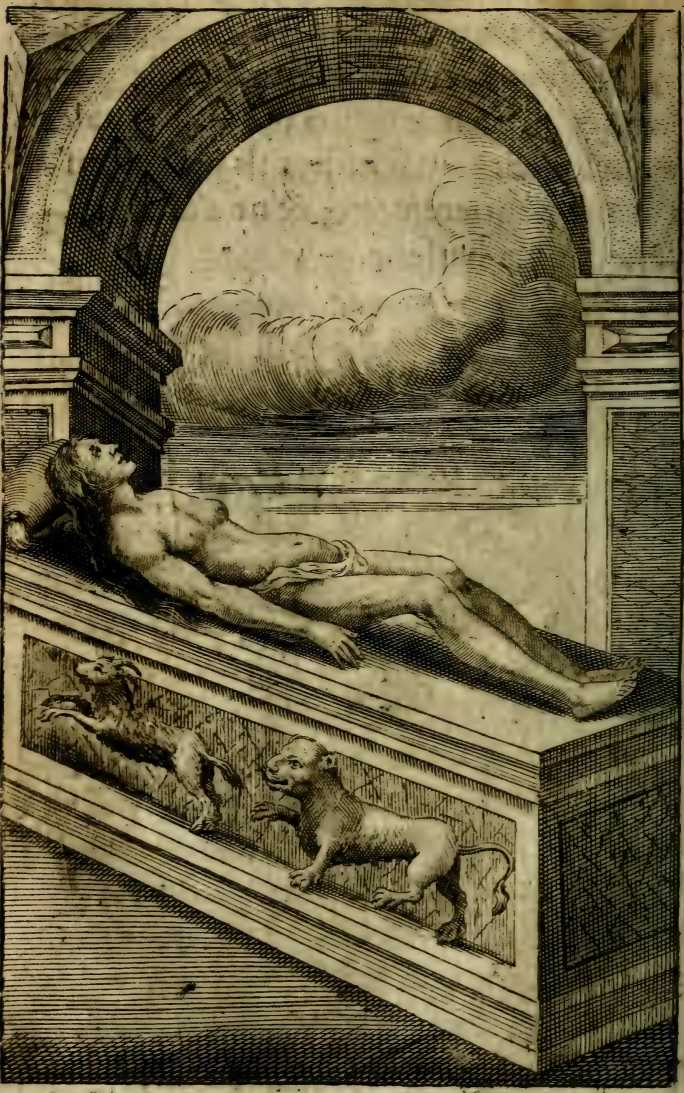
## DISCOVRS XXX.

LES Poëtes ont feint que Iupiter voulant auoir joüissance de ses amours, prit plusieurs sortes de formes, comme celle de Taureau, d'Aigle, de Cygne, de Pluye d'or, & ainsi des autres; mais que lors qu'il voulut desbaucher Iunon, il en choisit vne entierement abjecte & ridicule, qui fust celle d'vn miserable Coucou, tout baigné de pluye, tout tremblotant, & à demy mort.

Ie trouue que cette Fable est fort iudi-

cieuſement inuentée, & qu'elle eſt tirée d'vne maniere de viure aſſez commune à pluſieurs. Le ſens en eſt tel : Que les hommes ne doiuent iamais auoir vne trop haute opinion d'eux-meſmes ; iuſques au point de s'imaginer, que dans la monſtre de leurs vertus, quelque belle qu'elle ſoit, il y puiſſe auoir touſiours dequoy les mettre en honneur, & aux bonnes graces de tout le monde : Car telle choſe ne reüſſit que ſelon le naturel & l'humeur de ceux qu'ils courtiſent. Que s'il arriue que ces gens là n'ayent rien de recommandable en eux, ny rien qui les eſleue par deſſus le commun ; mais tout au contraire qu'ils ſoient d'vn naturel altier & malin, (ce qui nous eſt repreſenté ſous la figure de Iunon) il faut qu'en tel cas ils joüent vn autre perſonnage, & qu'ils ſe deſpoüillent de tout ce qui a le moindre eſchantillon d'honneur & d'honneſteté. S'ils font autrement, qu'ils s'aſſurent que leur prudence ne leur ſer-

uira pas beaucoup. Ie dis bien dauantage, c'eſt qu'eſtans à la ſuite de telles perſonnes, il ne leur ſuffira pas de ſe raualer à quelque action ſeruile, s'ils ne ſe tranſforment entierement, & ne s'aneantiſſent dans la baſſeſſe.



## *Que la Beauté deuient la proye du Temps, & la ruïne de ceux qu'elle attire.*

## DISCOVRS XXXI.

OV l'Hiſtoire Grecque eſt fabuleuſe ; ou s'il la faut croire, il faut aduoüer auſſi, qu'il ne ſe vid iamais de Beauté pareille à celle de Laïs. Durant qu'elle fut en vie, il n'y euſt point de Maiſon plus frequentée que la ſienne ; & quelques-vns diſent, qu'apres ſa mort on accouroit de

toutes parts, pour voir ſon tombeau. Il eſtoit, ſelon Pauſanias, dans la ville de Corinthe, tout contre le Temple de Venus, au ſeruice de laquelle cette fameuſe Courtiſane ſçauoit ſi bien ſe faire valoir, qu'elle vendoit à ſes Amans iuſqu'à la moindre de ſes œillades. Auſſi tient-on que du gain de ſon corps elle fit vn prodigieux amas d'or & d'argent, dont ceux de Corinthe heriterent. Ce Tombeau, quils luy dreſſerent depuis, fut pluſtoſt vn teſmoignage de leur ingratitude, que de leur reconnoiſſance. Car ils euſſent mieux fait, ce me ſemble, de ne luy en eriger aucun, que de renoueller ſon vice en la memoire de leurs deſcendans, par vne ſi noire marque de ſa mauuaiſe vie. La figure qui la repreſentoit nuë, les cheueux eſpars, & couchée tout de ſon long, eſtoit d'vne belle pierre d'albaſtre; & la Tombe de marbre noir, au deuant de laquelle ſe

voyoit en relief vne Lionne furieuſe, & qui couroit apres vn Belier. Ceux qui en auoient fait le deſſein, ne manquoient pas d'eſprit, & cachoient ſous cét Embleme beaucoup de choſes grandement conſiderables. Par le Belier, animal ſtupide, & qui a touſiours la teſte à l'eſuent, ils vouloient donner à entendre vn Amant peu fin, & qui s'abandonne ſi fort à ſa paſſion, qu'il en deuient comme furieux; ce qui eſt à proprement parler, vn vray effet d'vne brutale concupiſcence. La figure de la Lionne, en eſt icy le ſymbole, & ſe prend meſme pour vne femme de mauuaiſe vie, en diuers endroits des Autheurs prophanes, & meſme dans les Saincts Eſcrits comme dans le Prophete Ezechiel, qui appelle de ce nom la ville de Ieruſalem. Plaute dit à ce propos;

*Qu'il faut qu'vne adroitte Lionne*
*Morde ſi delicatement!*

*Qu'elle ne rebutte perſonne,*
*Par vn faſcheux raſſonnement;*
*Que d'vn excez d'amour, elle ſemble eſtre folle,*
*Et que touſiours ſon cœur dementе ſa parole.*

Mais il n'eſtoit nullement beſoin que ce Poëte Comique fit de ſemblables leçons aux Filles d'Amour, ny qu'Ouide non plus leur enſeignaſt l'Art de ſe faire aimer, puis que naturellement elles ne le ſçauent que trop pratiquer, à la ruine des ieunes gens, dont elles ſont les Idoles. Les plus aduiſées d'entr'elles (ſi toutesfois il y en a quelques-vnes) meſnagent vtilement cette Beauté fleuriſſante, qui leur fait tant de Galands, & tant de prophanes adorateurs. Elles en vſent à leur aduantage, comme d'vne bonne fortune, pource que par l'exemple de leurs ſemblables, elles ſont bien aſſeurées, que ce qu'il y a de

plus charmant en elles, ne ſera pas de longue durée : Que les rides & les cheueux gris leur reprocheront dans le miroir la decadence de leurs années : Que leur viſage qu'on a ſi fort admiré, n'aura plus vn iour le teint des lys, ny des roſes, & que le temps en effacera toutes les graces, que luy-meſme y auoit miſes. Cette apprehenſion les engage dans les ſoins de l'aduenir, & leur fait tendre des pieges aux ſots, pour les y enuelopper finement, & pour s'emparer par meſme moyen de leur meilleure ſubſtance. Mais ceux qui ſont ſages s'empechent bien d'y tomber, & font leur proffit de cét exemple de Demoſthene. L'Hiſtoire raconte, que cette meſme Laïs qui ſert de ſujet à noſtre Embleme, & qui attiroit à ſoy tant de monde par les merueilles de ſa beauté, le fit aller à Corinthe,

pour passer vne nuict auec elle. Mais comme il vid qu'elle vouloit auoir six cens escus, cette somme excessiue l'estonna d'abord, & fit que prennant congé d'elle, *Belle Laïs*, luy dit-il, *ie n'achette pas si cher vn repentir.* Ce qui fut sans doute vne response que ie prefererois volontiers à toutes les pieces d'Eloquence que fit autresfois ce grand Orateur; pour s'estre en vn instant persuadé la victoire de soy-mesme, qu'il n'eust pû iamais persuader aux autres qu'auec peine. Tellement que cette Victoire se pouuoit dire d'autant plus glorieuse, qu'il estoit extrémement difficile de n'estre point vaincu d'vne si belle & si puissante Ennemie. Car il se voit par espreuue, que les femmes qui ressemblent à celles-cy, sont ordinairement plus fortes que les Roys mesmes, sur lesquels, comme disoit Dioge-

ne, elles ſe donnent vn empire plus grand & plus abſolu, qu'ils ne l'ont eux-meſmes ſur leurs ſujets. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de Ninus, ce puiſſant Monarque des Aſſyriens, que l'artificieuſe Semiramis, autresfois de condition ſeruile, & entretenuë par vn chetif Eſclaue, ſceut tellement captiuer, qu'elle oſa bien luy demander, qu'il luy permiſt d'eſtre Reyne vn iour ſeulement, pour voir ſi elle auroit bonne grace à donner audience aux Ambaſſadeurs, & à vacquer aux affaires de ſon Eſtat. Ce que ce Prince mal-aduiſé luy ayant accordé tout auſſi-toſt, tant il auoit de paſſion pour elle, & s'eſtant reduit à ce poinct, que de vouloir abſolument, que tous ſes ſujets la reconnuſſent, & luy obeiſſent comme à luy-meſme, il en porta la peine à la fin, & n'eut preſque pas

le loisir de s'en repentir. Car cette femme ambitieuse, pour mieux faire reüssir son meschant dessein, vsa premierement auec toute sorte de modestie, des premieres ordonnances de ce Prince enuers les gardes du corps; Puis comme elle vit qu'on ne luy contredisoit en rien, elle le fit lier, & mettre à mort miserablement. Ainsi par ses artifices, elle vsurpa l'Empire d'Asie qu'elle tint long temps depuis, auec plus de bon succez, qu'elle n'en deuoit auoir, pour s'y estre si meschamment esleuée. I'obmets quantité de semblables exemples, pour conclure auec le Sage; Que la femme qui se sert de sa beauté à faire du mal, estant la chose du monde la plus dangereuse; *Celuy qui la nourrit perdra sa substance*; & auecque Iob; *Que c'est vn crime sans pareil, & vn feu qui ne s'attache à quoy que ce soit, qu'en mesme temps il ne le deuore.* A quoy i'adjouste, que

c'est

c'eſt en vn mot la ruïne de tous biens, tant du corps que de l'eſprit, tant de Nature que de Fortune Ce qui fait dire à bon droit à l'Apoſtre ſainct Paul, *Que iamais Paillard ny Paillarde, n'auront part au Royaume Celeſte.*

# QV'IL N'Y A POINT de charmes contre l'Amour.

## DISCOVRS XXXII.

ALCIAT nous semble proposer ici vn étrange remede à l'Amour, & vn merueilleux moyen d'en arrester la violence. Mais il m'excusera bien, s'il luy plaist, si ie ne suis point si facile que luy, à croire l'Autheur des Escrits, duquel il a tiré cét Embleme. C'est le fabuleux Pindare, Poëte Lyrique, qui dans vne Ode qu'il a faite, met en auant, Que l'Oiseau qu'on nomme en Latin *Motacilla*, & en nostre langue *Bergeronnette*, ou *Balle-queuë*; pource

qu'en effet, (il la remuë sans cesse) fut premierement enuoyé du Ciel icy bas par la Deesse Venus, & donné à Iason, pour s'en seruir comme d'vn charme, pour attirer à soy Medée. Car la plus-part des Naturalistes parlant de ce méme Oiseau, disent que les Magiciens ont accoustumé de s'en seruir en leurs enchantemens, & de l'attacher pour cét effet à vne toupie, ou (selon quelques-vns) à vne rouë, qu'ils font tourner en rond, tandis qu'ils proferent en langue inconnuë certaines parolles estrangeres, & qui leur semblent essentielles à l'accomplissement de leur charme. Il y en a toutesfois qui veulent que les Socieres en vsent autrement, & qu'elles n'en prennent que les entrailles, pour les porter attachées à vne figure ronde, en forme de charactere: Mais quoy qu'il en soit, il est bien certain qu'Homere, & ceux qui l'ont commenté, demeurent d'accord, que pour empescher les chatoüillemens de Ve-

nus, il ne faut que prendre cét Oiſeau, que l'on met premierement au milieu de deux cercles, qui ſe couppent l'vn l'autre, puis on ſe l'applique ſur l'eſtomach. Ie ne penſe pas neantmoins, qu'vn ſi grand homme qu'Alciat, ſe ſoit perſuadé ce qu'il en a dit apres les Anciens, ny qu'il ait eſté ſi peu raiſonnable, que de croire tout de bon, que de quelque nature que ce ſoit vn Philtre, il puiſſe geſner en amour les volontez libres, ou les fléchir, & les eſmouuoir par ie ne ſçay quelle force ſecrette, dont il eſt impoſſible de bien connoître la cauſe. Ce n'eſt pas pourtant, que ie veüille nier qu'il n'y ait dans les bons Liures quantité d'excellans remedes, pour tenir en bride les furieux mouuemens de la chair, ou pour en aſſoupir la concupiſcence. Mais de croire que cela ſe puiſſe par le charme dont il eſt icy queſtion, certainement ſi ce n'eſt folie; c'eſt à tout le moins vne grande marque d'extrauagance, & d'vn

Eſprit deſreglé. Le plus amoureux de tous les Poëtes le croit ainſi; quand il dit;

*N'vſe point en Amour de Philtres impuiſſans;*
*Tout ce que l'on en dit, n'eſt qu'erreur & que Fable;*
*Jls rendent furieux, & l'eſprit, & les ſens;*
*Nul ne ſe fait aymer, s'il ne ſe rend aimable.*

Les Arts de Medée (adjouſte le meſme Autheur) ne ſont pas capables de mettre remede au mal d'Amour. Il ne ſe guerit ny par herbes, ny par enchantemens; Et ſi cela ſe pouuoit, il eſt bien à croire que iamais Vlyſſe ne ſe fût ſauué d'entre les mains de Cyrcé. Les Amans neantmoins s'imaginent, tant ils ſont fols, que par le moyen des charmes & des breuuages, que donnent les Magi-

ciens, ils trouueront vn entier allegement à leur passion, dans la ioüissance de la chose aimée. Mais ils ne voyent pas que tels Philtres ont tousjours esté si venimeux, qu'il se lit dans l'histoire qu'Antonius, Caligula, Lucullus, & le Poëte Lucresse, perdirent l'esprit pour en auoir vsé; iusques-là mesme, qu'ils en deuindrent tous forcennez.

Que s'il est question maintenant de rechercher quelque remede à cette passion, il ne s'en trouuera point de meilleur, que de s'adonner à l'estude des Lettres, ou à quelque autre sorte d'occupation, & d'honneste diuertissement. Car comme il est tres-certain, qu'Amour est la Creature du luxe, & de l'oisiueté; aussi est-il veritable, que depuis qu'il s'est vne fois enraciné dans l'ame, on ne peut l'en arracher autrement, qu'à force de trauailler, & de se mettre

dans vn employ qui tienne l'eſprit touſiours en haleine. Ouide nous le declare ainſi dans les vers ſuiuans.

*Puis qu'Amour te fait aduoüer ;*
*Qu'il eſt vn Enfant volontaire,*
*A qui le trauail eſt contraire ,*
*Et qui n'ayme rien qu'à iouër ;*
*Afin qu'il ne t'aſſuiettiſſe*
*Aux ſeueritez de ſa Loy ;*
*Il faut que ton Eſprit agiſſe ,*
*Et qu'il ſe donne de l'employ.*

Que ſi ce preſeruatif n'eſt aſſez bon contre les venimeuſes atteintes d'vne paſſion ſi dangereuſe ; en voicy vn beaucoup meilleur , que l'Apoſtre ſainct Paul nous preſente , quand il nous conſeille de crucifier la chair & les vices. Auſſi viendrons-nous à bout aſſeurement de cét Ennemy puiſſant & ſecret, qui ſe cache dans la partie concupiſcible , ſi pour

le combatre nous luy en oppoſons vn autre incomparablement plus fort, à ſçauoir l'Amour diuin, que tous les ſtratagemes, & toutes les forces de la terre ne ſçauroient vaincre.

# DE L'ART
## D'agréer aux Souuerains.
## DISCOVRS XXXIII.

'On dit que la Lune amoureuſe d'Endimion, vſoit d'vne plaiſante inuention pour le voir. Car ayant pris garde qu'il repoſoit d'ordinaire dans vne certaine Grotte, que la Nature auoit taillée dans les rochers Latmiens, elle décendoit du Ciel à diuerſes fois; puis y remontoit, apres auoir donné pluſieurs baiſers à ſon fidelle Berger. Cependant, tant s'en faut que ce repos, ou cette oiſiueté, luy fuſt dommageable, qu'au contraire la Lune en augmentoit ſes troupeaux, & les engraiſſoit ſi bien, que ceux des autres Bergers n'eſtoient ſi beaux, ny en ſi grand nombre que les ſiens.

Cette Fable nous figure les dep orte-

mens des Princes, qui chargés de soins, & encleins à la deffiance, ne reçoiuent pas si facilement en leur entretien familier, les esprits aigres & difficiles, que ceux qui sont d'vne humeur douce, & qui s'accommodent à tout ce qui leur plaît, sans en rechercher plus auant la cause; tellement qu'ils viuent auec leur Maître, comme s'ils étoient endormis, & priués de toute cõnoissance; se montrant plutost obeïssans & soupples, que trop pointilleux, & trop austeres en cõplimens. Auec tels hõmes, les Princes se raualent de leur Majesté, comme la Lune de son Ciel; & sans auoir égard à leur personne, (car ce leur est vne maniere de fardeau, de paroistre touſiours serieux) ils ont accoustumé de s'entretenir familierement auec eux, bien assurez de le pouuoir faire. Il n'y eut iamais Prince plus difficile à contentet que Tibere; en qui l'on remarqua particulierement, que ses plus grands fauoris estoient ceux qui sçauoient le

mieux dissimuler ses deportemens ordinaires, & mieux faire les ignorans, bien qu'ils en eussent vne vraye & entiere connoissance : Cette façon de viure estoit encore particuliere à Lovis XI. Roy de France, Prince fort accort, & qui sçauoit éplucher les choses d'vn bout à l'autre. Or ce n'est pas sans sujet, que la Fable met en auant la Grotte d'Endimion ; pour montrer, que ceux à qui les Princes témoignent des affections particulieres, ont accoustumé d'auoir certaines retraites agreables, qui les inuitent au repos, & à s'y descharger de leurs plus serieuses affaires. Ceux qui peuuent viure comme cela, ne peuuent manquer de faire grande fortune. Car s'il auient que le Prince ne les éleue aux premieres charges, cela n'empesche pas toutesfois, que les aimant veritablement, plutost que par interest, il ne prenne plaisir à les combler de richesses.

## QV'A FORCE DE VOVLOIR *tout ſçauoir, on ne ſçait rien la pluſpart du temps.*

### DISCOVRS XXXIV.

IL ſe fit anciennement vne Comedie, ou pour repreſenter le naturel de ces hõmes ridicules, qui ſe meſlent de tout faire, & de tout ſçauoir, ſans que neantmoins ils reüſſiſſent iamais en quoy que ce ſoit, on s'aduiſa d'introduire ſur le Theatre vn certain Valet extrémement niais, que l'on déguiſa des aiſles & du plumage d'vn hobe-

reau, ou d'vn Faucon bastard. Car comme cét Oiseau suspendu en l'air, qu'il hache de l'aisle auec vne continuelle agitation, se donne bien de la peine, pour ne bouger d'vne place; ainsi ces broüillons qui s'employent à diuerses choses, n'en acheuent pas vne seule, & reculent, au lieu d'aduancer. Tel est par exemple l'Attalus de Martial; tel le Thrason de Terence, & tel le Suffenus de Catulle. Or d'autant que le siecle où nous sommes ne manque point de cette sorte de Presomptueux, voyons s'ils font bien de s'embarrasser l'esprit de tant d'employs differans.

Ie ne pense pas qu'il y ait eu iamais homme de si bon esprit, ny si liberalement pourueu des dons de la Nature, qu'il ait fait vn grand progrez dans les Sciences & dans les Arts, quād il a voulu en embrasser plusieurs tout à la fois. La raison est, pource qu'vne connoissance exquise,

exquise, & vne affaire serieuse veulent vn homme entier. Car comme il n'est point d'assez bon estomach, pour digerer quantité de viandes, s'il en prend auec excez, ainsi il n'est point d'esprit assez fort, pour comprendre tout à mesme temps diuerses choses ensemble, sans que la pointe de l'entendement en soit emoussée, & la memoire affoiblie. Que si quelqu'vn m'allegue au contraire l'exemple de Caton, que l'on sçait auoir esté grand Capitaine, grand Orateur, & grand Iurisconsulte; Ie respondray, que cela peut estre veritable; & que neantmoins, si on le compare à quantité d'autres personnages Grecs & Romains, on le trouuera beaucoup au dessous d'eux. Car il ne fut ny si sçauant en Droit qu'Aquilius Gallus, ny si excellent en l'art de bien dire que Lucius Crassus, que Marc-Antoine, qu'Hortense, & que Ciceron. Pour ce qui est de la guerre, qui ne sçait que Iules Cesar en sceut incom-

parablement plus que luy, ſans y comprendre pluſieurs grands Chefs, que la Republique Romaine eſleua dans le meſtier des Armes? L'on peut faire le meſme iugement par l'exemple de quelques perſonnes illuſtres de l'Antiquité, qui pour exceller en vne ſeule profeſſion, s'y appliquerent entierement. Ainſi le diuin Platon quitta tous les autres Arts, pour ne ſuiure que la Philoſophie; & Demoſthene picqué d'vn deſir de gloire, prefera le tiltre d'illuſtre Orateur, à celuy de mediocre Philoſophe. Diſons donc auec Seneque: Qu'il eſt de ces gens qui veulent tout ſçauoir, & qui ne comprennent iamais rien, comme de ces vagabonds, qui courét le monde, où ils changét tous les iours d'hoſtellerie, & ne s'acquierent pas vn amy. Eux tout de meſme ne font que paſſer legerement par deſſus les choſes qu'ils eſtudient, en s'eſgarant tantoſt apres l'vne, & tantoſt apres l'autre; ſans conſiderer, qu'il n'y a

rien qui altere si fort la santé que le chan. gement de remedes, & qu'vne plante ne se porte iamais bien, quand à force de la remuer, on l'empesche de prendre racine.

Cét Embleme donc, s'adresse directement à ces hommes impertinens & vains, qui veulent qu'on les croye Maistres passez en toutes sortes d'Arts & de Sciences; quoy qu'apres tout, quand on les a sondez bien auant, on trouue que ce n'est de leur fait qu'ostentation, que caiolerie, & qu'extrauagance. Aussi, comme dit fort bien vn Poëte, à les ouir jargonner confusément, on iuge aussitost qu'ils semblent faire à l'enuy, non pas à qui dira le mieux, mais plustost à qui criera plus haut.

*Et leurs raisonnemens pesle-mesle entassez*
*De leur bruit importun nous battent les oreilles,*
*Comme vn chariuary de chaudrons cassez,*
*De marmites, de grils, de pots, & de bouteilles.*

Mettez sur le tapis toutes les Sciences que vous voudrez, & toutes les plus nobles Professions ; il ne s'en trouuera pas vne seule, dans laquelle ils ne se vantent d'exceller au dernier point. Ils vous soustiendront impudemment, qu'il n'est point d'effet en la Nature, dont ils n'ayét trouué la cause: que les choses inconnuës aux Anciens, leur sont plus claires que le iour ; Que ce qu'elles ont d'embarras est deueloppé par leur industrie; Qu'on ne leur sçauroit faire aucune question, si difficile soit-elle, dont ils ne soient capables de donner la solution en mesme temps; Et pour le dire en vn mot, Que rien n'eschappe à leur connoissance. que si quelqu'vn ose entreprendre de choquer leur sentiment, ils s'emportent alors si auant dans la dispute, qu'ils ostent aux autres qui en sçauent plus qu'eux, la liberté de parler; D'où il s'ensuit que dans l'obscurité de leurs beaux discours, rien n'est si visible que leur ignorance ; &

qu'à force de paresstre animaux dans leur pretendu raisonnemẽt, ils perdent enfin le tiltre de raisonnables. Le Vulgaire cependant, qu'ils estourdissent de leur babil, ne laisse pas de les admirer; & de les croire grands personnages, pource qu'eux mesmes se croyent tels. En effet, s'il est question de s'entretenir des belles lettres, dont ils n'auront pas seulement vne legere teinture, ou ils vous reduiront à vous taire du tout, ou à parler si peu, qu'en ne disant mot, il semblera que vous aprouuiez leurs sottises, au lieu qu'en vostre ame, vous ne cessez de vous en mocquer. Que si vous leur proposez quelque point de droit à decider: Croyez moy, vous diront-ils, iamais les Anciens n'ont bien expliqué les Loix, pource que iamais aussi ils ne les ont bien entenduës. Tout ce qu'ils en content n'est qu'vn amas de contradictions & de gloses inutiles. Quoy dauantage? S'il faut parler de la Medecine; Iamais Hypocrate ny Ga-

lien n'en ont tant sceu qu'ils en sçauent, à les ouyr dire; Si de l'Astrologie; Cette Profession, adiousteront-ils, est si commune, qu'elle ne vaut pas la peine de s'y arrester, se seruant de ce mespris comme d'vn voile à leur ignorance. Si de la Theologie, ils se vanteront de pouuoir penetrer dans ses plus profonds, & plus mysterieux secrets; Si de la Philosophie, ils se feront accroire d'y estre si clairvoyans, qu'ils voudront absolument, que ny Platon, ny Aristote ne leur soient point comparables, & qu'ils ne passent l'vn & l'autre que pour des Aueugles. S'il faut en vn mot, discourir de toute sorte de sciences, ils publient hautement que personne ne peut mieux s'en acquitter qu'eux; & bien au contraire de Socrate, ils se dõnent la vanité de sçauoir tout ce que les autres ignorent; En cela certes d'autant plus blasmables, qu'au poinct où ils sont sçauans, ils ne sçauent aucunement se connoistre.

Mais laiſſant à part ces famfarons de ſcience, ie dis que dans cét Embleme ſe peuuent comprendre en general ceux qui ſe meſlent de tous meſtiers ; & qui ſe connoiſſant ignorans en quelque profeſſion où les autres excellent, leur en veulent oſter la gloire, pour ſe la donner : ce qui n'eſt pas à mon aduis vne des moindres fourberies qui ſe pratiquent aujourd'huy dans le monde. Or tant s'en faut qu'il en faille vſer ainſi, qu'au contraire, comme dit fort bien Scipion Amirato, des ſentimens duquel, i'ay tiré tout ce qui reſte de ce diſcours; C'eſt le deuoir d'vn honneſte homme, toutes les fois qu'on l'interroge ſur quelque choſe qu'il ſçait veritablement, de n'auoir pas ſi bonne opinion de ſoy, qu'il ne daigne bien s'en rapporter à celle d'vn autre, qu'il iuge à peu pres en auoir plus grande connoiſſance que luy-meſme. Cela nous eſt enſeigné par l'exemple de Platon, à qui ſes Citoyens ayant deman-

dé vn deſſein, pour baſtir vn magnifique Autel à quelqu'vn de leurs Dieux; *Adreſſez-vous*, leur dit-il, *au Geometre Euclide, qui vous en rendra meilleur compte que moy.* Pour cette meſme raiſon Q. Sceuola, grand & celebre Aduocat, n'eſtoit iamais conſulté par ſes parties, ſur quelque fait appartenant aux maximes Pretoriennes, qu'il ne les enuoyaſt en meſme temps à Furius, & à Caſellius; pource qu'il ſçauoit que l'experience les auoit rendus ſçauans dans les affaires de cette nature. S'il eſt donc vray, comme il n'en faut pas douter, qu'il y ait en chaque profeſſion de differentes parties; & ſi vn Ancien, qui excelloit en la Science des Loix, en deferoit l'honneur à vn autre, qui en ſçauoit plus que luy; Il s'enſuit de là, qu'il eſt tres-juſte qu'en matiere de Droit, le Theologien cede touſiours au Iuriſconſulte; & le Iuriſcõſulte au Theologien, en matiere de Theologie. Vn ancien Poëte a fait à ce propos les vers ſuiuans, que i'ay autresfois ainſi traduits:

*Il n'eſt point d'homme parmy nous,*
*Qui puiſſe ſçauoir toutes choſes ;*
*Et les Arts ne ſont pas des roſes,*
*Qui ſe laiſſent cueillir à tous.*
*L'vn guidé par ſon influence,*
*Se plaiſt à la beauté des vers ;*
*Et l'autre aux mouuemens diuers,*
*Qui font admirer l'Eloquence.*
*L'vn ſçait ioindre à l'Architecture*
*L'Art qui nous apprend à conter,*
*Et l'autre s'exerce à chanter,*
*Tenant ce don de la Nature.*
*Celuy-cy franc de paſſion,*
*Se plaiſt à cultiuer la terre ;*
*Et celuy-là parmy la guerre,*
*Va flatter ſon Ambition.*
*Pour eſplucher quelque Planete,*
*L'Aſtrologue perd le cerueau :*
*Et croit voir vn Monde nouueau*
*Dans la Lune, auec ſa Lunette.*
*Ainſi châcun ſuit volontiers*
*La choſe qui plus le contente ;*
*L'on tient la perſonne ignorante,*
*Qui veut eſtre de tous meſtiers.*

*De la vraye Escolle des jeunes Princes.*

## DISCOVRS XXXV.

AYANT traitté dans mon premier Volume de toutes les qualitez en general, qui peuuent accroistre l'estime des plus grands Princes, ie me suis proposé de monstrer icy quelle doit estre leur vraye Escole, quand ils sont ieunes. Ce qu'ils apprendront d'vn excellent Politique, à sçauoir de Scipion Amirato, à que ie fais parler nostre langue dans ce discours, qui est presque tout de luy; & que i'applique

ſeulement au ſuiet de cét Embleme. Voicy donc ce qu'il en dict au commencement du ſecond liure de ſes Raiſonnemens d'Eſtat.

Ceux qui ſe veulent rendre excellẽts en la peinture, ont ordinairement pour modelle quelque bonne piece reſtée des rares Ouurages de ces bons Maiſtres Romains, qui ſçauoient incomparablement plus que nous en ce bel Art que nous admirons. Les Eſcholiers qui veulent deuenir grands Philoſophes, en font de meſme des Oeuures d'Ariſtote, de Platon, & des autres Autheurs Grecs, qu'ils liſent continuellement, à cauſe que ces hommes illuſtres ont penetré plus auant que les Romains, & que nous auſſi, dans la contemplation des choſes de la Nature. En vn mot, il ſe voit par eſpreuue, que celuy qui fait profeſſion de quelque Art, & qui deſire d'y exceller, ne recherche pour cét effet que les meilleurs & les plus anciens Autheurs qui en ont traité. Les

enfans des Princes semblent estre les seuls, qui ne se soucient point de sçauoir dans quelle Escolle ils peuuent apprendre l'Art de se faire mettre vn iour au rang des Heros. Que si ie le leur monstre icy par l'exemple & par l'authorité des Princes Romains, il ne l'auront pas desagreable ie m'asseure; principalement s'ils considerent que ces grands hommes l'ont encore mieux sceu que la Peinture, ou que la Sculpture, qui sont des Arts qu'ils ont eux mesmes appris des Grecs, & dans la pratique desquels ils ont surpassé tous les autres peuples du monde. Proposons leur donc pour exemple, ce que fit Tibere de son fils Drusus, *Qu'il enuoya en Illyrie*, dit Tacite, *pour s'y acoustumer aux exercices de la guerre, & pour y gaigner à soy les Soldats*, ioint qu'il se representoit, *Que ce ieune Prince plõgé dans les delices Romaines, deuiendroit plus honneste homme dans vn Camp; & que ses deux fils commandant les Legions, il en seroit*

*luy-meſme plus aſſeuré.* Ces paroles de Tybere me ſemblent autant de maximes, qui meritent bien d'eſtre examinées, puis que par elles il nous apprend ; Quelle eſt l'Eſcole des ieunes Princes, & qu'il allegue de plus quatre raiſons, pourquoy cette Eſcole doit eſtre eſtimée bonne ; à ſçauoir trois, touchant ceux qui ſont enuoyez, & vne à l'eſgard de celuy qui les enuoye.

Druſus fut enuoyé en Illyrie, ou ſi vous voulez en Eſclauonie, qui eſtoit alors vne des frontieres des Romains, où ils ſouloient tenir des Legions & des armées, tant pour attacquer leurs ennemis, que pour s'en defendre, quand ils en ſeroient attaquez. Il fut, dis-je, enuoyé au Camp, pour y deuenir ſoldat, & voyla la premiere raiſon : Pour s'acquerir l'amitié des gens de guerre; voylà la ſeconde; Pour ne s'affaineantir, & ne corrompre ſa ieuneſſe dans les delices de Rome, & voilà la troiſieſme. Quant à

la quatrieſme, elle regardoit Tybere en particulier, à cauſe que Germanicus & Druſus ſe tenant auec les Legions, ſa perſonne en eſtoit plus aſſeurée.

Venons maintenant à la premiere raiſon. Il fut enuoyé au Camp, pour y deuenir Soldat, dautant que pour ſe rendre habile à la guerre, il n'en faut pas apprendre l'art par le rapport d'autruy, mais ſe trouuer ſur les lieux, & dans les occaſions. Car bien que par la lecture des liures, ou pour en auoir ouy parler à ceux du meſtier, l'on puiſſe apprendre quantité de choſes touchant la Milice, tout cela neantmoins ne rend pas l'homme Soldat; Et il en faudroit beaucoup de ſemblables, pour s'en ayder en vne bonne occaſion; comme il ſe voit par eſpreuue, que pluſieurs n'ont point de voix, qui ne laiſſent pas pourtant de bien ſçauoir la Muſique. Que s'il aduenoit à vn Prince d'auoir des Muſiciens qui ne ſceuſſent que l'art de chanter, ſans qu'il y euſt en

leur concert ny dessus, ny basse; ie m'asseure que ceux qui l'escouteroient, n'en trouueroient pas l'harmonie beaucoup agreable. Mais outre l'exemple, l'on peut encore en alleguer la raison; pource qu'il ne suffit pas à vn soldat, d'auoir dans l'esprit la science des Armes, s'il ne la pareillement aux pieds, aux mains, & par tout le corps. Aussi fût-ce pour cela que Tybere escriuant au Senat touchant l'election d'vn General d'Armée, qu'il falloit enuoyer en Afrique, voulut qu'on en choisit vn; *qui fut adroit aux armes, bien fait de sa personne, & capable de toutes les fonctions militaires.* Ie m'explique en termes plus clairs, pource que cette matiere est grandement importante. Le métier de la guerre n'est autre chose que l'exercice des armes. Le meilleur Soldat est celuy qui s'y est le plus adonné, si bien qu'il est necessaire de s'y accoustumer dés le bas aage. Cecy sera rendu plus intelligible par vn passage de Seneque, auquel

quel ie n'ay pas encore touché, mais qui eſt fort bien compris dans les paroles de Tacite, qui dit pour troiſieſme raiſon, Que Druſus fut enuoyé en Illyrie, pour ne gaſter ſa ieuneſſe dans les débauches de Rome, ioint que par la ſuite de l'Hiſtoire, il paroiſt bien que Druſus n'eſtoit encore qu'vn Enfant. Or pour monſtrer que l'Art militaire n'eſt autre choſe que l'exercice des Armes, il n'en faut point d'autre preuue que le mot Latin *Exercitus*, qui vient du Latin *Exercere*, c'eſt à dire s'exercer. Mais tout cela nous eſt encore mieux declaré par ce qu'en dit Vegece au commencement de ſon liure, où il monſtre, que les Romains, bien qu'inferieurs en nombre aux Gaulois, aux Germains en hauteur de corps, aux Eſpagnols en nombre & en force, aux Afriquains, en induſtrie & en biens; & finalement aux Grecs en la connoiſſance de diuers Arts, les ſurpaſſoient neantmoins en l'exercice des Armes, auec leſ-

quelles ils vainquirent tout le monde. Virgile touche fort bien cecy dans quelques-vns de ſes vers, par leſquels il donne la gloire de l'Eloquence & des plus beaux Arts à tous les autres peuples de la terre, & dit parlant des Romains, qu'ils ſçauoient fort bien.

*Pardonner aux Vaincus, & dompter les Rebelles,*

ce qu'il eſt impoſſible de faire, ſi l'on ne ſçait l'art de la guerre.

La ſeconde raiſon eſt compriſe dans ces paroles; *Et pour gaigner à ſoy les Soldats;* ce qui fut encore vn ſujet pour lequel Tybere enuoya Druſus en Illyrie: Car c'eſtoit la choſe du monde que les anciens Empereurs cheriſſoient le plus, & qui les obligeoit particulierement à ne donner iamais aux Senateurs la conduite des Armées. Le meſme Tybere faſché contre vn certain Citoyen, qui auoit osé parler aſſez mal des affaires de la guerre, luy demanda en colere; S'il

auoit trouué quelque choſe à redire aux Soldats, à quoy le diuin entendement d'Auguſte n'euſt mis bon ordre? Galba fut tacitement repris de ſa nonchalance, pour ne s'eſtre point aperceu, que toutes les fois qu'Othon le traitoit, il corrompoit par argent les Soldats de ſes gardes: L'on ſouloit touſiours tenir loin les Armées, pour les maintenir dans la fidelité; & touſiours auſſi l'on auoit quelque ſecrete deffiance des Capitaines. Le Conſeil d'Auguſte portoit de n'enuoyer iamais de Senateurs en Egypte, ny des Cheualiers non plus, pource qu'auec le moindre ſecours ils pourroient affamer la Ville de Rome. Il falloit donc bien qu'à raiſon de ſes deffiances, Tybere enuoyaſt ſes Enfans dans les Armées, afin qu'ils ſe fiſſent aymer des Soldats, & qu'ils miſſent de bonne heure toutes leurs eſperances en eux ſeulement. C'eſtoit pour cette fin auſſi que ſe faiſoient les adoptions, & qu'on

mettoit ordre que l'Empire ne manquaſt point de ſucceſſeurs, afin que par ce moyen les gens de guerre fuſſent fidelles à leurs Princes, tant pour l'intereſt preſent, que pour le futur.

Il eſt donc neceſſaire que les Enfans des Princes ſoient enuoyez aux Armées, pour y deuenir Soldats, pour ſe faire aimer des gens de guerre, & pareillement pour ne ſe perdre parmy le luxe des Villes; ce qui eſt la troiſieſme raiſon. Il eſt impoſſible qu'vn corps accouſtumé de long temps au repos & à l'oiſiueté, puiſſe endurer beaucoup la fatigue. Ce n'eſt pas pourtant que j'ignore ce que dit Plutarque, parlant d'Artaxerxes; à ſçauoir, Que les delices d'elles-meſmes n'empeſchent pas les actions militaires, puis que ce grand Prince, qui brilloit d'or & de pourpre, en quelque temps que ce fût, & qui employoit toutes les années douze mille talens à l'ornement de ſa perſonne, ne

laiſſoit pas pour tout cela de mettre pied à terre, quand il le falloit, ny de faire ſept & huict lieuës de chemin en des païs de Montaigne. Tout ce que i'ay à dire là-deſſus eſt, Que les hommes qui dés leur enfance & par vn long exercice, ſe ſont accouſtumez à la peine, peuuent faire ces courueés auec plus de facilité, que ne font ces autres à qui la ſeule Vertu de l'Ame donne de l'aduantage ſur la foibleſſe du corps. Au temps des anciens Empereurs, la Nobleſſe Romaine eſtoit extrememẽt adonnée au Luxe: Et toutesfois pource que les Gentils-hommes commençoient à s'exercer aux armes en leur bas âge, il aduenoit que reprenant au beſoin leur premiere habitude, ils faiſoient des choſes merueilleuſes, & paroiſſoient autre qu'ils n'auoient accouſtumé d'eſtre, au grand eſtonnement de ceux qui les conſideroient. Teſmoin Othon, de qui nous liſons, *Que n'eſtant armé que d'vn ſimple*

*corſelet de fer, il marchoit à pied deuant les Enſeignes, & que de la façon qu'il ſe negligeoit, il ſembloit en apparence tout autre qu'il n'eſtoit en effet.*

Quelqu'vn pourra mettre icy en auant la couſtume de piquer les cheuaux, de courre la bague, de rompre en lyce, & tels autres exercices, que les ieunes Gentils-hommes ont accouſtumé de faire dans les Academies, leſquels comme ie ne puis blaſmer, à moins que de me rendre blaſmable moy-meſme; auſſi m'aduient-il de conſiderer fort volontiers, ce que Guichardin allegue ſagement à ce propos, lors que parlant de Galeazzo Sanſeuerin; *Ce braue homme*, dit-il, *fuyant de la ville d'Alexandrie, fit bien voir au monde la difference qu'il y a de picquer vn cheual dans vn manege; de iouſter dans vn tournoy, de rompre de groſſes lances, & de faire en vn mot les plus nobles exercices du corps, auſquels il excelloit par deſſus tous les Italiens de ſon temps, & d'eſtre Chef*

*d'vne Armée.* La raiſon eſt, d'autant que tout ce qui ne ſe rapporte point à la gloire des armes, doit pluſtoſt eſtre appellé jeu, que vray exercice de Soldats. Ceux qui ne peuuent boire ſans nege, & qui ſe voyent reduits à boire chaud, ſont contraints, à leur grand regret, d'auoir recours aux paroles du plus méchant de tous les Empereurs Romains, qui s'eſcrioit vn peu auant que de mourir, *Miſerable que ie ſuis, c'eſt donc icy le breuuage de Neron?* Et ceux de qui l'on a eſleué l'enfance dans les amorces des laſciuetez, de la Gourmandiſe, & de ſemblables débauches, peuuent bien encore, à l'imitation de ce meſme Empereur, faire porter peſle meſle parmy les armées, des inſtrumens de Muſique & de Luxe. A quoy ie rapporteray, qu'en la fameuſe guerre d'Afrique, les Portugais faiſoient prouiſion de pourpoints de toile d'or, pluſtoſt que de corſelets; & qu'en lieu d'eau douce & de biſcuit, ils chargeoient

les Nauires de sucre, de confitures, & de vaisselle d'argent, outre les riches tapisseries & les draps de soye, qui seruoient de pretieuse parure à leurs tentes. Pour moy ça esté touſiours mon sentiment, que les bons succez aduenus de nostre temps à M. Antoine Colonne, au Marquis de Pescaire, & à Vespasien Gonzague, ont pris naissance de leur bonne education, comme ayant esté esleuez au Camp, & parmy les armes, c'est à dire loin du Luxe des Villes, & des delices de leur maison. Ie treuue merueilleux à ce propos ce qu'on escrit d'Alexandre, à qui la Reyne de Carie ayant vn iour enuoyé des viandes fort delicates & d'excellens Cuisiniers, il luy fit responſe, *Que Leonidas ſon Gouuerneur luy en auoit encore donné de meilleurs, en luy apprenant à marcher de nuict, pour en diſner mieux le lendemain, & à manger ſobrement à ſon diſné, afin qu'il en euſt plus d'appetit quand il faudroit ſouper.* Par où ſans

doute il vouloit monſtrer, qu'en ſes premieres années il auoit endoſſé le harnois; comme en effet le gouuernement de la Macedoine luy eſtant laiſſé en l'aage de ſeze ans, il deffit en ce temps là ceux de Megare, & ſe trouua peu apres en la bataille de Cheronée; à raiſon dequoy l'Orateur Demoſthene l'appelloit Enfant.

Voyla donc quelle eſt l'Eſchole des ieunes Princes, dans laquelle ils apprennent à ſe rendre redoutables aux Ennemis, chers à leurs Soldats, conſiderables à leurs ſubjets, & maiſtres du Monde. A quoy i'adiouſte que les Peres qui les enuoyent en ces Academies d'Honneur & de Vaillance, en ſont bien plus aſſeurez en leur Eſtat, & en leur perſonne. Où il faut remarquer, que Tybere n'enuoya pas ſeulement à la guerre ſon fils legitime, mais encore l'adoptif, qui deuoit ſucceder à l'Empire, comme s'eſtimant plus aſſeuré dans Rome en l'ab-

ſence de l'vn & de l'autre ; ce qui fut encore praticqué par Veſpaſien. Auſſi eſt-ce pour le meſme ſujet, que le Turc enuoye ſeparément ſes Enfans en des Prouinces fort eſloignées. Par où il empeſche qu'on ne puiſſe ſi facilement conſpirer contre la Famille Royale; ioint que ſa perſonne en eſt en plus grande ſeureté. I'obmets que par ce moyen il accouſtume ceux de ſon ſang à gouuerner les Peuples ; ce qui doit eſtre vn iour leur meſtier.

Mais toute la Politique de ce Prince, non plus que des autres, quelques habiles qu'ils ſoient, ne rangera iamais leurs Enfans à la vraye diſcipline des gẽs de guerre, ſi on ne les y dreſſe dés leur bas aage. Ce qui nous eſt ingenieuſement demonſtré dans cét Embleme par la figure de ce Lyon. Si ce n'eſtoit vn ieune Phaon, il eſt bien à croire qu'il ne ſe laiſſeroit pas aller ſi facilement qu'il fait à la volonté de cét Eſclaue, qui le mene: Car les animaux de

cette eſpece eſtans difficiles à dompter, il en ſeroit de meſme de celuy-cy que des autres. Mais pource qu'on n'attend point qu'il deuienne grand, pour l'accouſtumer à l'obeïſſance, & à la ſoupleſſe; de là vient qu'il s'y ſoumet ſans reſiſter, & que ſon courage ſe fortifie de iour en iour, contre les Taureaux & les Ours qu'on luy preſente à combattre. Tellement que par cette habitude qu'on luy fait prendre de bonne heure, il entretient la valeur qui luy eſt naturelle, à force de l'exercer ſur l'arene.

*Qu'il ſied bien aux Princes de pardonner.*

## DISCOVRS XXXVI.

VOY que la Foudre, comme eſtant la choſe du monde la plus prompte & la plus dangereuſe, ſoit ordinairement vn Symbole de Violence & de Cruauté, ſi eſt-ce qu'elle en eſt vn de pardon, de la façon qu'elle ſe voit peinte dans cét Embleme. Car elle eſt posée ſur vn oreiller, pour monſtrer que les Princes qui la tiennent en main, comme vne marque de leur puiſ-

ſance, ne s'en doiuent pas touſiours ſeruir à chaſtier les offences. C'eſt le Conſeil que leur donne vn Poëte, quand il dit parlant de Iupiter,

*Ce Dieu de colere enflammé,*
*Se verroit bien-toſt deſarmé*
*S'il vouloit vſer de ſa foudre;*
*Toutes les fois que les Mortels*
*Deuroient eſtre reduits en poudre,*
*Quand ils prophanent ſes Autels.*

Ie me ſuis donc proposé de monſtrer deux choſes dans ce Diſcours; l'vne, Que c'eſt vn effet de la clemence des Souuerains, de pardonner aux coupables; & l'autre, Qu'il eſt bon quelquefois de leur donner loiſir de ſe repentir.

Pour ce qui regarde le premier poinct, ie diray auecque l'Empereur Marc-Aurele, Que gaigner vne victoire eſt vn coup de la puiſſance humaine, mais

qu'asseurément c'est vne chose diuine que de pardonner. Aussi est-ce la principale raison, disoit vn Ancien, qui nous oblige à n'estimer pas tant la grandeur des Dieux immortels, pour la punition qu'ils font, que pour la Misericorde dont ils vsent. A leur exemple les plus grands hõmes qui furent oncques, n'estoient iamais si contans, que lors qu'il se presentoit quelque sujet de ne se point ressentir des iniures qui leur estoient faites. Ainsi le premier des Cesars, protesta par vn serment solemnel qu'il fit au Consul Mamillus, que la chose du monde qui luy plaisoit le plus, estoit de pardonner à ses Ennemis, & de recompenser ses bons seruiteurs. Ainsi Lycurgus, par la Vertu duquel la Republique de Lacedemone fut si long-temps fleurissante, sembla faire gloire d'apprendre à ses Citoyens, qu'autant que les autres aiment la Vengeance, autant il en estoit ennemy. Car ayant eu vn œil creué par vn seditieux,

quoy qu'il le pût iuſtement punir, il n'en fit rien neantmoins. Au contraire, il voulut qu'il fut ſon domeſtique, pour le former à la Vertu, & le rendre capable de ſeruir l'Eſtat. Ainſi pour paſſer à noſtre Hiſtoire, le grand Roy François eſtant allé contre les Rochellois, auecque deſſein de les chaſtier, leur pardonna neantmoins, diſant, qu'en qualité de ſes ſujets, il ne vouloit point les perdre entieremẽt, ny les traitter auec la meſme ſeuerité que Charles V. auoit teſmoignée à ceux de Gand; Et ainſi encore Henry ſecond, voyant qu'vn des principaux de ſa Cour s'offroit à luy prouuer que deux hommes de haute condition auoient osé médire de luy; *Pourueu qu'ils ne parlent point mal de Dieu*, reſpondit-il, *ie leur pardonne tres-volontiers; s'ils ne s'en prennent qu'à moy, qui puis faillir en effet, ſçachant, comme ie ſçay, que ie ſuis homme.* Auſſi, à n'en point mentir, la Generoſité des Heros n'éclatte iamais ſi viuement que dans les offences

offences qui leur ſont faites, de meſme que la clarté du Soleil ne ſe fait iamais ſi bien remarquer qu'à trauers les ombres & les nuages que ce bel Aſtre diſſipe. Que s'il y a quelques perſonnes à qui nous ne pouuions point pardonner, elles ne ſont autres que nous-meſmes, qui ſommes obligez, comme diſoient Pittacus, & l'ancien Caton, de nous corriger des fautes où nous tombons par foibleſſe, & encore plus de nous chaſtier de celles que nous faiſons par malice.

Ie viens maintenant au ſecond poinct de mon diſcours, qui eſt, *Qu'il faut quelquefois donner lieu à la repentance des Coupables?* Ce que ie ne puis mieux prouuer que par le meſme Amirato, dont i'ay parlé cy-deuant, & par le docte raiſonnement qu'il en a fait, que i'ay autresfois ainſi traduit. Cõme il y a certains maux, dit-il, qui paroiſſent tout à coup ſur nos corps, pour la gueriſon deſquels il ne

faut pas auſſitoſt courir aux remedes ; mais voir ce que la Nature veut faire ; Ainſi à chaſque faute du peuple, l'on ne doit point tout incontinent en venir au fer & au feu ; mais ſe donner la patience d'attendre, s'il ne ſe corrigera point ; & ſi la repentence ſuiura le peché ; ce qui eſt vn aſſeuré moyen, pour mettre ordre à beaucoup d'accidents ſiniſtres. Cecinna fut grandement blaſmé, pour auoir pratiqué le contraire ; Car eſtant porté comme il eſtoit d'vne ardente inclination à la guerre, quelque offence qui ſe preſentât, il ſe mettoit auſſi-toſt à la venger, auant que celuy qui l'auoit commiſe, euſt loiſir de ſe repentir. Agripine de meſme ne fut pas moins tancée que luy ; Comme au contraire Iulius Agricola ſe fit eſtimer de tous les Romains, pource que pardonnant les petites fautes il alloit au deuant des plus grandes par le moyen de la ſeuerité. En quoy certes il fut eſgalé

voir surmonté par Germanicus. Car bien qu'il eust son Armée sur pied, & dequoy se venger des Rebelles; iugeant neantmoins qu'il seroit bon de leur donner du temps pour se reconnoistre, il escriuit premierement aux gens de guerre, Qu'il les alloit trouuer bien armé, auec vne ferme resolution de les faire tous passer par le fil de l'espée, en cas qu'ils ne se chastiassent point d'eux-mesmes, & de leur mouuement propre. Cette prudence requise au gouuernement d'vn Estat, a esté obseruée par les Empereurs, depuis la naissance de la Republique, qui estoit vn temps auquel on pardonnoit touſiours à ceux qui se repentoient; Et voila pourquoy le Consul Q. Fabius, bien que grandement faſché contre les Equiens, protestoit, que de quelque façon que la chose se fust passée, il aimoit beaucoup mieux qu'ils se repentissent, que de leur voir souffrir auecque regret les mesmes choses que les Ennemis enduroient.

*Du reglement de la vie.*

## DISCOVRS XXXVII.

CET Embleme d'Apollon & de Bacchus, dignes Enfans de Iupiter, qui, selon les Poëtes, a voulu que leur ieuneſſe fuſt touſiours fleuriſſante, nous apprend, ſi ie ne me trompe, qu'il y a deux choſes qui rendent le corps ſain, & l'eſprit libre de tout ſoucy; à ſçauoir vne façon de viure reglée & pareillement le Vin, ſi on le ſçait prendre par meſure; comme au contraire l'Yurongnerie & les ſoins haſtent la Vieilleſſe,

& affoibliſſent inſenſiblement ce qu'il y a de plus vigoureux en l'homme. Cela nous eſt demonſtré par ces mémes Dieux dont il eſt icy queſtion : l'vn deſquels, comme Prince de la Medecine, nous ordonne le regime qu'il nous faut tenir, pour nous bien porter : & l'autre par ſon aimable liqueur nous deliure des inquietudes & des chagrins que nos affaires nous donnent. C'eſt à raiſon de cela que Marcile Ficin dans le liure qu'il a fait de la vie heureuſe, ioint ces deux Diuinitez enſemble, quand il dit de fort bonne grace : Qu'Apollon & Bacchus ſont freres aſſeurément, & compagnons inſeparables. Le premier, adiouſte t'il, nous fait part de deux choſes tres-agreables, qui ſont la Lumiere & la Muſique : & le ſecond nous en communique auſſi deux autres fort bonnes, à ſçauoir le vin & l'odeur du vin, par qui nos Eſprits s'eſpanoüiſſent, & ſe chatoüillent d'vne ſecrette ioye.

Tous les Philosophes ont le mesme sentiment, & demeurent d'accord, qu'il y a trois choses par le moyen desquelles on peut long temps viure dans vne grande santé. La premiere est la Temperance, à qui les Medecins & les Philosophes donnent à bon droict la gloire d'estre la source de l'embonpoint du corps, & de la tranquilité de l'ame. Ie diray bien d'auantage; c'est qu'elle est asseurément la Reyne des Vertus, puis qu'elle comprend les principales qui sont l'Abstinence, la Sobrieté, la Continence, l'Humilité, la Modestie, la Clemence, l'Honnesteté, & la Victoire de soy-mesme. Aussi n'y a t'il iamais eu d'excellent homme dans toute l'Antiquité, qui n'en ait fait vne profession tres-particuliere. Ie me contenteray du seul exemple d'Agesilaüs, qui ne se remplit iamais de vin ny de viande; qui ne dormoit qu'autant de temps que ses affaires luy en donnoient; qui n'auoit pas vn meilleur lict que le moindre de

ſes Soldats, qui n'vſoit que d'vne meſme ſorte d'habillement dans toutes les ſaiſons de l'année, & qui diſoit d'ordinaire, qu'il falloit qu'vn Chef en vſaſt ainſi, ou qu'il renonçât au commandement qu'il auoit ſur les autres.

Le ſecond moyen de ſe bien porter conſiſte en l'exercice du corps, & meſme en celuy de l'eſprit : Car Platon nous conſeille de les faire agir eſgalement tous deux, pour les mieux accouſtumer à la vertu. Ainſi en vſoit le grand Roy Cyrus, qui ne vouloit iamais ſe mettre à table, qu'il n'euſt trauaillé iuſques a ſuer, & qui ne permettoit pas meſme que l'on donnaſt à manger à ſes cheuaux, s'ils ne l'auoient gaigné; ce qu'il voulut que les Satrapes ou les Gouuerneurs fiſſent praticquer auecque ſoing, dans toute l'eſtenduë de leurs Prouinces. Ie pourrois adjouſter à cét exemple celuy de Lycurgus & d'Alexandre, ou ſi vous voulez produire Socrate & Ariſtippe, pour leur

faire dire quantité de choſes en faueur de l'exercice du corps, & du trauail de l'eſprit. Mais ie me contenteray de dire ſuccinctement; Que le Roy Antigonus voyant de ſimples Soldats, qui s'exerçoient à la paulme tous armez, les honnora de la charge de leurs Capitaines, qui pour eſtre vn peu trop delicats refuſoient d'en faire autant; Qu'vn certain Laomedon trauaillé d'vn mal de rate, s'en guerit à force de courir; iuſques-là meſme, que par la grande habitude qu'il y prit, il gaigna ſouuent le prix aux ieux Olympiques: & que Demoſthene, qui beguayoit naturellement, ſe denoüa ſi bien la langue, en s'exerçant à plaider, qu'il deuint enfin vn des plus grands & des plus celebres Orateurs de ſon ſiecle.

La troiſieſme choſe, qui ſert grandement à la conſeruation de la ſanté, eſt vne honneſte reſioüiſſance. La raiſon eſt, pource que le cœur, qui eſt le ſiege de

la chaleur naturelle, s'affoiblit autant par de secrets déplaisirs, qu'il se fortifie par des ioyes manifestes. Aristote nous l'asseure ainsi, quand il dit, Qu'il est necessaire de rire & de passer son temps, pour viure icy bas auec quelque sorte de contentement. C'estoit aussi le mestier du Philosophe Democrite, qui, selon quelques vns, ne rioit pas tant pour se mocquer de la folie des hommes, que pour se donner du plaisir à soy-mesme. I'obmets qu'vn des plus sages Legislateurs de toute la Grece, sçachant combien il importoit à l'homme de se resioüir, erigea publiquement vne Statuë au Ris, afin d'inuiter par là les Lacedemoniens à chasser loing la tristesse, comme la chose du monde la plus nuisible à la vie. Que si des tesmoignages prophanes il est permis de passer aux sacrez, cela ne se peut mieux verifier que par ces paroles du Sage; *Que c'est la ioye du cœur qui fait viure l'homme*, & par le conseil que nous donne

l'Apoſtre, qui eſt *De nous reſiouyr touſiours*; pourueu que ce ſoit dans les choſes iuſtes: car autrement toute cette ioye dont ſe flatte l'homme, n'eſt qu'vne fauſſe douceur, qui ſe change tout à coup en amertume.

*Qu'on impute fauſſement à la Fortune, d'eſtre quelquefois victorieuſe de la Vertu.*

## DISCOVRS XXXVIII.

APRES que Brutus & Caſſius eurent mis à mort Iules Ceſar, ſoubs pretexte de vouloir reſtablir les Citoyens dans leur ancienne liberté, qu'ils diſoient qu'on leur auoit oſtée; cette affaire n'ayant pas eu le ſuccez qu'ils en eſperoient, l'vn & l'autre furent contraints de chercher leur ſeureté dans les Armes. Mais Caſſius ayant

perdu la vie dans cette guerre ciuile, & Brutus se voyant sur le point de la perdre aussi; il aima mieux preuenir sa defaite, que l'attendre de ses Ennemis. Car estant pressé par quelques-vns de prendre la fuitte : *C'est auec les mains qu'il faut fuyr*, respondit-il, *non pas auec les pieds*, & ce disant il se laissa cheoir sur la pointe de son espée. Dion dans la vie d'Auguste, rapporte là-dessus, qu'à ces paroles tragiques, qu'il profera en homme desesperé, il adiousta les suiuantes, vn peu auant que mourir ; *Miserable Vertu! que i'ay eu grand tort de t'auoir suiuie iusques icy. Ie t'ay considerée comme vne chose solide ; Et tu n'és cependant qu'vne vaine ostentation, & que l'Esclaue de la Fortune.* Par où il vouloit donner à entendre, qu'il mouroit auec ce regret, de voir que les gens de bien estoient alors miserablement contraints de ceder aux forces & aux artifices des Méchans; Ce que Q. Curse semble vouloir monstrer encore, quand il dit,

*Que c'eſt putoſt la Fortune, que la Vertu, qui met ſouuent les perſonnes en honneur.*

Mais il ne s'enſuit pas de là qu'il faille approuuer cette action de Brutus, puis qu'elle n'eſtoit ny de vray Philoſophe, ny de Chreſtien, & qu'elle ſentoit entierement ſon homme deſeſperé. Diſons donc, qu'il ſe trompa bien fort, d'auoir ſi mauuaiſe opinion de la Vertu, qui dans les Eſcrits des Platoniciens & de tous les autres grands hommes de l'Antiquité, eſt touſiours auantageuſement ſouſtenuë. Auſſi eſt-il vray, que celuy qui l'a pour appuy, ne peut pas eſtre beaucoup offencé de la Fortune, pour contraire qu'elle luy ſoit. Car quelques reuolutions qu'il y ait dans les affaires du monde, la Vertu ſe les aſſuietit : & meſpriſant les choſes humaines elle ne met iamais ſa felicité qu'en ſoy-meſme. Or de dire maintenant qu'il faille eſtimer homme de courage, celuy qui pour s'exempter de quelque mal-

heur, se donne la mort volontairement: tant s'en faut que ce soit bien raisonner, qu'au contraire, ce n'est pas auoir le sens commun. Plutarque nous l'apprend ainsi par l'exemple de Cleomene, qui voyant son armée défaite par Antigonus, & sa personne en danger de mort, & Therplon qui luy conseilloit de se la donner; *Et quoy*, luy respondit-il, *tu crois donc que ce soit estre genereux, & homme de cœur, que de se faire mourir, ce qui est la chose du monde la plus facile; Et moy i'estime au contraire, qu'il n'est point de plus grande marque que celle-là, d'vne Ame foible, & d'vn courage rampant. Car il n'y a personne qui puisse nier, que ceux qui en viennent à ces extremitez, ne se laissent vaincre par leur propre lascheté;* Ie trouue à ce propos ingenieux & subtil cét Epigramme de Martial.

*Fuyant l'ennemy sans courage*
*Fannie aduance son trespas;*
*Dittes-moy si ce n'est pas rage,*
*De mourir, pour ne mourir pas?*

C'est

C'eſt vne rage en effet, que de vouloir mettre fin à ſes apprehenſions par le plus terrible de tous les maux, où l'homme ne doit iamais ſe precipiter, s'il ne veut que les gens de courage l'eſtiment laſche. Ie ne veux point d'autre exemple de cette verité, que celuy du grand Ceſar dans ſon ſeptieſme liure de la guerre des Gaules; où il dit, *Que ce n'eſt pas vertu, mais foibleſſe d'eſprit, que de ne pouuoir ſouffrir les maux de la vie; comme il ne paroiſt que trop, en ce qu'il y en a pluſieurs qui endurent plus volontiers la mort que la douleur.* Auſſi n'eſt-ce pas ſans ſujet que Sainct Auguſtin blaſme ſi fort la fin tragique de Caton, & qu'il l'attribuë pluſtoſt à laſcheté, qu'à grandeur de courage. Par où ie conclus auec Herodian, Que les hommes ſages ne font point mal de ſouhaiter des proſperitez: mais qu'ils doiuent bien auſſi eſtre conſtans, & ſe reſoudre à la patience, dans les diſgraces qui leur arriuent.

## *De la neceſsité du Conſeil, & que la Prudence y doit eſtre jointe.*

## DISCOVRS XXXIX.

CETTE Reyne qui tient des deux mains vn Sceptre & vne Eſpée, où eſt enlacé vn Serpent couronné, nous enſeigne que le Conſeil, & la Prudence produiſent de merueilleux effets, quand l'vn & l'autre agiſſent enſemble. Ce que les Anciens nous ont voulu donner à connoiſtre par les Statuës de Mercure & de Mars, erigées ſur vn meſme Autel, & pareillemẽt par celle

de la Deesse Pallas. Car auec ce qu'ils ont pris plaisir à nous la representer sortie du cerueau de Iupiter toute armée, ils ont feint qu'au temps de sa naissance il plut de l'or en l'Isle de Rhodes. Ce qu'ils ont imaginé sans doute, pour nous apprendre, Que le Conseil & la Prudence n'ont qu'vne mesme source, d'où procede tout le bon succez, soit de la Guerre, soit de la Paix & tout ce qu'il ya de fleurissant & d'heureux dans les Empires du monde. En effet, si l'on demeure d'accord de cette maxime, Qu'il n'est pas permis de pecher deux fois à la guerre, pource que les fautes qu'on y fait ne se peuuent reparer qu'auec vn danger apparent, & vne perte notable; ne faut il pas aduoüer qu'il y a plus de force dans vn Conseil donné prudemment, que dans les Armes mesmes, puis qu'elles n'agissent que par ses ordres; L'Histoire nous le tesmoigne assez, quand elle dit, Que iamais les Romains n'auroient fait la

perte qu'ils firent au temps de Minutius General de leur Armée, s'il euſt voulu ſuiure le conſeil du renommé Fabius. Ce ne fut auſſi que par le conſeil qu'ils chaſſerent de leurs murailles les Sabins, les Fidenates, les Vejantins, les Albanois, les Volſques, & quantité d'autres peuples leurs ennemis. A raiſon dequoy, les Carthaginois, qui n'entreprenoient iamais rien ſans en deliberer auparauant, firent cette Loy entr'eux : Que tout Capitaine qui s'en iroit aux occaſions, ſans s'eſtre cõſeillé là deſſus, ſeroit attaché en croix, quãd meſme la Fortune luy auroit eſté ſi fauorable, que de le r'amener victorieux. Ce qu'aſſeurémẽt ils ne faiſoiẽt point sãs vne grande raiſon, pour auoir appris par eſpreuue ce que doiuent ſçauoir generalemẽt tous les Officiers des Armées, qui eſt, *Qu'à la guerre le Conſeil doit preceder l'ẽtrepriſe, cõme l'entrepriſe precede l'execution.* Mais cela ſur tout doit eſtre recõmendable aux Souuerains, auſquels Salomon s'adreſ-

sant pour cét effet, *O Roy des peuples*, leur dit-il, *Si vous prenez plaisir à estre assis dans les Throsnes, & à tenir le Sceptre, aymez la Sapience, afin que vous regniez à iamais.* A cecy se rapporte à peu pres cette Deuise de l'Empereur Louys III. LES MAINS DE PLVSIEVRS, LE CONSEIL DE PEV; & pareillement ce dire du Poëte,

*Qu'vn Prince en vain estime sa Puissance,*
*Si le Conseil n'est ioint à la Prudence.*

Ciceron est de ce mesme aduis, quand il nous donne celuy-cy? *Que ce n'est ny par la force, ny par la vistesse, ny par la disposition du corps; mais par le Conseil, & par l'authorité qu'on vient à bout des grandes affaires.* Cette maxime presupposée, il n'est plus question que d'auoir le iugement fort, pour conseiller, & l'esprit souple, pour estre conseillé. Mais le malheur est que tous les hommes n'ont pas ce don: comme le remarque iudicieusement Scipion Amirato, des paroles duquel ie feray la derniere partie de ce Discours.

Il se treuue, dit-il, certains hommes, qui ont, à vray dire, l'esprit excellét d'ailleurs: mais qui ne laissent pas toutesfois de faire souuent les fautes, qui suiuent. Ie commenceray par la principale, qui est qu'en matiere d'affaires, ils se monstrent si difficiles, & si bizarres, que rien ne leur plaist. I'adjouste à cecy; Qu'ils s'embarrassent sans sçauoir pourquoy, dans les opinions de tout le Monde, & que les meilleurs Conseils sont ceux ausquels ils treuuent le plus à redire. Cependant, pour estre ainsi facheux, & d'vn esprit aigre, ils se mettent en si mauuaise estime, que lors qu'il est question d'opiner sur vne affaire importante, quelque bon conseil qu'ils puissent donner, personne ny veut entendre. C. Cassius fit voir autresfois combien doiuent estre esloignez de ce Vice ceux qui font profession de dõner conseil, monstrant qu'il ne vouloit point s'opposer à ce qu'on luy mettoit en auant, pour autre sujet, que pour maintenir son Au-

thorité dans les neceſſitez de la Republique, en cas qu'elle euſt beſoin de ſes aduis. Herodote dit ſagement à ce propos; que c'eſt vn grãd gain qu'vn bon conſeil: Car ſi de hazard il en arriue du mal, on l'impute à la Fortune, qui l'a emporté par deſſus les precautiõs humaines. Comme au contraire, quand vn mauuais conſeil a vn bon ſuccez, il ne ſenſuit pas pourtant qu'il faille aprouuer le ſentiment de celuy qui l'a donné. Et vn peu plus bas il adiouſte; Que les meilleurs conſeils ſont ceux qui ſe tirent de diuerſes opinions, ou de la pluralité des voix. Car ſi l'on ne propoſe qu'vn ſeul aduis, il s'y faut tenir; ſi pluſieurs, on choiſit le meilleur, & le plus vtile; ce qu'on reconnoiſt facilement, en les oppoſant l'vn à l'autre. En vn mot, conclud le meſme Amirato, ſi les Conſeils vous déplaiſent, à tout le moins liſez les bons liures; ou ſi la lecture vous en eſt deſagreable, eſcoutez les plus aduiſez; & vous ſouuenez de preferer le

conſeil d'vn Vieillard à l'auis d'vn ieune homme, qui luy doit touſiours ceder. Tenez, enfin pour maxime, Que celuy n'eſt pas mauuais conſeiller, qui n'oſant donner vn conſeil à vn Prince, louë deuant luy les bonnes actions, & blaſme les mauuaiſes.

## *Qu'il faut aimer la Vertu.*

## DISCOVRS XL.

CE Cupidon, que vous voyez icy peint sans Arc, sans fléches, & sans bandeau, est celuy-mesme que les Grecs appellent Ανπέρως, c'est à dire *Amour de Vertu*. Car il faut que vous remarquiez auec Platon, que comme il y a deux Venus, dont la plus aagée est née du Ciel; & la plus ieune, à sçauoir la Venus ordinaire, est fille de Iupiter & de Diane: il y a pareillement deux Cupidons; Le premier inspire dans l'Ame d'honne-

ſtes deſirs, & le ſecond y allume la Concupiſcence. Le premier eſleue l'eſprit à la contemplation du Ciel, & le ſecond l'attache ſeruilement à la terre ; Et voyla pourquoy il a tout à fait pour contraire & pour Ennemy cét Ἀντιφως que nous décriuons icy. Par les quatre Guirlandes qu'il porte, sõt denotés les quatres Vertus principales, qui ſont les ſources de toutes les autres. Celle qu'il a ſur la teſte (partie du corps que Platon appelle diuine) ſignifie la Prudence; Et les trois autres qu'il tient à la main, repreſente la Iuſtice, la Force, & la Tẽperance, qui conſiſtent en l'Action, dont les mains ſont les organes. Ciceron l'entend cõme cela, quand il dit, *Qu'il faut eſtimer prudent & ſage celuy qui a l'eſprit penetrant, & qui ſçait diſcerner le vray d'auecque le faux; à cauſe que c'eſt la Verité ſeule qu'il ſe propoſe pour but. Quant aux trois autres Vertus, vne neceſſité leur eſt imposée de tenir en eſtat, & de conſeruer par conſequent toutes les choſes qui regardent les actions de la*

*vie*. Par où se voit clairement la difference qu'il met entre la Prudence, & les trois autres Vertus; celle-là estant dans la contemplation, & celle-cy dans la vie actiue.

Cét Amour diuin, comme dit Proclus, a cela de propre, de détacher l'Ame de ce qu'il y a de terrestre & de materiel dans le corps; & c'est en ce sens que nous en parlõs icy. Il y en a d'autres qui disent, qu'on a feint cét amour double, pour monstrer qu'on n'en peut tirer aucun fruict, ny aucune commodité, s'il n'est mutuel. Le Philosophe Porphyre a inuenté cette Fable à ce propos, Que Venus ayant pris garde, que son fils Cupidon ne croissoit du tout point, & qu'il demeuroit toûjours aussi Enfant, que s'il n'eust fait que de naistre, s'aduisa d'en demander la cause à la Deesse Themis, qui luy respondit, Qu'il luy falloit donner vn Compagnon, afin qu'ils s'aydassent l'vn l'autre: ce que Venus aprouuant elle engendra Antheros, qui ne fut pas plustost venu au

monde, que Cupidon commença de croistre. Or bien que Plutarque, suiuant l'opinion des Egyptiens & des Platoniciens, ne parle que de ces deux Amours, qui sont le Diuin, & l'ordinaire. Apulée neantmoins y en adjouste vn troisiesme, dans vn traité particulier qu'il a fait de la Philosophie; où il dit, *Que le premier Amour est tout à fait diuin, & inseparable d'auec les choses honnestes: Que le second ne s'attache qu'aux voluptez, & que le troisiesme tient vn milieu entre les deux.* Mais quoy qu'il en soit, c'est au seul Amour diuin que nous deuons nous arrester, puis que comme dit Platon, *Il n'est point de meilleure Philosophie que d'aimer Dieu, qui seul nous peut rendre heureux & contens.* A ce sentiment s'accommode celuy de Diogenes Laërtius, quand il raisonne ainsi: Si tout est commun entre Amis, & si les Vertueux sont amis de Dieu, qui est la source de tous biẽs, il s'ensuit de là que ceux qui aiment Dieu veritablement, ne peuuent

de rien manquer. Ce qui nous eſt confirmé par ces belles paroles de S. Baſile, *Qu'il n'eſt point d'homme plus pauure, que celuy qui n'a point l'amour de Dieu ; ny de plus riche, que celuy qui en a fait prouiſion : car c'eſt vn threſor inépuiſable, & qui ne manque iamais de biens ny de graces.* Voila donc quels ſont les effets de l'Amour diuin. A qui vn de nos Poëtes, le plus celebre de ſon ſiecle, fait dire les vers ſuiuans ; par où ie finiray ce Diſcours.

*Qui m'aime comme il faut, a de moy iouyſſance,*
*Au lieu qu'aimant le monde, il eſt dans l'indigence ;*
*Il bruſle pour l'obiet dont il eſt amoureux,*
*Et n'en pouuant ioüir il ſe croit malheureux :*
*Mais mon fidele Amant, ſans ardeur inconſtante,*
*Se contente de moy, de luy ie me contente,*
*Et ſans plus deſirer, il a tant de plaiſir,*
*Que ie ſuis pour iamais la fin de ſon deſir.*

*De l'oubly de la Patrie.*

## DISCOVRS XLI.

CEt Embleme eſt tiré du neufieſme liure de l'Odiſſée d'Homere, qui dit, Que les compagnons d'Vliſſe, apres auoir gouſté de la Lote, en oublierent leur pays, tant ils trouuerent ce fruict delicieux & charmant. Theophraſte les deſcrit de la groſſeur d'vne poire, & fait là-deſſus cette remarque, qu'à meſure qu'il meurit, il change de couleur comme les raiſins. Il y en a ſi grande quantité en certaines coſtes d'Afrique, qu'vne armée entiere, à qui les viures auoient manqué, s'en

nourit autresfois durant quelques iours, s'il en faut croire l'hiſtoire. Mais ce n'eſt pas ce que ie me ſuis proposé de prouuer dans ce Diſcours, où ie n'ay ſeulement qu'à faire voir auec Alciat, que par ces Lotophages ou mangeurs de Lote, ſe doiuent entendre tous ceux generalement qui oublient leur terre natale, quand ils en trouuent vne autre meilleure, & qui eſt plus fauorable à leur fortune. Ce que toutesfois ils ne font pas ſi abſolument, qu'il ne leur en reſte touſiours quelque petit ſouuenir, pour barbares qu'ils puiſſent eſtre. La raiſon eſt, pource que l'air de la Patrie a ie ne ſçay quelle douceur qui charme les ſens, & qui fait naiſtre vne ſecrette enuie d'y retourner toutes les fois qu'on y penſe. Ainſi dans Virgile, le Berger Tytirus ſe pleint d'eſtre abſent dans ſon hameau, & Vlyſſe dans Homere deſire paſſionnément de reuoir la fumée de ſon Ithaque. En effet, ce qui vient de noſtre païs, nous ſemble touſiours meilleur que ce qu'on nous

apporte d'ailleurs, comme disoit autresfois Marc-Aurele ; Et voilà pourquoy l'Empereur Seuerus ne portoit point de chemises, dont la toile ne fut d'Afrique, pource que c'estoit le lieu de sa naissãce.

Cela n'empesche pas neantmoins, qu'il ne se faille souuenir, *Qu'on n'est pas tousiours Prophete en son pays* ; que les Estrangers nous donnent souuent ce que nos compatriotes nous refusent, & que tout païs est le nostre ; pourueu que nous trouuions dequoy nous y establir à nostre aduantage, & que la demeure nous en soit agreable. Car comme dit fort bien, apres les Anciens, vn de nos Poëtes tragiques.

*Seule on ne doit priser la contrée où nous sommes*
*Tout ce grand Vniuers est le païs des hommes ;*
*Comme l'air des Oiseaux & des poissons la mer,*
*Ce n'est point vn seul lieu qui nous doit enfermer.*
*La terre est aux mortels vne maison commune,*
*Et Dieu seme par tout nostre bonne fortune.*

La Nature donc ne vous distingue point de païs, non plus que de Maison. Car l'homme, selon Platon, ne doit rien auoir de commun auecque la Terre, estant, comme il est, vne Plante celeste; qui tend tousiours en haut, & qui a la teste pour racine. Hercule se vantoit à ce propos, de ne sçauoir pas d'où il estoit. Que si quelqu'vn le faisoit Argien, ou Thebain, il respondoit que tout l'Vniuers estoit sa patrie. Socrate de mesme ne se disoit estre ny de Grece ny d'Athenes; Et ne vouloit point se prescrire de limites si estroites; mais demeurer libre sous le Ciel. En effet, la vaste estenduë de la terre est nostre païs, où nous vsons en commun du feu, de l'air, & de l'eau; où nous auons tous de mesmes Gouuerneurs, de mesmes Magistrats, de mesmes loix, & vn mesme Prince, qui est Dieu. C'est luy qui tient en sa main le commencement, le milieu, & la fin de toutes les choses de l'Vniuers; luy qui

ſuiuy de ſa diuine Iuſtice, ſe pourmene par tout; & qui voit comme châcun obſerue ſa Loy, que nous deuons garder inuiolable enuers tous en general. Ce raiſonnement qui eſt de Plutarque, nous remet en memoire le ſalutaire conſeil de l'Apoſtre, qui dit en plus haut ſtyle que luy, *Qu'aſſeurement c'eſt vne extreſme folie de ſe trauailler l'eſprit à baſtir ſur la terre où toutes choſes periſſent, & où nous ne pouuons auoir vne demeure durable, Mais qu'au contraire, c'eſt vne grande ſageſſe d'en chercher au Ciel vne autre à venir.* Le Philoſophe Anaxagoras, tout Payen qu'il eſtoit, fut touché de cette méme cõſideration, lors qu'ayant donné genereuſement tous ſes biens à ceux qu'il iugeoit en auoir beſoin, & voyant que quelques-vns luy demandoient s'il vouloit quitter le païs; *Nenny*, leur reſpondit-il, *mais ce que i'en fais eſt pour m'y acheminer*, & ce diſant il monſtroit le Ciel auec le doigt; comme s'il eût voulu dire, que c'eſtoit là

noſtre patrie. Auſſi l'eſt, il à vray dire. Car puis que noſtre Ame, qui eſt la plus noble partie de nous, en eſt venuë, elle ne ſçauroit prendre de meilleure route que celle-là, pour y retourner.

Ie ne puis mieux preuuer cette verité, ny mieux conclure auſſi ce Diſcours que par ce deuot raiſonnement du Pere Grenade. Il faut remarquer, dit-il, qu'il y a trois ſortes de lieux conuenables à l'homme, ſelon les trois differances de ſa vie. Le premier eſt le ventre de ſa Mere, apres qu'il eſt conceu; Le ſecond le Monde, apres qu'il eſt né; & troiſieſme, le Ciel, quand il a bien veſcu. Il y a tant de proportion en ces trois lieux, que le ſecond eſt plus noble que le premier, & le troiſieſme plus que le ſecond, tant en durée, qu'en grandeur, en beauté, & en toute ſorte d'excellence. Quand à la durée, le temps de la vie du premier n'eſt que de neuf mois: Le temps du ſecond paſſe rarement cent

ans; mais le troiſieſme dure à iamais. Tout l'enclos du premier lieu n'eſt pareillement que le ventre d'vne femme. Le ſecond eſt l'eſtenduë de tout ce monde viſible, & pour le regard du troiſieſme, ſelon cette meſme proportion, il eſt d'autant plus grand que le ſecon, comme le ſecond l'eſt plus auſſi que le premier. Qui pourroit donc comprendre la grandeur & la beauté de ce lieu là? Cette terre où nous habitons, eſt la demeure des Mourans, des Pecheurs, des hommes, au lieu que le Ciel l'eſt des Viuans, des Iuſtes & des Eſprits Angeliques. En vn mot, cette Patrie d'icy bas, eſt pour les Combattans, & celle d'enhaut pour les Triomphans. Icy ſont meſlez enſemble indifferemment, & les Amis, & les Ennemis: mais là il n'y aura place que pour les amis, & pour les Eſleuz de Dieu, apres qu'ils auront acheué leur pelerinage dans cette Valée de miſeres.

## *Que les moindres choſes ſont quelquefois de grands fleaux.*

### DISCOVRS XLII.

DANS cét Embleme, qui eſt d'Alciat, eſt décrit vn étrange fleau dont fut affligé la Lombardie, en l'an 1541. Car on tient qu'en plein Midy, l'air s'obſcurſit tout à coup d'eſpaiſſes nuées, d'ou tomberent à miliers des Sauterelles & des Langouſtes; qui s'eſtant miſes à ronger les grains, les fruicts, & les plantes, rendirent la famine vniuerſelle par tout le païs. Elles auoient le corps de la longueur d'vn doigt, la teſte enflée,

le ventre gros, & si plein d'vne purulente sanie, que s'estant toutes creuées à force de manger, elles corrompirent l'air, & l'infecterent à vn tel poinct, que les Corbeaux, les Corneilles, les Milans, & tels autres Oiseaux carnassiers, accoustumez à la charongne, s'enfuirent pour vn temps, ne pouuant souffrir l'horrible puanteur qui s'exaloit de cette voirie. Ceux qui ont escrit l'Histoire de ce temps là le disent ainsi, & adiouſtent en suite, Qu'aux païs voisins du Royaume de Pologne, fut veuë pareillemẽt vne incroyable quantité de semblables Insectes. Ils auoient le corps comme de grosses chenilles, & quatre aisles sur le dos dont ils fondirent plus dru que la gresle dans le païs, à deux lieuës à la ronde. Mais ce qui doit sembler plus estrange, est qu'en toute cette estenduë de terre, il en tomboit des nuages si épais, que le Soleil mesme en estoit obscurci. Par où l'on peut iuger combien grãds deurent estre les degasts

que cette vermine fist aux grains & aux plantes, qu'elle rongea iusqu'à la racine. Ces prodiges se peuuent dire semblables à ceux dont il est parlé dans l'Exode: & dans les Antiquitez de Iosephe. S. Augustin pareillement, en raporte vn autre bien remarquable, aduenu en Afrique, vn peu apres que les Romains l'eurent reduite en Prouince. Car il dit que toute cette coste-là fut tellemẽt desolée par les Sauterelles, que ne trouuant plus dequoy s'assouuir, apres auoir mangé les fruicts & les fueilles des arbres; elles cheurent mortes, partie dans la mer, partie le long du riuage; Tellement que de la corruption qu'elles laisserent en l'air, il s'ensuiuit vne si horrible Peste, que dans le seul Royaume de Massiniſſa, plus de quatre vingt mille personnes en furent frappées, outre qu'il en mourut dauantage aux costes voisines. A cecy peut estre joint ce que nous lisons à ce propos dans S. Ambroise. *La grace de Dieu*, dit-il,

*ſe fait remarquer en toutes choſes ; Et n'eſt pas iuſques aux Sauterelles qui ne nous en donnent vn exemple. Bien qu'il en pleuue quelquefois ſur la terre des Legions toutes entieres, elles n'ont garde neantmoins de toucher aux fruicts, ny de faire le moindre degaſt ſi Dieu ne leur commande. De cette façon, comme nous liſons dans l'Exode, elles puniſſent les offences que nous faiſons contre le Createur, & ſont comme les Miniſtres de ſa iuſte vengeance. Cela ne dure pas toutesfois. Car pour remedier à ce fleau, il permet que certains Oiſeaux, qui ſont inſatiables de leur nature, & que les Grecs appellent* Seleuces, *le facent ceſſer, à force de ſe repaiſtre de cette vermine qui le cauſe.* Hertman Schedel en ſes Chroniques, parlant des ruines causées par cette venimeuſe engeance de Sauterelles, dit qu'au temps de l'Empereur Lothaire, quelques contrées de France en furent couuertes en moins de rien, & que on remarquoit en ces animaux ie ne ſçay quoy de monſtrueux, & d'extraordinaire. Car ils auoient chacun ſix aiſles, &

deux dents plus dures qu'vn Caillou, dont ils rongerent en fort peu de temps les fruicts, les herbages, & les legumes. Mais enfin il en tomba dépaiſſes nuées dans la mer, qui les ietta ſur le riuage en diuers endroits; ce qui engendra vne ſi grande putrefaction, que l'air en fut corrompu, & la contagion vniuerſelle par tout le Royaume. Cét Autheur adiouſte, qu'il en arriua de meſme au temps de Charles, Duc de Bourgogne, fils de Philippe le Bon, & que tout le territoire de Breſſe fut ruiné par vne prodigieuſe volée de Langouſtes; qui en euſſent fait autant en quelques endroits de la Lombardie, ſans les ſoins extraordinaires qui apporta le Duc de Mantouë. Ie vous pourrois produire ſur ce ſuiet quantité d'autres exemples, n'eſtoit que vous les aurez leus, ie m'aſſeure, dans les Hiſtoires des Indes, & particulierement dans les Decades de Iean de Barros, Autheur Portugais, où ie vous renuoye, pour paſſer à l'Embleme ſuiuant.

## *Que les biens mal acquis ne proffitent point.*

## DISCOVRS XLIII.

IL y a dans Esope vne Fable d'où cét Embleme est tiré. Vn Milan, dit-il, s'estant saoulé des entrailles de quelque animal, qu'il auoit englouties toutes entieres ; *Ie me meurs ma Mere*, s'escria-t'il, comme il se vid contraint de les rendre en l'estat qu'il les auoit deuorées. Mais la Mere le voulant consoler ; *Tay toy, mon Fils* ; luy respondit-elle ; *ce sont les boyaux d'vn autre que tu vomis, & non pas tiens.*

Cét Apologue ne ſe peut mieux appliquer qu'à ces hommes prodigues & débauchez, qui diſſipent miſerablement les biens qui ne ſont pas à eux, & qu'ils n'ont acquis que par artifice & par volerie. Que ſi quelque choſe les oblige d'en vſer ainſi; c'eſt premierement vn appetit déreglé pour les Voluptez; & en ſecond lieu, cette grande confiance qu'ils ont de ne manquer iamais de richeſſes. Car comme elles leur viennent ſans peine, auſſi font-ils vanité d'en abuſer, & s'imaginent touſiours, qu'ayant trouué le ſecret, de peſcher, comme l'on dit, en eau trouble, ils n'eſpuiſeront iamais leur fonds, quelque deſpenſe qu'ils facent. Que s'ils ſe repreſentoient auec S. Chryſoſtome, Que les iniuſtes acquiſitions, pour petites qu'elles ſoient, cauſent ordinairement de grandes ruines, & auec Ciceron, Que les choſes mal acquiſes, s'en vont comme elles ſont venuës; ou ils ſeroient plus dénaturez

que

que les Tygres, ou ils ne s'enrichiroient point de la despoüille des gens de bien. Mais quoy ? Il est difficile que les raisons humaines puissent toucher des cœurs inhumains, qui ne s'attendrissent ny par les larmes des Vefues, ny par l'innocence des Pupils, dont ils engloutissent les heritages, & leur meilleure substance : En cela semblables à certaines sang-suës dõt parle Pline, qui laissent le mauuais sãg, pour prendre le bon, qu'elles succent iusques à n'en pouuoir plus, tãt elles sont alterées. Eux tout de mesme ne s'attachent iamais qu'à ce qu'ils trouuent plus à leur goust, dont ils se saoulent si bien, qu'il leur est force à la fin, ou de creuer, ou de rendre gorge, pour ne l'auoir pû digerer.

*Tâcher de s'en richir par fraude, & par surprises,*
*Et à ceux qui le font vn dangereux mestier :*
*On ne proffite point des choses mal acquises,*
*Dont iamais ne ioüit vn troisiesme Heritier.*

C'est la reproche que fait Ciceron à

Anthoine dans la seconde Philippique, où pour le noircir d'vne eternelle infamie; *Voyez*, dit il, *auec combien d'insolence ce Voleur s'en est allé fondre sur les biens de cét honneste homme* (il entend parler de Pompée) *par la valeur duquel le peuple Romain ne s'est pas rendu moins redoutable aux Estrangers que Pompée mesme s'en est fait aimer par l'integrité de sa vie. Voyez, dis ie, quel personnage il loüa, quand apres s'estre gorgé des richesses de toute vne Armée, il fit le farceur, & ne pensa plus qu'à rire, se voyant tout à coup deuenu riche; Et considerez par mesme moyen combien est veritable ce dire du Poëte*, Qu vn bien mal acquis ne proffite point. *Ce que vous n'aprennez que trop par l'exemple de ce Gourmand qui engloutit tant de grands thresors en si peu de iours.* Tant s'en faut donc qu'il faille chercher à s'accommoder, en incommodant autruy, qu'au contraire il vaut mieux renoncer aux richesses, que de les posseder iniustement. Ce que le Poëte Euripide nous conseille de faire par ces vers.

*Soubmets tes appetits aux loix de la Raiſon,*
*Et cherche en trauaillant vne choſe aſſeurée;*
*L'Iniuſtice & le vol perdent vne Maiſon,*
*Et les biens mal acquis ne ſont pas de durée.*

Cela nous eſt icy confirmé par l'exemple du Milan, qui dans les figures hyerogliphiques, eſt le Symbole d'vn riche vſurier, qui n'attachant ſon affection qu'aux richeſſes, en veut auoir à quelque prix que ce ſoit. Ce que le ſage Socrate nous veut ingenieuſement donner à entendre dans ſon Phedon, où il dit que les Auares & les Larrons ſeront transformez en Milans & en Loups, apres leur mort, pour auoir eſté inſatiables durant leur vie.

*Que les maux ſont prompts, & les remedes tardifs.*

## DISCOVRS XLIV.

TOVTES les incommoditez, & tous les maux de la vie ſont compris dans cét Embleme, dont le ſuiet eſt tiré d'Homere, qui dans le premier Liure de ſon Illiade imagine vne certaine Deeſſe, à laquelle il donne le nom d'Até, deſtinée, à ce qu'il dit, pour s'oppoſer à la proſperité des Mortels. Car elle ne les embarraſſe pas ſeulement dans toute ſorte d'incõmoditez, &

de maladies du corps, mais elle leur trouble encore l'esprit d'vn nombre infiny de passions, de fantaisies, & d'opinions monstrueuses. Il feint en suitte, que pour remedier à ces maux, Iupiter enuoye apres elle les Lites; & qu'encore qu'elles soient ses filles, elles ne peuuent pas neantmoins expier si tost les dommages & les degasts qu'Até se trouue auoir faits. Car pour en venir à bout, il faut necessairement qu'elles prennent du temps, à cause qu'elles sont louches, goutteuses, vieilles. Le mesme Poëte en vn autre endroit de son Iliade, ne pouuant souffrir l'imprudence d'Até, qu'il dit estre cause de ce que Iunon l'a trompé, la precipite icy bas, & luy defend de iamais plus retourner au Ciel.

A bien considerer cette Fable, on iuge aussi-tost que le Prince des Poëtes Grecs l'a inuentée, pour monstrer que les incommoditez de la vie saisissent promptement l'homme, & ne l'aban-

donnent que bien tard; Ou, si vous voulez, qu'elles viennent à luy en poſte, comme dit le Vulgaire, & s'en retournent à pied. Or ce que les Anciens appellent Até, quelques vns de nos Docteurs Chreſtiens, comme Euſebe, & Iuſtin Martyr, l'expliquent de Lucifer, qui pour ſon Orgueil fut precipité du Ciel aux abyſmes, comme il eſt dit dans les Saintes Lettres. Quant aux Lites, qui ſuiuent Até, on les peint vieilles, louches, & boiteuſes, ſoit pour leur naturelle foibleſſe, ſoit pource qu'elles ne regardent qu'à contre-cœur & d'vn mauuais œil, ceux qui en ont eſté offencez, ſoit à cauſe qu'elles ne les abordent iamais que le plus tard qu'elles peuuent, pour leur en faire reparation. Mais apres tout, cela ſe peut fort bien appliquer à la pluſpart des hommes du monde; leſquels apres quelque notable iniure qu'ils ont receuë, en gardent quelquefois le ſouuenir ſi long-temps, qu'ils ne l'effa-

cent que par la Mort. A quoy ne se rapportent pas mal encore les paroles de Tacite, dans la vie de Iulius Agricola son beau pere, où il dit, *Que par vn vice attaché à la foiblesse humaine, les remedes sont tousiours plus tardifs que les maux: car il se remarque par esprouue, que les corps ne prennent accroissement & vigueur que peu à peu, au lieu qu'on les voit defaillir tout à coup, & lors qu'on y pense le moins.* Tel est aussi le sentiment de Seneque en la 92. de ses Epistres, où s'estant proposé de consoler son amy Liberalis, sur le bruslement de la Ville de Lyon; La Fortune, dit-il, choisit tousiours quelque nouueauté, pour faire souuenir les hõmes de ce qu'elle peut, quand ils en ont perdu la memoire. Vn seul iour détruit & reduit à neant, tout ce qu'vn long temps, & vne particuliere faueur du Ciel auoient permis d'amasser. Celuy a donné encor vn trop long delay aux malheurs dont nous sommes talonnez, qui a dict qu'vn iour, vne heure, vn moment suffi-

ſoient pour ruïner des Empires. Ce ſeroit quelque ſoulagement à noſtre foibleſſe, & à la fragilité de nos biens, ſi les choſes du mõde ſe pouuoient reparer auſſi prõptement, que promptement elles finiſſent. Mais tout au contraire, c'eſt peu à peu qu'elles s'accroiſſent, au lieu qu'elles s'eſcoulent tout à coup, & ſe precipitent à leur entiere ruïne. Car il n'y a rien de particulier ny de publiq qui ſoit de longue durée. La frayeur ſe meſle dans les ſuccez les plus calmes; & ſans le tumulte d'aucune cauſe eſtrangere, le malheur vient ſouuent du lieu meſme d'où nous l'aprehendons le moins. Auecque cecy pareillement ont vne grande conformité dans Q. Curce ces bons mots d'vn Ambaſſadeur des Scythes, *Et quoy? tu ne ſçais donc pas que les grands arbres ſont long-temps à croiſtre, & qu'en moins d'vne heure ils peuuent eſtre arrachez.*

L'explicatiõ que i'ay donnée à cette Fable, apres les Autheurs que i'ay alleguez,

ne differe en rien de celle d'Heraclides, qui dans son traité des Allegories d'Homere, accuse d'vne grossiere ignorance ceux qui reprennent ce Poëte, d'auoir feint les Lites estropiées & laides, puis qu'elles estoient filles de Iupiter. Mais ils ne considerent pas, qu'Homere l'a fait à dessein, pour monstrer par là, que les hõmes qui se sentent coupables, vont lentement, pource que leur conscièce les ronge, & qu'ils aprehendent d'approcher de ceux qu'ils ont iniustement offencez. Ils n'ont dõc iamais ny l'esprit asseuré, ny la veuë arrestée, mais sont toûjours passes, & tiennent les yeux pẽchez en bas, comme s'ils vouloient flechir à pitié les personnes qu'ils ont irritez. Voila donc la cause pour laquelle le Poëte Homere a depeint ainsi ces filles de Iupiter. Mais Até tout au contraire, est d'vne humeur prompte & violente, dont elle se sert à nuire aux hommes, & à les rendre comme elle, encleins à tous vices. Concluons

donc ce raiſonnement par la propoſi-
tion que nous auons faite, qui eſt, Que
les maux vont touſiours beaucoup plus
viſte que les remedes. Ce qui ne ſçau-
roit eſtre mieux demonſtré que par ce ta-
bleau qu'en fait Homere, qu'on peut
nommer à bon droit vn excellent Pein-
tre des paſſions humaines, qu'il a de cou-
ſtume de nous repreſenter ſoubs les
noms des Dieux, dans ſes ingenieuſes
Allegories.

## *Que le Trauail eſt vn chemin à la Gloire.*

## DISCOVRS XLV.

APRES que les Grecs ſe furent embarquez, pour s'en aller aſſieger la grande Ville de Troye; & qu'ils eurent mis leur flotte à l'anchre dans le port d'Aulide, en attendant que le vent, qui leur eſtoit contraire, vint à ſe changer; Le Deuin Calchas aduertit Agamemnon de ce qu'il auoit à faire, afin de flechir à pitié Diane irritée; & luy predit en ſuitte, que la Ville ne ſeroit priſe qu'au bout de dix ans, durant leſquels il falloit qu'il ſe rendiſt inuincible à la peine, & à la fatigue de la guerre. Dequoy luy fut en preſage vn effroyable Dragon, qui ſurprit neuf petits paſſereaux dans le nid, & les engloutit auec

que leur Mere: car par le Dragon il faut entendre le temps, & par les passereaux les années.

Par cét Embleme il nous est demonstré, Que les belles choses sont ordinairement difficiles, & qu'on ne peut paruenir à la Gloire, si lon ne trauaille continuellement, & sans se lasser. Aussi est elle selon Aristote, le plus grand de tous les biens exterieurs; & celuy qu'elle n'attire point à son amour, est asseurément plus dur qu'vn rocher, & plus insensible qu'vne souche. Car à moins que de cela, dit Ciceron, il est impossible de ne connoistre pas qu'elle difference il y peut auoir entre la loüange & le blasme. Le Sage neantmoins souffre tous les deux ensemble auec vne si grande moderation, qu'il ne se rebute de son deuoir, ny pour l'vn ny pour l'autre. Caton en vsoit ainsi dans toutes les actions de sa vie, & Salluste disoit de luy, que tãt plus il fuyoit la Gloire, tant plus elle se plaisoit à le sui-

ure. Que si quelque chose le met en son lustre, c'est asseurémẽt la generosité, d'auec qui les plus grands hõmes qui furent iamais, l'ont tousiours rẽduë inseparable. Tesmoin Pompée entre les autres, de qui l'on raconte, qu'ayãt fait son prisonnier de guerre le valureux Tygranes Roy de Pont, il le restablit dans ses Estats, comme allié des Romains, aimant mieux l'obliger à soy par ce bon office, que le mener à Rome en triomphe, pource, disoit-il, qu'il preferoit la gloire d'vn siecle à celle d'vn iour. Que si la difficulté d'y paruenir en rebute quelqu'vn, qu'il se souuienne auecque Pindare, Que cette amertume est adoucie par le plaisir qu'il y a d'estre satisfait en soy-mesme, ou de se voir en honneur; Et auec Epicharmus, Que les Dieux ne vendẽt point vne si belle chose qu'aux prix d'vn trauail espineux, & d'vn soin infatigable. Ie ne puis assez loüer à ce propos ces belles paroles de Clement d'Alexandrie. Lon tient, dit-il, que la

Vertu fait ſa demeure en certains Rochers, qui ſéblent inacceſſibles, tant il eſt difficile d'y mõter. Elle ne s'y laiſſe point voir à toute ſorte de gens ; Et dans cette fortereſſe où elle tient ferme, ne peuuent entrer que les hommes courageux, qui par leur adreſſe & par leur conſtãce dans les trauaux, luy donnent de manifeſtes preuues de ce qu'ils valent. En effet, ny Alexandre, ny Epaminondas, ny Themiſtocles, ny tous les autres hommes illuſtres, tant Grecs que Romains, n'auroient iamais gaigné le ſommet de cette Montaigne, ſi auec vne forte reſolution & vne peine incroyable, ils n'en euſſent forcé les aduenuës, & gaigné tous les paſſages. Ce qui fait dire à Plutarque, parlant des Romains, Que ce ne fut pas tant la Fortune que la Vertu, qui donna de nouuelles bornes à leur Empire. Car elle parut touſiours extraordinaire, & dans les mauuais ſuccez, & dans les entrepriſes les plus hazardeuſes. Auſſi ſçait on bien que

par

par elle, l'inuincible Iules Ceſar, s'en alla courageuſement à la conqueſte des Iſles de la grande Bretaigne, ſans craindre ny les eſcueils de cette Mere là, ny l'impetueuſe violence de ſes marées; & que par elle meſme, le grand Annibal s'ouurit vn chemin en Italie, où le ſeul deſir de la Gloire, luy fit mener ſon Armée à trauers les Alpes, & rompre des glaces que perſonne que luy n'auoit encore rompuës. Puis que c'eſt donc par le ſeul Trauail qu'on peut pretendre à la Gloire; & ioüir d'vne ſi belle Maiſtreſſe, qui fait tant de jalous & ſi peu de vrays Amans, il eſt bien iuſte que pour l'acquerir, nous n'eſpargnons aucune ſorte de peine, & que nous ayons touſiours en noſtre memoire ces vers du plus poly de nos Poëtes:

*Touſiours d'vn beau deſſein la Gloire deſireuſe;*
*Veut auoir pour hoſteſſe vne Ame genereuſe;*
*Et iamais vn Guerrier aux combats eſtonné;*
*Ne ſe vid couronné.*

*De la Nobleſſe, & de la Generoſité.*

## DISCOVRS XLVI.

DANS cét Embleme, deux Gentils-hommes de nation differente (car l'vn eſt Athenien, & l'autre Romain) diſputent le prix de la Nobleſſe, & de la Generoſité. Ils portent tous deux des enſeignes de ce qu'ils ſont, pour ſe donner à connoiſtre, à ſçauoir l'Athenien, vne robe remarquable par les Cigales qui s'y voyent; & le Romain, des ſouliers tous ſemez de petites Lunes, en forme de Croiſſans. Que s'il

en faut maintenant rechercher la cauſe, ie diray, apres les plus celebres Autheurs de l'Antiquité, Que les Atheniens, qui vouloient paſſer pour nobles dans leur païs, & qui l'eſtoient en effet, auoient accouſtumé d'attacher à leur cheuelure de petites Cigales d'or, en forme de nœuds, & de poinçons, comme nos Dames font aujourd'huy. Par ou ils pretendoient monſtrer encore, qu'ils n'étoient ny de condition ſeruile, ny eſtrangers, d'autant que c'eſt vne opinion generalement receuë, que les Cigales ne ſont point paſſageres, & qu'elles viuent & meurent dans les païs où elles ont pris naiſſance. Ce que neantmoins Antiſthenes ſouloit imputer à blâme aux Atheniens, leur reprochant par raillerie, que cette belle couſtume de ne bouger de chez eux, leur eſtoit commune auec les Tortuës, & les autres poiſſons de cette nature, qui n'abandonnent iamais leurs coquilles. Quant aux Romains, ce qu'ils

portoient de petits Lunes sur leurs souliers, estoit pour signifier, qu'on auoit veu leurs Empires prendre accroissement peu à peu & de croistre, aussi à l'imitation de cét Astre variable. Ie pourrois alleguer à ce propos, quantité d'autres raisons, que i'obmets exprés, afin de n'estre ennuyeux. Il me suffit de vous faire remarquer, Que les Arcadiens aussi vsoient entr'eux de cette méme sorte de souliers, pource qu'ils se croyoient les premiers qui auoient découuert au Ciel le Croissant, apres le Deluge vniuersel. Et d'autant que c'estoient les peuples du monde, qui selon Pierius, se picquoient le plus de l'Antiquité de leur Nation; c'est à raison de cela que Thucidide au commencement de son Histoire, les appelle plus vieux que la Lune.

Or afin de ne confondre point ensemble la Noblesse & la Generosité, ie dis apres Aristote, qu'il y a quelque sorte de difference entre ces deux choses.

L'on appelle Noble ce qui eſt venu de bonne Race, & Genereux ce qui ne degenere point de ſa Nature. D'où il s'enſuit neceſſairement, qu'il ne ſe peut faire que l'vn n'ait de l'aduantage ſur l'autre. Le Noble ne doit ce tiltre qu'à ſes Anceſtres ; au lieu que le Genereux eſt recommandable, & pour ſa Vertu propre, & pour celle de ſes Predeceſſeurs ; D'où il s'enſuit que tous les Genereux ſont Nobles, mais que tous les Nobles au contraire, ne ſont pas Genereux Cela ſe voit clairement en ce que les Nobles degenerent ſouuent de la Vertu de leurs Peres, & s'auiliſſent entierement par la baſſeſſe de leur courage C'eſt pour la meſme raiſon que le Prince de l'Eloquence Romaine, nomme Genereuſe la Race des Scipions ; pour auoir produit quantité d'excellens hommes, & qu'il en dit autant de Pyrrhus, Roy des Epirotes ; Comme au contraire, il appelle Phalaris vn Noble Tyran, qu'il dit eſtre illuſtre

en cruauté par dessus les plus cruels. Par où l'on peut voir que le mot de Noble est quelquefois iniurieux ; selon qu'il est applicqué ; au lieu que celuy de Genereux ne se prend iamais qu'en bonne part.

Mais quoy qu'il en soit, apres auoir apporté ces differences en general, ie diray auecque Monsieur Baccon, pour ce qui regarde la Noblesse en particulier ; *Que si c'est vne chose digne de respect, de regarder auec admiration vn fort Bastiment que son Antiquité rend venerable, & qui se conserue sans apparence de ruyne : Ou de voir vn vieil arbre, qui malgré l'effort des ans ne laisse pas d'estre sain & entier : Qu'auec bien plus de raison l'on doit admirer vne Ancienne & noble Famille, qui dans les reuolutions des choses du Monde, a sceu resister aux vagues & à l'orage. Car il faut remarquer icy, Que la nouuelle Noblesse n'est qu'vn pur effet de Puissance, & l'ancienne vn acte du Temps. Ceux qui donnent naissance à la Fortune de leur*

*Maiſon, ſont pour l'ordinaire plus vertueux que leurs Deſcendans, mais non pas ſi gens de bien qu'eux. Et à vray dire, eſtant fort difficile de ſe faire Grand, ſans y apporter vn meſlange d'artifices bons & mauuais; la meſme raiſon qui permet que leurs Vertus paſſent à la Poſterité, veut que leurs defauts meurent auec eux.* Apres tout cela neantmoins, ie ne penſe pas qu'il faille eſtimer veritablement Nobles ceux qui ſe picquent ſi fort de l'eſtre, qu'ils en deuiennent inſupportables. Tels ſont, diſoit vn Ancien, ces hommes effeminez, & voluptueux, qui n'ont de l'homme que l'apparence, & qui dans la molleſſe où leurs iours s'eſcoulent, ne voyent iamais ny leuer, ny coucher le Soleil; qui ne vous entretiennent que de leur Genealogie, ou qui ſe croyent grands perſonnages, pource que leurs Predeceſſeurs l'ont eſté, & qu'ils en peuuent monſtrer les noms dans l'Hiſtoire, ou les portraits dans leurs Galeries. Mais s'ils auoient bien eſtudié là deſ-

ſus les ſentimens des hommes illuſtres, ils auroient appris de Democrite, Que la Nobleſſe des hommes eſt en la generoſité de l'eſprit, comme celle des Animaux irraiſonnables eſt en la force du corps; De Plutarque, Qu'elle eſt vn bien eſtranger, ſi nous ne tachons nous-meſmes de l'acquerir; De Platon, Qu'on la peut nommer legitimement la Creature de le Vertu; & de Iuuenal, Que celuy ſe trompe, qui la fait dépendre de ſes Anceſtres, s'il n'eſt ſoigneux de les imiter. Les Pigmées, à ce que diſent les Poëtes, ſont deſcendus du Geant Anthée; & les Gruës toutesfois ne laiſſent pas auec leur long bec de leur bien faire la guerre. C'eſt donc auecque peu de raiſon que l'homme ſe vante de ſa Race, s'il ne la ſçait faire valoir, & s'il ne s'eſleue par les bonnes qualitez de ſon Ame. Ce fut ainſi qu'en vſa Vrbain IV. François de Nation, qui eſtant paruenu à la Dignité de Sou-

uerain Pontife par ſon trauail & par ſon merite, fit cette reſponſe au Roy d'eſpagne, qui luy reprochoit ſa baſſe naiſſance. *Ce n'eſt pas Vertu que de naiſtre Noble; mais s'en eſt vne bien haute que de s'ennoblir comme i'ay fait.* I'obmets ce bon mot de Phalaris, Tyran d'Agrigente, *Que l'homme vertueux ſans oſtentation, n'eſt pas ſeulement Noble, mais qu'il ſe peut dire Prince* Et la reſponſe d'Iphicrates, à qui Hermodius ayant objecté, Qu'il eſtoit fils d'vn Sauetier; *Il eſt vray*, luy dit-il, *que ma Nobleſſe commence en moy; Mais il faut que tu m'aduouës auſſi, que la tienne finit en toy.*

Il ne faut pas pourtant mettre en doute; que les hommes vrayement Nobles, ne ſoient auſſi vrayement Genereux. Alexandre teſmoigna qu'il l'eſtoit dés ſon bas aage. Car oyant parler des grandes conqueſtes de Philippes: *Ah! compagnons*, dit-il, *à ce que ie voy, mon Pere prendra tout pour luy, ſans me*

*laiſſer rien à conquerir;* & vne autrefois comme on luy conſeilloit de courir aux ieux Olympiques, pource qu'il eſtoit merueilleuſement diſpos, *Ie le ferois volontiers*, reſpondit-il, *ſi des Roys y couroient auſſi. Mais ce n'eſt pas gloire, de vaincre ſes inferieurs, ny moins encore d'en eſtre vaincu.* I'obmets que pouuant ſurprendre Darius, il ne le voulut pas, & dit genereuſement, *Qu'il aimoit mieux ſe repentir d'auoir deſdaigné la Fortune, que de rougir d'vne honteuſe victoire.* Ie ne croirois pas mentir, ſi i'en diſois autant de Iules Ceſar, puis que tous les Hiſtoriens demeureut d'accord, Qu'il n'y eut iamais de Generoſité pareille à la ſienne. Mais il me ſuffit de conclurre ce Diſcours par celle des Lacedemodiens, qui poſſedoient a vn ſi haut point cette excellente Vertu, qu'ils ſembloient tous eſtre nais pour commander, & ne pouuoient rien ſouffrir de lâche ny de mechani-

que. Ils dedaignoient d'enclorre leur Ville d'vne enceinte de murailles; pource qu'ils se croyoient assez forts pour la defendre, & que leurs femmes mesmes s'estimoient capables de repousser l'Ennemy. Quelque ruse qu'il fût, ils l'estoient encore dauantage; & mettoient leur principale finesse à n'en auoir point du tout. Car bien qu'ils ne rejetassent pas de l'Art de la guerre, les stratagemes ny les surprises, ils vouloient pourtant qu'il n'y eust point de perfidie meslée, & que celle se fist sans aucune supercherie. Personne n'auoit de l'Empire sur eux; & c'estoient les seules Loix qui leur commandoient. En vn mot ils auoient trouué l'art de ne se point laisser maistriser aux voluptez, ny aux richesses du Monde: Tellement qu'il estoit difficile qu'ils fissent aucune action, qui ne fust grande & releuée. Aussi comme d'vne bonne cause s'ensuit ordinairement vn bon effet,

il ne faut point en attendre d'autre d'vn cœur genereux ; le propre duquel eſt de faire du bien aux Ennemis meſme, & de meſpriſer les choſes de la terre, pour ne s'attacher qu'à celles du Ciel.

*De la Vaillance.*

## DISCOVRS XLVII.

LEs grandes choſes qu'Hercule a faites, ſont aſſez communes dans les eſcrits des Mythologiſtes, ſans qu'il ſoit beſoin que ie m'amuſe à les repeter dans ce Diſcours; où ie ne pretends monſtrer autre choſe, ſinon que cét infatigable Heros, digne fils de Iupiter & d'Alcmene, fut non ſeulement vaillant de ſa perſonne, mais qu'il ſceut veritablement ioindre la force du corps à celle de l'eſprit, & à la gran-

deur de courage. Tellement que de ſes hautes entrepriſes, & de la gloire qu'il eut à les faire reüſſir par ſes trauaux continuels, ie tireray vn iuſte ſuiet de parler icy de la parfaite Vaillance. Ie diray donc, pour la definir; Qu'elle eſt vne ferme reſolution née d'vn cœur genereux, qui ſçait ioindre enſemble & la Prudence & l'Adreſſe, dans toutes les choſes generalement, qui regardent l'intereſt propre, ou celuy du public, ſans iamais ceder à la Fortune, quelque contraire quelle puiſſe eſtre. Tel ſe fit voir autresfois le valeureux Scipion, à qui l'on donna la gloire en ſes premieres années, d'auoir luy ſeul gardé les Romains, apres leur defaite en la iournée de Cannes. Car alors il parût dans les ruës de Rome, auecque l'eſpée nuë, qu'il paſſoit par deſſus la teſte des principaux, qui perdant courage eſtoient ſur le point de ſe rendre, & d'abandonner la Patrie à la violence des Ennemis. Tel fut encore Lici-

re Licinius Dentatus, qui se trouua dans plus de vingt batailles, où il receut par deuãt iusques à quarante cinq blessures, & pas vne par derriere. Tel le Capitaine Attilius, de qui nous lisons, qu'en vn combat naual se voyant coupée la main droitte, dont il auoit arresté vne Chaloupe, il la reprit de la gauche; qui luy estant encore emportée, l'obligea de recourir à ses dents, auec lesquelles il l'accrocha si fortement, que iamais il ne voulut démordre, qu'il ne l'euſt veuë coulée à fonds. Tel le grand Themistocles, qui par l'exemple de Miltiades, deuenu tout à coup honneste homme, de vicieux qu'il estoit, gaigna plus de trophée en cinq ans, à la suitte de la Vertu, qu'il n'auoit acquis de blasme & de reproches par l'espace de vingt huict années, qu'il auoit honteusemẽt employées à se plonger dans le Vice. Tels furent enfin Agamemnon, Vlysse, Hector, Achille, Diomede, & quantité d'autres, dont la

memoire eſt encore viuante dans les Ouurages des Poëtes les plus celebres. L'Hiſtoire Sacrée nous propoſe pareillement pluſieurs excellents hommes, dont la Valeur fut illuſtre. Tels ſe firent remarquer Abraham, Ioſüé, Moyſe, Iozias, Gedeon, Samſon, les Machabées, & ainſi des autres que ie paſſe ſous ſilence, ſans y comprendre vne infinité de Martyrs, dont l'inuincible conſtance a ſurpaſſé de bien loin la plus haute valeur de tous les Guerriers qui furent iamais. I'adiouſte à cecy, qu'à bien conſiderer l'Hiſtoire, on trouuera qu'en matiere de Vaillance, les Anciens n'ont pas de quoy ſe vanter d'auoir eu de l'aduantage ſur les Modernes Pour en auoir des preuues certaines, il ne faut que lire ce qu'en a eſcrit Oſorius, fidelle Hiſtorien de ce qui s'eſt paſſé à la conqueſte des Indes. Entre les autres merueilles qu'il nous raconte, il dit, Qu'vn certain Capitaine, qu'on appelloit Anthoine Abrey, ayant eu les

machoires percées d'vn coup de fleche, & voyant que ſon General, qui le croyoit mort, en vouloit mettre vn autre à ſa place; *Non, non*, luy dit il, *i'ay encore deux iambes pour courir, deux bras pour frapper, la parole forte, pour encourager mes gens, & aſſez de cœur, graces à Dieu, pour commander, comme i'ay fait cy-deuant, & pour ne permettre pas qu'on m'oſte la gloire qui m'eſt deüe.* I'obmets cét autre Soldat Portugais, qui veſtu d'vne ſimple caſaque de toile ſe ietta dans vn eſpaix bataillon de Maures, deuant Alger, d'où il reuint victorieux vn peu apres, au grand eſtonnement de ceux qui le virent. Mais ie ne puis oublier à ce propos ce que ie me ſouuiens d'auoir leu dans vn Autheur digne de foy, qui eſt, qu'en vne bataille qui fut donnée contre le Turc, l'an 1440. où mourut Ladiſlas Roy de Polongne, & où quarante mille Turcs demeurerent ſur la place, il ſe trouua vn Chreſtien ſi valeureux, que ſe iettant à

corps perdu à trauers les Escadrons des Mahometans, où il tailloit en pieces tous ceux qui se rencontroient deuant luy, il se rendit si pres d'Amurath, que d'vn jauelot qu'il luy lança de toute sa force, il le porta par terre, & le mit en si grand danger de sa vie, qu'asseurement il l'en eust priué, si les gardes de ce Prince ne l'eussent empeché. Luy cependant en eut vne telle allarme, qu'il protesta en mesme temps, de n'acheter iamais plus si cherement la victoire.

Ie rapporterois à ce propos quantité d'autres exemples, si celuy d'Hercule qui sert de sujet à mon Discours, ne me tenoit lieu luy seul de tout ce que ie pourrois dire de la Vaillance. La sienne fut si prodigieuse, que ce qu'en disent les Poëtes est incroyable, & semble tenir de la Fable plustost que de l'Histoire. Mais quoy qu'il en soit, si vous desirez sçauoir quelles loüanges il s'est acquises par ses trauaux, & de quelle sorte ils se doiuent en-

tendre, vous n'auez qu'à bien considerer les paroles d'Heraclides, que i'ay ainsi traduittes. *Il ne faut pas s'imaginer que par les seules forces du corps, l'ancien Hercule ait pû faire tant de choses extraordinaires, qu'on dit qu'il a faites. Pour en estre venu à bout si heureusement, il est à croire que c'estoit l'homme du monde le plus prudent, & qui auoit de plus grandes connoissances des secrets du Ciel, & de la Nature. Car les plus sçauans des Stoiciens demeurent d'accord, que ce fut luy qui le premier de tous mit la Philosophie en son lustre. Dequoy sert-il donc de parler de ses trauaux, & de ses combats, comme d'autant de prodiges de Vaillance, si l'on n'en considere le sens mystique? Par le Sanglier & par le Lion qu'il mit en pieces, il nous faut entendre l'Intemperance & la Colere des hommes, que ce Heros mit à la raison, & dont il modera les appetits desreglez. Le mesme nous est encore representé par le Taureau qu'il dompta; comme par la Biche aux pieds d'airain, qu'il*

*prit à la courſe, il nous eſt ſignifié, Que ce fut luy qui extermina l'aprehenſion & la crainte dont les Mortels eſtoient trauaillez. Quoy dauantage ? Il chaſſa les Oiſeaux Stymphalides, à ſçauoir l'eſperance & les vains deſirs, qui paſſent viſte comme le vent. Il nettoya de plus l'eſtable d'Augée,, & coupa les teſtes de l'Hydre, c'eſt à dire, qu'il retrancha de l'Ame ſes ſalles pensées, & qu'il la purgea des ordures du Vice. Quant à Cerbere, qu'il tira des Enfers pour luy faire voir le iour, cela s'entend de la Philoſophie, dont le meſme Hercule nous eſclaircit les trois parties, à ſçauoir la Logique, qui apprend à raiſonner, la Phiſiologie, qui regarde les connoiſſances de la Nature, & l'Ethique, qui eſt la ſcience des Mœurs.* Auec ce paſſage a vn grand rapport, ce que dit Lactance dans ſon premier liure des diuines inſtitutions ; & pareillement ce que nous liſons dans Dion Chryſoſtome, qui deſcriuant en excellens termes les plus hautes qualitez du corps &

de l'Ame, les applique toutes fort ingenieuſement à Hercule. Ie laiſſe à part ſes autres trauaux, pource qu'ils ne ſont pas de mon ſujet, & que ie penſe en auoir aſſez dict, pour paſſer au Diſcours ſuiuant.

## *De la vie humaine.*

## DISCOVRS XLVIII.

L'Estat de la vie humaine sembloit si digne de compassion, & si ridicule aussi au Philosophe Heraclyte, & à Democrite, que toutes les fois qu'ils y pensoient, l'vn ne cessoit de pleurer, ny l'autre de rire. De vous dire maintenant lequel des deux auoit plus de raison, c'est à quoy ie me trouuerois bien empeché. Mais voicy Seneque, qui me releue de cette peine, & qui en donne ce jugement. *Il nous faut reduire à tel poinct,*

*que les vices du Peuple nous ſoient deſormais vn ſuiet de risée, au lieu de nous en eſtre vn de facherie. Il faut, dis-ie, qu'en cela nous imitions Democrite pluſtoſt qu'Heraclyte. Celuy cy pleuroit, toutes les fois qu'il ſortoit en publiq & celuy là rioit au contraire. Toutes les actions de noſtre vie ne ſembloient à l'vn que miſere, & à l'autre que folie. Nous deuons donc bien apporter de la moderation à nos déplaiſirs, & nous reſoudre à la patience dans les diſgraces de la Fortune. Il eſt plus ſupportable de ſe mocquer de noſtre vie que d'en pleurer. La raiſon eſt, d'autant que celuy qui s'en rit, n'en deſeſpere point tout à fait; au lieu que celuy qui pleure, s'attriſte en vain d'vne choſe qu'il croit en ſon ame ne pouuoir eſtre amendée. Que ſi l'on conſidere bien toutes choſes, on trouuera que celuy qui ne peut s'empecher de rire, eſt incomparablement plus courageux, que cét autre qui s'abandonne aux pleurs. Car il ſuit en cela l'effet de l'Ame le plus leger, ne penſant pas qu'il y ait rien de haut, rien de graue, rien de ſerieux, ny rien qui puiſſe*

*respondre à ces grands preparatifs que font icy bas les hommes. Que quelqu'vn se represente tous les sujets qui nous peuuent attrister, ou nous resiouyr, & il treuuera tres-veritable ce que disoit autres-fois Dion, à sçauoir, Que toutes les affaires des mortels ressemblent à leurs commencemens, & que leurs actions ne sont ny meilleures: ny plus saintes que leurs pensées. C'est donc vne extreme folie de se mettre en peine de ce qu'ils font; & il est bien plus à propos de supporter leurs mœurs & leurs vices, que de se laisser emporter aux ris & aux larmes. Comme c'est vne perpetuelle misere de s'affliger des malheurs d'autruy, c'est aussi vn plaisir inhumain de s'en resiouyr.* Voyla quels sont les sentimens de Seneque, touchant l'estat de la vie. Les vns en voudroient estre dehors, à cause des maux continuels qu'ils y souffrent; & les autres s'y plaisent si fort, qu'ils en font icy bas leur souuerain bien, alleguant, Qu'il n'est que de viure, & que comme dit l'Ecclesiastique, *Vn chien vif vaut mieux qu'vn Lion mort.*

Mais quand on a bien consideré les miseres d'icy bas, on trouue apres tout, Qu'estre dans le monde, c'est estre en exil puis que nostre Patrie est au Ciel, & que tout ce qu'il y a d'esclat & de pompe sur la terre, n'est que vent & que fumée. Ceux donc qui sont si attachez à la vie, ne considerant pas qu'on ne fait que la traiter en langueur, & qu'il vaudroit mieux que la durée en fust plus courte, afin que les maux en fussent moins longs. Telle estoit aussi l'opinion des Anciens, dans l'Histoire desquels nous lisons, que Trephonius & Agamenides, riches & pieux Grecs, remercierent Apollon vn peu auant que rendre l'esprit, de ce qu'il les ostoit du monde, trois iours apres auoir acheué les reparations du fameux Temple de Delphes. Ce fut la mesme grace que fit Iunon à Bitó, & à Cleobis, pour recompenser la deuotion de leur Mere; qui s'en estant plainte à la Deesse, receut pour response, *Qu'elle auoit*

*grand tort, & que le plus beau preſent que peuſſent faire les Dieux à ceux qu'ils aimoient, eſtoit de leur donner vne courte vie;* ce qui adiouſte vn grand poids à ce Paradoxe, Qu'il vaut mieux ſortir viſte du monde, qu'y eſtre long temps. Ie trouue fort remarquable à ce propos cette conſideration de Xerxes, puiſſant Monarque des Perſes, qui apres auoir bien regardé d'vn lieu haut eſleué deux prodigieuſes Armées qu'il auoit par mer & par terre, composées de plus d'vn million de Soldats, ſe mit à pleurer, au lieu de s'en réjoüir. Dequoy ſon Oncle Artabanus ſe treuuant bien eſtonné, & luy en ayant demandé la cauſe; *Ie pleure*, reſpondit-il, *de voir que de tant d'hommes, que i'ay mis enſemble pour vous faire la guerre, il n'en reſtera pas vn ſeul d'icy à cent ans.* Quelque courte neãtmoins que ſoit la vie, elle eſt aſſez longue, dit Plutarque, quand on l'employe bien, veu que ce n'eſt point par la durée du temps, mais par la ſeule Vertu qu'elle doit eſtre meſurée.

Il faut remarquer à ce propos, qu'il y a deux sortes de vies extrememẽt differentes. L'vne est corporelle, c'est à dire sensuelle, & mondaine, qui n'a rien de releué ny de noble, & qui fait que ceux qui la suiuẽt, ne se plaisẽt qu'aux voluptés, qu'ils se font vn Dieu de leur ventre ; & que se debordant apres le luxe, ils ne s'estudient à quoy que ce soit, qu'aux vanitez de la terre. L'autre au contraire est spirituelle & sainte ; entierement propre aux gens de bien, qui sçauent mortifier leurs passions, & qui par de glorieuses victoires, qu'ils gaignent sur eux mesmes, & sur leurs trois Ennemis, cueillent icy bas des palmes & des lauriers, pour en estre couronnez là haut. A leur exemple, representons nous que ce que nous sommes sur la terre, n'est qu'affin de gaigner le Ciel. que si nous sçauõs considerer l'estat de la vie, sa courte durée, & la condition de la plus part des Mortels, qui ne se corrigent ny par la foiblesse de leur aage, ny par la mi-

fere de leurs ſemblables, nous aurons ſans doute vn iuſte ſujet de nous eſcrier auec vn ancien Poëte Lyrique :

*Que les hommes ſont inconſtans !*
*Et qu'eſt-ce que ne fait le Temps,*
*Qui change, & deſtruit les Empires !*
*Nos Peres furent vicieux,*
*Plus que ne l'eſtoient leurs Ayeux ;*
*Et nous ſommes encore pires.*

*Contre les Courages laſches.*

## DISCOVRS XLIX.

CE qu'Homere raconte d'Hector, que ſes Ennemis forcennez de rage percerent de coups, apres qu'Achille l'euſt tué, Alciat l'applique en cét Embleme aux liévres timides, qui arrachent le crein à ce Lion, parce qu'ils le voyent mort. Ce que i'ay à dire ſur cette matiere eſt, que comme entre les Quadrupedes, il ſe trouue des Animaux qui tremblent au moindre vent, & qui ne ſont bons qu'à la fuitte; De meſme parmy les hommes;

il y en a qui ſont naturellement laſches ; & qui ſe donnent à tout moment de fauſſes alarmes. Tel eſtoit cét ancien Ariſtogiton, qui n'oyoit iamais battre le Tambour, qu'il n'euſt la fievre à l'inſtant, quoy qu'on l'euſt pris à ſa mine pour le Thraſon de Terence; tel ce Lycus dont parle Seneque, qui tomboit eſuanoüy toutes les fois qu'on luy nommoit Hercule; & tel encore Cleonymus, qui ne ſe voyoit pas ſi toſt aſſailly, qu'il iettoit ſes Armes ; pour en eſtre plus diſpos à prendre la fuitte. Ce n'eſt pas pourtant de cette ſorte de laſcheté, qui ne regarde que les Viuans, dont ie me ſuis proposé de traitter icy en peu de paroles, mais de celle ſeulement, qui cherche à ſe preualoir de la foibleſſe d'autruy, iuſques là meſme qu'elle fait gloire de s'attaquer aux Mortels, & d'en noircir la memoire: Ceux qui ſont d'vn ſi mauuais naturel que d'en vſer ainſi, peuuent eſtre nommez à bon droit les plus malicieux

& les plus laſches de tous les hommes. Car comme à la guerre ce ſeroit vne choſe ridicule, & vne eſpece d'inhumanité, que de coupper les bras & les iambes à ceux que les Ennemis auroient déja mis à mort ; ainſi c'eſt la folie des folies, & vne malice inſupportable, de s'en prendre aux Morts, & d'en déchirer la reputation à force d'iniures. L'ancien Prouerbe appelle cela lutter contre les Eſprits, & combattre des Fantoſmes ; comme font en general tous ces Critiques nez à médire, qui ne croyent point paſſer pour habiles gens, ſi par eſcrit ou de viue voix, ils ne traittent indignement les ouurages des plus celebres Autheurs de l'Antiquité. Tel ne fut pas autres-fois le ſentiment de Caton, qui ſelon Laërce, defendit ſur peine de la vie, qu'on n'euſt point à meſdire des Morts, pource, dit-il, que la plus grande de toutes les lâchetez, eſt de parler mal de ceux qui ne peuuent ſe defendre. Philoſtrate le voulut ainſi

donner à connoiſtre, lors que voyant qu'Elian accuſoit par deuant luy vn certain Tyran, qui eſtoit mort depuis quelque temps; *Ie t'en aurois ſceu bon gré*, luy reſpondit-il, *ſi tu l'euſſes accusé, quand il eſtoit en vie; car il n'y a point de ſi petit courage, qui n'en puiſſe faire autant.* Ainſi Munotius Plancus eſtant aduerty qu'Aſinius Pollio, auoit composé contre luy quelques harangues, qu'il ne vouloit point eſtre miſes en lumiere durant ſa vie; *Il n'y a*, dit-il, *que les Fantoſmes & les Lutins qui combattent les Ombres des Morts.* A cecy ſe rapporte cette remarque de Zonare, Qu'Epiphanie, fille d'Heraclius, fut miſe ſur vn Bucher, & bruſlée toute en vie, pour auoir eſté ſi deteſtable que d'oſer cracher ſur le corps de l'Empereur ſon Pere, lors qu'on faiſoit ſa pompe funebre. Que ſi Lycurgue eſt loüé de tous, pour auoir defendu qu'on deſpoüillaſt les corps des vaincus, ſe ſouuenant de l'humaine fragilité; Alexandre au con-

traire eſt vniuerſellement blaſmé, d'auoir fait vn pont de ceux de ſes Ennemis. I'obmets l'extreme cruauté de Verres, qui ne fit point mourir ſeulement des Pilotes innocens, mais qui ne voulut pas meſme permettre à leurs parens de les enſeuelir, qu'apres que pour cét effet, il euſt tiré d'eux de notables ſommes d'argent; Ce qui donna ſuiet à bon droit au plus eloquent de tous les Romains, de le reprendre de cette action dans ſes inuectiues, comme de la choſe du monde la plus inhumaine, & la plus digne d'eſtre punie.

## *Qu'il fait mauuais attaquer vn plus fort que ſoy.*

### DISCOVRS L.

Comme il eſt à croire qu'vn Chat ne peut irriter impunément vn Lion, auquel il n'eſt du tout point comparable, ny en valeur, ny en force ; de meſme il eſt bien certain qu'à moins que de courir fortune de ſe perdre, on ne ſçauroit attaquer vn plus puiſſant que ſoy. Cette maxime doit eſtre recommandable, non ſeulement aux ſujets des Princes, qui n'ont pas tant de commoditez, qu'elles ne puiſſent

estre facilement espuisée, mais aux Princes mesmes, les forces & les richesses desquels sont incomparablement plus grandes que celles de plusieurs personnes priuées iointes ensemble. C'est le conseil que donne Amirato aux hommes entreprenans, qui sans considerer si la partie est esgale, hazardent tout bien souuent, & perdent tout aussi quelquefois, lors que leur Fortune se trouue trop foible, pour seconder leur courage. Quand vous voyez, dit-il, que la puissance d'vn Prince a pris vn tel accroissement, qu'elle surpasse la vostre, vous ferez l'action d'vn homme bien aduisé, de ne le point attaquer, de peur qu'au lieu d'auancer, vous ne reculiez. Par où sans doute vous causerez vostre ruïne, en hastant les maux dont vous pouuiez vous garantir aisément, si vous eussiez eu la souplesse de vous accommoder au temps, qui pour l'ordinaire met les affaires au poinct où elles doiuent estre. Vous n'ignorez pas

que les Princes esleuez au sommet des grandeurs, laissent plus volontiers regner les autres, & qu'Auguste proposa par son Testament, Qu'il falloit donner des bornes à l'Empire Romain. Vous ne sçauriez donc mieux faire, pour éuiter le danger où vostre imprudence vous pourroit precipiter, que de considerer à quel homme vous auez à faire; quels sont ses moyens, & quelles ses forces. Que si de hazard vous rencontrez vne si grande Machine, qu'elle ait de long-temps pris accroissement auec les années, ostez-vous de là bien viste, de peur que si elle vient à tomber, vous ne demeuriez accablé sous les ruïnes de cét edifice. Et toutesfois, quād ie lis que ceux de Tarente font sçauoir aux Samnites & aux Romains, qu'ils ayent à se desister de la guerre, ou qu'ils se ioindront, en faueur d'vn party contre l'autre; Que les Rhodiens en font de mesme à l'endroit de Persée & des Romains, & que ny les

Etholiens ny les Treuois, ne daignent reconnoistre à quelles gens ils ont à faire: Ie mets fort en doute qu'il ne se treuue des Princes, qui pour ne sçauoir mesurer leurs forces ny celles de l'Ennemy; ne tombent en vne semblable faute. Que si quelqu'vn me vient dire, que la puissance des Romains, ne dura point huit cens ans, & que lors que ceux de Tarente leur enuoyerent vne Ambassade, il n'y en auoit pas d'auantage de trois cens trente, depuis qu'ils regnoient, & que mesme ils n'estoient pas encore maistres de l'Italie; Ie respons à cela, que lors que ie parle de s'attacquer à vn plus puissant que soy, ie l'entends à l'egard de la Discipline. Car en tel cas, quand il est question d'égaller la puissance d'vn Prince à celle d'vn autre, si l'on n'en considere les particularitez, comme doit faire vn homme prudent, il est presque impossible qu'on ne s'abuse. Si vous voulez assaillir quelqu'vn, il vous faut necessairement faire

vn parallelle de vos forces auecque les ſiennes, prendre bien garde à la differéce qu'il y peut auoir de vos trouppes à celles de voſtre Ennemy ; quelle des deux Armées eſt la mieux equippée ; ſi le païs eſt fort d'aſſiete, ou fortifié par l'Art ; quelle Artillerie il y a, quelles munitions, quels biens, & ainſi des autres choſes, qui font eſtimer vn Prince plus fort, ou plus foible. Nous voyons auiourd'huy que la puiſſance des Cheualiers de Malthe eſt petite, à comparaiſon de celle du Turc, & neantmoins cét Infidelle ayant voulu prendre cette place, ne s'y eſt point ruïnée, d'autant que ſes forces ſont preſque infinies, mais il y a perdu quantité de gens. Or bien que cét exemple ne preuue aucunement ce que ie veux dire, qui eſt, Qu'on ne peut aſſaillir vn plus fort que ſoy ſans ſe rüiner ; il ſeruira pourtant à monſtrer comme quoy il faut meſurer ſa puiſſance, quand on attacque quelqu'vn. Il eſt encore bon de conſide-

rer, si l'Ennemy, que vous allés assaillir, est plus fort sur mer, que sur terre, ou s'il l'est dehors, plus que chez luy. C'estoit le conseil qu'Annibal donnoit à Antiochus, quand il luy disoit, Qu'il falloit assaillir les Romains dans leur maison, & non pas dehors. En vn mot, il est necessaire que vous voyez quelles sont les forces de l'Estat que vous voulez attacquer, & si c'est vne Republique, ou bié vne Principauté.

Voila les sentimens d'Amirato sur cette matiere, pour conclusiõ de laquelle ie diray, qu'encore qu'il y ait du danger à faire la guerre à vn plus puissant, il s'est veu pourtant assez de fois, qu'vne grande Armée a esté défaite par vne petite; que des Princes assez foibles, en ont vaincu de plus forts; & que des Republiques naissantes, ont imposé des loix à de vieilles Monarchies. Tesmoin celle des Romains, qui par le moyen du temps, de sa discipline, & de son propre bon heur, se fit maistresse de tout le monde. Et témoin

encore Alexandre, qui n'eſtant que Roy de Macedoine, ſubjugua par les meſmes voyes, le grand Royaume de Perſe. Mais ces euenemens memorables furent des effets particuliers de la bonne conduite appuyée de la Fortune, qui ſe ioüe à ſon gré des choſes du monde, & qui guidant la victoire pàr la main, la donne à qui bon luy ſemble, plus par caprice que par raiſon C'eſt par elle encore que les vaincus faiſant courage de deſeſpoir, deuiennent quelquefois victorieux par des efforts extraordinaires. A quoy les incite ſur tout l'amour de la gloire, ioint au deſir de recouurer ce qu'ils ont perdu, ou de ſe ſignaler par de nouuelles victoires.

## *Des veritables Amis.*

## DISCOVRS LI.

CEt Ormeau, qui ne prend plus de nourriture de la terre, & qui eſt preſque tout deſſéché, auroit de la peine à ſe ſouſtenir, ſi la Vigne qui l'eſtreint ne luy ſeruoit d'eſtançon, comme elle-meſme encore tendre l'a eu pour appuy, durant qu'elle a pris accroiſſement. Cela nous apprend, Qu'en matiere d'Amis, il les faut eſlire tels, s'il eſt poſſible, que ny le Temps, ny la diſtance des lieux, ny la Mort meſme ne ſoient pas capables de les ſeparer d'auecque nous.

C'eſt le ſage aduis que Phocion nous donne dans Stobée, où il dit, Qu'vn Mary, vne femme, des Enfans, & des vrays Amis ſur tout, doiuent eſtre conſtans en leurs affections, iuſques au dernier ſouſpir de la vie. C'eſt diſ je, la ſolemnelle proteſtation que fait Virgile à Mecene.

*Dans mes afflictions t'ayant eu pour ſouſtien,*
*Ie ſeray touſiours tien ;*
*Et ie ne penſe pas que la Parque ſepare,*
*Vne Amitié ſi rare.*

*Quand meſme on aura mis mon corps ſur le*
*Tu me feras reviure ;* [*Bucher,*
*Et mon eſprit charmé par vn obiet ſi cher,*
*N'aimera qu'a le ſuiure.*

Auſſi, pour en parler en vray Philoſophe, eſtant certain, comme dit Ariſtote, qu'vn bon Amy, eſt plus neceſſaire que l'eau ny le feu, il eſt bien iuſte qu'on ne craigne ny l'vn ny l'autre ; quand

quand il s'agit de le conſeruer, & qu'on s'expoſe pour luy aux meſmes dangers, auſquels il ne feindroit point de s'expoſer genereuſement pour nous. On n'en doit point vſer autrement, à moins que de vouloir pareſtre ce qu'on n'eſt pas, ou de ſe reſoudre à viure tout ſeul, & à perdre par conſequent le tiltre de ſociable. Bacon nous l'apprend ainſi, quand il dit, *Qu'il n'eſt point de ſolitude pareille à celle d'vn homme qui manque d'amis ſans leſquels le Monde n'eſt proprement qu'vn Deſert. D'où il s'enſuit, ce me ſemble, qu'il faut que celuy tienne de la beſte plus que de l'homme, qui eſt nay ſans inclination à l'Amitié. Que ſi quelqu'vn me demande, quel eſt le principal fruit que les Amis cueillent enſemble, ie luy reſpondray que c'eſt la conſolation qu'ils ont à partager les douleurs entr'eux, & à ſe deſcharger l'vn ſur l'autre des deplaiſirs, & des inquietudes qui les trauaillent. L'experience nous apprend, que les Maladies qui eſtouffent, & qui ſuffoquent en vn inſtant, ſont les pires*

*& les plus dangereuſes. Il en eſt de meſme de telles de l'Eſprit. Vous pouuez prendre de la teinture de roſes, pour vous rafraichir le foye, des fleurs de ſoulfre pour deſopiler la ratte, & du* Caſtoreum *pour fortifier le cerueau. Mais ſi vous voulez ouurir le cœur; vous ne trouuerez point de meilleur remede qu'vn vray Amy, à qui par vne confeſſion volontaire, vous pourrez hardiment faire part de vos douleurs, de vos ioyes, de vos aprehenſions, de vos ſoupçons, & generalement de tout ce qui vous aporte de l'ennuy.*

Puis qu'il eſt donc vray que l'Amitié eſt vne mutuelle vnion des volontez, que deux Amis ne ſont qu'vne Ame en deux corps, & qu'vn hõme ſans Amy eſt vn corps ſans ame, il faut bien prendre garde à ne point violer en quelque façon que ce ſoit vne choſe ſi recommendable, & à ne faillir contre les reſpects qui ſe doiuent l'vn à l'autre, les hommes qui en font profeſſion. Car il eſt difficile que l'Amitié ſoit au point où

elle doit estre, si elle ne paroist tousiours respectueuse en la personne de ceux qui la cultiuent. I'entens par ce respect vne genereuse crainte qu'ont les Amis de se causer quelque déplaisir; d'où il s'ensuit, que comme ils sont tendres & delidats en leurs affections, ils sont de mesme própts & ardans à les conseruer, & à se le tesmoigner au besoin, aux despens mémes de leur propre vie. Ainsi lisons nous Que durant vne grande peste, qui desola le païs des Atheniens, les plus gens de bien ne voulurent iamais abandonner leurs Amis, auec lesquels ils moururent, ne faisant non plus de difficulté de les visiter, qu'ils en eussent fait s'il n'y eust eu rien à craindre. Ce qui estoit sans doute vn pur effet d'vne Amitié sincere & inuiolable, le propre de laquelle est d'estimer moindres que la personne aimée toutes les considerations & toutes les choses du monde. Ainsi le tesmoigna, Psammenitus, Roy d'Egypte, qui dans

vn combat, où il fut vaincu par Cambyſes, voyant ſa liberté perduë auec ſes Eſtats, ſon fils mené au gibet, & la Princeſſe ſa fille reduitte à la condition d'vne chétiue eſclaue, ſe reſolut à la patience; Mais qui la perdit enfin, ſans ſe pouuoir conſoler, quand il aperceut vn de ſes Amis, qu'on fit paſſer deuant luy tout déchiré de coups, & tout nud. Surquoy ſe voyant preſſé de dire, à quel propos il s'affligeoit moins de ceux de ſon ſang, que d'vne perſonne qui ne luy appartenoit en rien; *C'eſt*, reſpondit-il, *pource que ie puis auoir d'autres Enfans, & que ie n'auray iamais vn tel Amy.*

Il ſe voit par ces exemples, à quel poinct doit eſtre recherchée la vraye Amitié, veu que ſelon Ciceron, il eſt difficile de s'en paſſer, & qu'elle n'eſt pas moins neceſſaire au monde que le Soleil. Mais pour gouſter des fruicts auecque plaiſir, il faut prendre garde qu'il n'y ait en elle ny fard, ny diſſimulation. Car les

Amitiez de cette nature là, ſelon Ariſtote, ſont mille fois pires que n'eſt la fauſſe monnoye, & doiuent eſtre apprehendées d'autant plus, qu'elles perdent ordinairement tous ceux qui s'y fient. Socrate dit ſainctement à ce propos, *Que les faux Amis n'eſchapperont pas la vengeance diuine;* Et Maxime de Tyr, *Qu'ils ſeront punis toſt ou tard, comme infracteurs de la commune vnion, & de la ſocieté des hommes.* Cela nous eſt démonſtré par cette ancienne Fable de la Brebis, qui ſe voyant ſur le poinct d'eſtre mangée du Chien, ne pouuoit ſe reſoudre à la mort, *Pource*, diſoit-elle, *qu'il eſt incomparablement plus ſenſible d'eſtre affligé d'vn Amy que d'vn Ennemy.* Sur quoy l'on a feint encore, Qu'vn pauure homme qu'on auoit lapidé, & qui eſtoit reſſuſcité depuis, eſtant preſſé d'auoüer, quelle choſe luy auoit le plus coûté à mourir, *Ca eſté*, reſpndit il, *vne ſeule pierre, qu'vn faux Amy m'a iettée, bien que toutesfois ie n'en aye pas eſté frappé.* Il y a

dans Plutarque vne fort belle comparaiſon, qui eſt, que comme nous paſſons à trauars les ronces & les eſpines, en les reiettant en arriere, quoy qu'elles s'attachent à nous; comme au contraire nous recherchons auec que plaiſir la vigne, les oliuiers, & les autres arbres, qui portent d'excellens fruits; nous deuons de meſme nous inſinuer en l'amitié de ceux qui le meritent, & dont la conuerſation nous peut rendre plus gens de bien que nous ne ſommes. Si la bonne fortune veut que nous les obligions à nous aimer, nous n'aurons pas fait vne petite acquiſition, & trouuerons par eſpreuue, combien ſont veritables les ſentimens de Baccon, par qui ie finiray ce Diſcours, comme ie l'ay commencé par luy-meſme.

*Aſſeurement*, dit ce grand Eſprit, *le meilleur moyen de repreſenter au vif le grand vſage de l'Amitié, eſt de conſiderer combien il y a de choſes qu'vn homme ne peut faire de ſoy. Par où il eſt euident, que les*

*Anciens n'ent ont pas exprimé les effets assez puissamment, quand ils ont dit!* Qu'vn vray Amy est vn autre soy-mesme, *Mais de moy, i'encheris encore par dessus. Les hommes ont leur temps, & meurent souuent dans les desirs des choses qu'ils ont prises plus à cœur; comme d'auoir des Enfans, d'acheuer quelque ouurage, & ainsi du reste. Mais si quelqu'vn a vn veritable Amy, il peut s'asseurer que le soin de ces choses sera continué apres luy. De cette façon, l'homme a, par maniere de dire, deux vies en ses desirs. Vn corps ne peut occuper plus d'vne place: mais où l'Amitié se treuue, tous les deuoirs de la vie luy sont comme octroyez en la personne aimée, par qui il les peut exercer. Combien y a-il de choses que l'homme ne peut ny dire, ny faire luy-mesme auec la bien seance requise? Certainement, on n'oseroit presque parler de son propre merite; & encore moins se loüer, sans estre repris de vanité; l'on aprehende quelquefois de se raualer iusques au point de prier autruy; & de fai-*

*re plusieurs autres actions semblables. Mais toutes ces choses, qui sont rougir l'homme en sa propre bouche, ont fort bonne grace en celle d'vn parfait amy. Ainsi derechef vne mesme personne a plusieurs relations qui luy sont propres, & dont elle ne sçauroit se passer. L'homme ne peut parler à son fils, qu'en qualité de pere; à sa femme que comme son Mary, ny à son Ennemy qu'en termes de passion; au lieu qu'vn amy peut librement s'entretenir auec l'autre à descouuert, & sans rien dissimuler. Mais d'autant que ce ne seroit iamais fait, si ie voulois mettre toutes ces choses en ligne de conte, il me suffit d'en demeurer à cette maxime*, Que là où l'homme ne peut pas bien ioüer son personnage luy-mesme, il faut qu'il quitte la place s'il n'a point d'Amy. A quoy l'on peut adiouster encore ce trait du mesme Bacon, *Que la communication des vrais amis produit tout en mesme temps deux effets contraires; en ce qu'elle redouble les ioyes, & separe en deux les afflictions. Car*

*celuy reiouyt ſon Amy qui luy raconte ſes bonnes fortunes ; Que s'il luy declare des diſgraces , il ne ſe peut faire qu'il n'en retranche vne partie.*

## *Que les gens de bien ne s'eſtonnent point d'eſtre blaſmez des Méchans.*

## DISCOVRS LIII.

LE vain effort de ce Chien, qui s'irrite contre ſon ombre; & encore plus, de voir que la Lune, contre laquelle il aboye, n'arreſte point pour cela ſon cours, & ne laiſſe pas de luire, nous eſt vn Symbole des Meſdiſans & des Enuieux, qui ſe plaiſent naturellement à la Calomnie. Ils ne conſiderent pas auec Daniel, Qu'elle eſt vne

fléche qui se tourne souuent contre celuy qui la darde; ny auec les sages Hebreux, Que l'homme qui s'obstine malicieusement à blasmer son prochain, & pareillement celuy qui l'escoute, meritét tous deux qu'on les iette aux Chiens, c'est à dire qu'ils doiuent estre mis à mort, & priuez de sepulture. L'Empereur Macrin l'ordonnoit ainsi, en cas de preuue, à faute de laquelle, il condamnoit à vne grosse amande celuy qui estoit accusé, pourueu qu'on verifiast qu'il faisoit coustume de mesdire; Et sans mentir il est difficile que ceux qui se meslent d'vn si mauuais mestier, n'en portent la peine enfin, & qu'ils n'en soiét eux-mémes la cause. L'on a feint à ce propos, Qu'vn iour le Lion estant malade, tous les autres animaux accourent pour le visiter, comme ses suiets; Il n'y eut que le seul Renard qui ne pût venir assez tost. Ce qui fit que le Loup prenant de là suiet de luy nuire, Seigneur, dit il au Lion

vous voyez le grand mespris que le Renard fait de vous, puis qu'il est le seul qui ne daigne se trouuer icy. Mais le Renard suruenu en mesme temps, Me voicy, dit-il, en s'adressant au malade; & ce que i'ay tardé si lóg temps, a esté pour faire consulter vostre mal à quelques-vns de nos Medecins: qui sont demeurez d'accord, que vous guerirez asseurément, si l'on vous enueloppe d'vne peau de Loup toute chaude. Ce que le rusé Conseiller eut à peine acheué de dire, qu'il fut executé; & ainsi le Loup malicieux fut iustement payé du mauuais office qu'il auoit voulu rendre au Renard. Puis donc que la Calomnie est vn vice qui porte sa peine auec soy, les gens de bien ne se doiuẽt pas beaucoup soucier de faire punir ceux qui en vsent lâchement, affin de leur nuire. Aussi ne le font-ils pas, & ils ne s'esmeuuẽt non plus de leurs iniures, que la Lune des abois de ce mastin, qui sert de sujet à cét Embleme. En effet, la reputa-

tion des grands hommes dépend si peu du iugement qu'en font les Ames malnées, qu'ils imputent à malheur de n'estre loüez; tant s'en faut que leurs discours injurieux les puissent mettre en colere. Achille en vsoit ainsi enuers Tersite, le plus laid de tous les hommes, aux railleries duquel ce genereux Heros ne daigna iamais respondre. On raconte le mesme de l'ancien Hercule, à qui les iniures estoient si fort differentes, qu'en vn Sacrifice qu'il ordóna qu'on luy fist, il voulut qu'au lieu de prieres, on dist de luy tous les maux imaginables. Ce que les Rhodiens & les Lindes sçeurent si bien pratiquer depuis, qu'en luy sacrifiant solemnellemét, ils tenoient pour vne grande impieté, si de hazard il leur eschapoit quelque mot qui ne fût iniurieux, & tout à fait execrable. Ce n'est aussi qu'aux petits Enfans à craindre l'aboy des chiens; Les grands ne s'y arrestent point, & vont tousiours leur chemin; Cette pésée est de Seneque,

qui dit en ſuite : *Ie ſçay qu'en matiere de bienfaits, il n'appartient qu'aux ames bien nées de rendre plaiſir pour plaiſir : mais il n'en eſt pas ainſi pour le regard des iniures. En l'vn il eſt mal ſeant de ſe laiſſer vaincre ; & en l'autre, c'eſt choſe honteuſe que d'eſtre vaincœur. Comme la Vangeance eſt cruelle de ſoy-meſme, elle paſſe auſſi pour iniuſtice, & ne differe de l'outrage que par l'ordre ſeulement. Celuy qui ſe deſcharge de la douleur, peche auec plus d'excuſe. Vn iour que Caton eſtant dans les Bains, quelqu'vn le pouſſa ſans y penſer (car qui euſt voulu faſcher à ſon eſcient cét homme de bien ?) de quoy s'eſtant voulu excuſer à luy : Certainement, reſpondit Caton, ie ne me ſuis point aperceu qu'on m'ait pouſſé. Il s'aduiſa qu'il valoit mieux le diſſimuler que le pardonner. Mais quoy ? Tu dis que de cét outrage, celuy qui le fit ne receut aucun mal ? Nenny ſans doute : au contraire, il luy en reuint vn grand bien ; d'autant que par ce moyen il eut l'honneur d'eſtre connu de Caton. C'eſt le propre d'vn grand courage, de mépriſer les iniures ;*

*& il n'eſt point de plus ſenſible vengeance, que d'auoir montré, que celuy de qui on la pouuoit prendre, n'en eſtoit pas digne. Pluſieurs en penſant venger de petites offenſes, n'ont fait que les grauer plus profondement dans le cœur.* Or ce que dit icy ce Philoſophe eſt tellement veritable, qu'il ſe voit tous les iours par eſpreuue, Que le plus grand dépit que l'on puiſſe faire à vn Calomniateur, eſt de diſſimuler, & de ne rien dire. Car on le reduit alors à peſter contre luy-meſme, ſi bien qu'en declarant où le mal le tient, il s'en fait plus qu'à celuy qu'il pretend offencer. Il faut remarquer au reſte, qu'en cét Embleme le mot de Chien s'aplique fort proprement à vn homme effronté, qui fait metier de meſdire de tout le monde. C'eſt en ce ſens là, que Iulius Pollux attribuë des yeux de Chien à ceux qui ont le don d'impudence; Que Plaute appelle Hecube Chienne, pource qu'elle ne voyoit perſonne à qui elle ne diſt des iniures; Que

Diogene

Diogene eſt pareillement ainſi nommé, à cauſe qu'il parloit mal d'vn chacun, & que Ciceron dans ſa harangue pour Roſcius, dit, Qu'il ſe trouue des Orateurs qui crient ſans faire du mal, & qu'il y en a d'autres qui ne font qu'aboyer, ſans qu'ils mordent toutesfois. Ie vous entretiendrois plus amplement ſur cette matiere, n'eſtoit que ie craindrois de vous enuoyer, & que vous pouuez la voir amplement traitée dans l'excellent traité qu'en a fait Plutarque, où il nous apprend les moyens de proffiter des injures que nous receuons de nos Ennemis.

*Que les querelles entre gens de lettres ſont mal ſeantes.*

## DISCOVRS LIV.

DANS cét Embleme, l'ingenieux Alciat blaſme l'Arondelle, de ce qu'elle fait ſa proye d'vne Cigale, qu'elle apporte à ſes petits, pour les nourrir dans le nid. Et d'autant que toutes deux ont vn grand rapport enſemble, en ce que l'vne chante au Printemps, & l'autre de meſme, l'vne demeure deſſous nos toits, & l'autre dans nos iardins, outre quelle eſt conſacrée aux Muſes; Il pretend monſtrer

par là, que les hommes de lettres se font grand tort, quand au lieu de se defendre ils se querellent l'vn l'autre. En effet, si c'estoient des ignorans qui les assailliſſent, on ne le trouueroit pas estrange, puis que c'est leur ordinaire de ne pouuoir s'accorder auecque les Doctes. Mais quand vn sçauant en attacque vn autre, & qu'vn Chrestien mesdit d'vn Chrestien, ou par escrit, ou de viue voix; c'est asseurément vn mal, qui en attire quantité d'autres. Car comme il est veritable qu'il ne sçauroit arriuer vn plus grand malheur à ceux qui nauiguent dans vn mesme vaisseau, que lors qu'au plus fort de la tourmente les Pilotes s'entre-querellent, & abandondent le gouuernail? On peut dire de mesme, que la mauuaise intelligence entre gens de lettres, est la chose du monde la plus scandaleuse, & la plus dommageable au public. La raison est, pource qu'il s'ensuit de là bien souuent, qu'à

force de disputes & d'inutiles picoteries, ils encherissent si fort sur leurs opinions, qu'ils en oppriment la Verité. N'est ce pas en effet vne chose ridicule, de voir que ceux qui font profession d'accorder les autres, ne s'accordét point entr'eux ; & qu'au lieu de s'obliger par bons offices, ils ne s'estudient qu'à s'en rendre de mauuais? Y a t'il rien de pire dans le monde, que de se déchirer à force d'iniures, de chercher à se nuire par toute sorte d'artifices, & de fonder vn pretexte de haine sur le moindre mot, & quelquefois sur vne simple syllabe? Ils le font neantmoins, & ces injures sont d'autant plus à craindre, qu'estant quelquefois petites en leur source, elles se grossissent à la façon des torrens. Ces pointes d'esprit, que l'on appelle *bons mots*, produisent souuent de fort mauuais effets, & sont plus nuisibles à ceux qui les disent, qu'à ceux qui les souffrent pour vn temps, & dont le Temps aussi

les venge à la fin. Car de s'imaginer que la raillerie, & la mesdisance, soient à ceux qui se picquent d'esprit, vn acheminement à la gloire, si ce n'est manquer de iugement, c'est à tout le moins ne se connoistre pas bien. C'est, dis-ie, ne sçauoir pas, Qu'il n'y eust iamais de reputation bien fondée sur la ruine d'autruy. Et qu'en matiere de sciences, il faut choquer le moins que l'on peut les habiles gens, ou se resoudre, passer pour inhabile, si on les choque plus par caprice, que par raison. En telles contentions, ce que ie trouue de pire, est qu'on les fait la pluspart du temps, pour agreer au Vulgaire, comme si l'estime des hommes d'esprit deuoit dependre de ce Prothée qui n'en a point, ou si vous voulez,

*De ce Cameleon, de qui l'humeur estrange,*
*Au premier mouuement se deguise, & se change;*
*Sans sçauoir discerner dans sa propre maison*
*Le blasme, ny le tort, d'auecque la raison.*

Nous en voyons tous les iours des exemples, non ſeulement dans les connoiſſances qui regardent les belles lettres, mais en celles encore, qui ont pour objet les hautes ſciences, & les Oracles diuins. Car il ne ſe trouue que trop d'ignorans, qui pour vouloir expliquer à leur mode ce qu'il faut croire auecque veneration, ne ſont iamais ſans quelque ſcrupule pource qu'ils voyent que la pluſpart des Docteurs cherchent des ſuiets de controuerſe, dans les choſes meſmes où il n'y en doit point auoir. Cependant, tant s'en faut que telle piccoteries ſoient proffitables à la Republique des lettres, qu'au contraire, elles luy font grand tort, & nuiſent extremement aux bonnes mœurs, pource que chacun veut emporter le prix, en matiere de ſuffiſance, & qu'ainſi on prefere les qualitez de l'eſprit à celles de l'Ame. Ce n'eſt pas pourtant que ie n'approuue l'emulation qui ſe

rencontre parmy les hommes d'eſtude, pourueu qu'elle ſoit honneſte, & que l'Animoſité ne s'y meſle point. Elle ſeule eſt capable de ruiner les fondemens de la conuerſation la plus ciuile du monde; de colorer le menſonge d'vn ſpecieux pretexte de verité; & de faire, que les queſtions qui ſe debattent, paſſent pluſtoſt pour matieres de chicane, que pour ſolides raiſonnemens, entre ceux qui dans leurs conferences, ou publiques, ou particulieres, ne cherchent tant ſeulement qu'à s'eſclaircir de leurs doubtes. Car apres tout, comme dit Chryſippe, il n'y doit non plus auoir de ſupercherie, entr'eux, s'ils veulent ſe rendre recommendables, qu'entre ceux qui courent dans vne Lyce, où celuy eſt touſiours blaſmé, qui retarde ſon Compagnon, par quelque ſorte de fraude que ce ſoit; & c'eſt pour la meſme raiſon, qu'on ne peut appeller autrement que laſche & plein de malice vn homme de lettres, qui par

raillerie, ou par mesdisance ouuerte, s'ataque à l'Esprit ou aux mœurs d'vne personne de sa profession, afin de luy faire perdre courage par ce moyen, & de l'interrompre dans le cours de ses Estudes.

## *Du menu Peuple, & de ſes humeurs.*

## DISCOVRS LV.

ON ne peut mieux figurer vn Souuerain, ny l'Empire qu'il a ſur ſes ſuiets, que par cette Aigle, qui tient vn Sceptre, & qui deſploye ſes aiſles. Quand aux Cigales qui l'enuironnent, ie les prends pour vn Symbole du menu peuple; Car comme par le bruit continuel qu'elles font elles ſe rendent importunes, & meſme odieuſes; luy tout de meſme, par ſon murmu-

re fascheux, & par ses crieries hors de saison, se fait hayr, & mespriser ordinairement. Or d'autant que les grands Princes, & ceux qui les assistent de leur conseil, sçauent fort bien les maximes de gouuerner leurs Estats, c'est à eux, à donner orde aux affaires par les moyens qu'ils iugent vtiles à la conseruation publicque, sans s'estonner des sentimens que peuuent auoir là dessus les Ames vulgaires. Ils imitent en cela les excellens Medecins, qui s'accommodent aux regles de leur Art, & non pas au gouſt de leurs Malades, quand ils ordonnent pour leur santé des drogues ameres, mais qui ne laissent pas d'agir à leur gueriſon. Les Princes de mesme, proposent quelquefois à leurs peuples des choses rudes en aparence, & salutaires en effet, comme le temps le descouure. Pourueu donc que leurs intentions soient bonnes & iustes, ils ne se doiuent pas beaucoup mettre en peine des iugemens, ny des

langages du Peuple. Car on ſçait aſſez, qu'il ignore ce qui luy eſt propre, & qu'il a touſiours quelque choſe à dire de ceux qui prennent le ſoin de le gouuerner. Alcibiades le voulut ainſi donner à conneſtre, quand vn iour il s'aduiſa de faire coupper la queuë à vn Maſtin d'vne grandeur extraordinaire, qu'il fit pourmener par toute la ville d'Athenes. Les Bourgeois s'en eſtonnerent d'abord, puis s'en mocquerent tout de bon, iuſques-là meſme, qu'ils appellerent cela folie. Cependant Alcibiades en fut aduerty, & voyant que ſes Amys trouuoient eſtranges les contes que le peuple faiſoit de luy, *Vous auez tort*, leur dit-il, *de vous mettre en peine d'vne choſe de ſi peu d'importance, & dont le ſuccez n'eſt point nouueau; mais tel que ie l'atendois. Sçachez doncque ce que i'en ay fait, n'a eſté que pour donner à parler aux Atheniens. Car ie ſuis bien aſſeuré, que tant qu'ils s'entretiendront de cette galanterie, ils ne s'amuſeront*

*point à meſdire de moy, comme ils ont accouſtumé de faire.* L'exemple de ce grand homme apprend à ceux qui le font comme luy, à preferer la ſatisfaction de leur Conſcience au caprice du Populaire, qui des actions dont il n'a pas l'eſprit de iuger, en fait ordinairement des contes à ſa mode, & des ſuiets de risée. Le diuin Platon le compare pour ce ſujet à vne Beſte irraiſonnable, & dont il faut neceſſairement conneſtre le naturel, ſi l'on veut l'apriuoiſer, ſans en receuoir du dommage. Tacite en pluſieurs endroits de ſes œuures, deſcrit fort bien ce monſtrueux Animal, qui deuient plus que farouche, ſi on le careſſe par trop, & qui s'emporte au de là des bornes qui luy ſont preſcrites, ſi on ne le ſçait mener comme il faut.

Il importe, comme dit Amirato, de qui i'ay tiré la ſuitte de ce raiſonnement, de luy tenir la bride ſerrée, pour l'empeſcher de remuér, pource qu'il ne

desire rien tant que de nouueaux troubles. Le Monde seroit donc bien malheureux, s'il falloit qu'il se gouuernât par vn si mauuais conseiller. De la mesme façon qu'il aime le change, il fait coustume de croire de leger, de se rẽdre susceptible de toutes les impressions qu'on luy dõne, & d'imiter les filles d'Amour, qui reprochent aux plus chastes les vices dont elles-mesmes font mestier. S'il arriue dans vne Ville quelque fascheux accident, il en impute aussi-tost la faute au Gouuerneur, & veut que sa fausse opinion passe pour veritable maxime. Auecque cela, il se laisse aller d'inclination aux choses les plus nuisibles; & pourueu qu'il s'imagine d'y rencontrer de nouueaux plaisirs, il ne se met en peine, ny d'agir par conseil, ny de faire distinction des personnes, ny de discerner le bien d'auec le mal. Ce que Tite-Liue nous declare en peu de paroles, quand il dit, *Que le naturel du Vulgaire est de seruir auec sou-*

*miſſion, ou d'eſtre inſolent & inſupportable, quand il a du commandement ſur autruy.* Il veut demonſtrer le meſme en vn autre endroit, où il fait dire à Scipion, *Que le Peuple n'eſt pas moins inconſtant que la Mer, & qu'il ſe tourne, comme elle, à tout vent.* Surquoy ſe trompe bien fort vn Politique moderne, lors que contre les ſentimens publics, & contre toute apparence de verité, il s'eſtudie de preuuer, Que le peuple eſt plus conſtant que le Prince. Mais il ne prend pas garde, qu'en cecy il faut faire diſtinction du Peuple d'auec vne émotion populaire, dont Tite-Liue entend parler. Que s'il eſt veritable, comme il n'en faut pas douter, qu'il n'eſt point de meilleur gouuernement que celuy de la Royauté, il s'enſuit de là, que le prince eſt incomparablement plus ſage & plus conſtant que le Peuple. Car ſi la bien-ſeance pouuoit ſouffrir qu'on en fiſt vn parallele, on trouueroit que le Prince a pour ſoy d'ordinaire, le ſecours de tous

tous ses suiets, c'est à dire; des Conseillers qui luy donnent de bons aduis, & le pouuoir de deliberer, sans que l'irresolution & le peu de iugement du Vulgaire, y seruent d'obstacle. Le Peuple au contraire, espreuue en ses deliberations ordinaires vne plus grande difficulté, quand il pense esuiter l'Empire & l'authorité d'vn seul. Ce qui n'empesche pas, apres tout, qu'il ne soit du naturel dont nous l'auons descrit, comme l'experience ne le monstre que trop, apres laquelle il ne me semble nullement besoin d'en rechercher d'autres preuues.

## *Des Couleurs, & de leurs differences.*

### DISCOVRS LVI.

LA figure de cét homme, à demy nud, qui trauaille à remuër des draps, qu'il a mis teindre dans vne Chaudiere, me donne sujet de parler icy des Couleurs, que la Nature produit differentes, selon le diuers meslange des Elemens; & quant aux Animaux, selon la difference de l'air, & des complexions. Or bien que plusieurs soient d'opinion, qu'en leurs blazons ordinaires, il semble y auoir bien plus

de vanité que de ſcience ; il eſt à croire pourtant, que l'vſage en eſt myſterieux, puis que l'Egliſe l'approuue, & qu'elle y met de la diſtinction. Les plus remarquables ſont ſept en nombre ; le Blanc, le Noir, le Rouge, le Iaune, le Bleu, le Pourpre, & le Verd ; A quoy ſe peuuent rapporter les ſept principales Vertus, dont il y en a trois Theologales, qui ſont la Foy, l'Eſperance, la Charité ; & quatre Cardinales, à ſçauoir, la Prudence, la Iuſtice, la Force, & la Temperance. L'on adjouſte à ces couleurs, le Violet, le Gris, le Tanné, l'Incarnat, le Colombin, & ainſi des autres, qui ſe forment de celles-cy, & qui ſelon la nature des choſes à qui elles reſſemblent plus, ou moins, ſont diſtinguées par diuers noms, que noſtre caprice leur donne. Or comme ces Couleurs & leurs differences, nous touchent, & nous eſmeuuent d'abord ; ce n'eſt pas ſans ſuiet auſſi, que par elles meſmes ſont ſignifiées les paſſions de noſtre ame.

Ce qui n'empeſche pas toutesfois, que châcun ne les explique à ſa mode, & qu'en cela, ainſi qu'en toute autre choſe, les opinions ne ſoient partagées.

Le Blanc, comme le remarque Ciceron, eſt la plus pure de toutes les couleurs, & par conſequent la plus agreable à Dieu, pource qu'elle eſt vn Symbole de la nettetè de l'Ame. La Sainte Eſcriture nous l'apprend ainſi, dans les endroits où il eſt parlé de la Transfiguration, de la Reſurrection, & de l'Aſſenſion de noſtre Sauueur. D'où vient encore, que dans les Reuelations de Sainct Iean, il dit, *Que les Bien heureux Eſprits, qui ſuiuent l'Agneau, portent des liurées blanches*, comme autant de marques de leur pureté ſpirituelle. Plutarque dans ſon liure d'Iſis & d'Oſiris, ayant recherché pourquoy les Preſtres ne ſouloient vſer anciennement que de robes de Lin, dit, qu'ils le faiſoient à deſſein, pour monſtrer que les Dieux immortels n'aimoient que les choſes net.

tes; & que le Lin eſtant de cette nature, ils auoient raiſon de s'en ſeruir en leurs Sacrifices, & en tous les autres Myſteres de la Religion. Valere Max. aſſeure le meſme; & dit, que pour vn teſmoignage de ioye, l'on auoit accouſtumé de s'habiller de blanc. Il rapporte à ce propos; Qu'apres la iournée de Canne, où preſque tous les Soldats Romains furent défaits, le Senat fit vn Edict, par lequel il ordonna, que les Dames euſſent à quitter le dueil au bout de trente iours, afin d'aſſiſter aux ſacrées Ceremonies de la Deeſſe Ceres: comme en effet, elles le quitterent, & prirent des robes blanches. Où il eſt à remarquer encore, que ces meſmes Romains en prenoient auſſi, quand ils briguoient quelque office, & qu'encore que les femmes portaſſent le Blanc pour vn Symbole de ioye, elles ne laiſſoient pas de le porter auſſi, pour vne marque de dueil. Dequoy Plutarque ne tend point d'autre raiſon, ſinon qu'elles

imitoient en cela les anciens Mages, qui se couuroient d'vn grand voile blanc, quand à la faueur des tenebres, ils faisoient leurs charmes & leurs coniurations à Pluton. Et d'autant qu'ils souloient couurir le corps du Defunt d'vn drap de cette mesme couleur, ils estimoient iuste, que ceux qui durant sa vie auoient esté ses Amis, en fussent vestus aussi.

Le Noir neantmoins a touſiours esté la couleur la plus conuenable aux funerailles des morts, comme elle l'est encore à present. L'vsage en vint parmy les Anciens de l'Histoire de Thesée. Car on tient, qu'apres auoir tué le Minotaure, comme il fut de retour en son païs, il se presenta deuant Egée, auec vn voile noir, qu'il prit par mesgarde; Ce qui mit d'abord en desordre l'esprit d'Egée; qui le prenant pour vn presage de la mort de son fils, en fut si hors de soy-mesme, qu'il s'alla precipiter dans la mer. A quoy l'on

peut adjouſter, qu'il eſt bien certain, que le Noir n'eſtoit pas ſeulement le Dueil des Dames Romaines, mais auſſi des Grecques. Car nous liſons dans Homere, Que la Deeſſe Tethys pleurant la future perte de ſon Fils Achille, eſtoit couuerte d'vn creſpe noir. Le meſme ſe voit dans Euripide, où Iphigenie, parlant à ſa Mere Clytemneſtre, *Ie vous prie ſur tout*, luy dit-il, *de ne vous point arracher les cheueux, apres que ie ſeray morte, & de dire à mes Sœurs, qu'il n'eſt nullement beſoin qu'en ſigne de dueil, elles s'habillent de robes noires.*

Le Rouge eſt la couleur des hommes de guerre, & des perſonnes d'authorité. Les Afriquains eſtoit les peuples du monde, qui aimoient le mieux cette liurée, Mais les Carthaginois par deſſus tous, la portoient comme vne marque d'honneur, & de haute prééminence. L'on tient meſme que dans le Camp d'Annibal, quand on vouloit donner quelque

bataille importante, on prenoit vne casaque rouge, qu'on estendoit sur la tente du General d'Armée, afin que par ce signal tous les Soldats fussent aduertis, de se tenir prests pour le combat.

La couleur de Pourpre est vn signe de modestie sur le visage des Enfans, ausquels les Romains donnoient la robe Pretexte, comme vne marque de cette honneste pudeur, qui rend ordinairement illustres ceux de leur aage, quand elle esclate également en leurs discours, & en leurs actions. Aussi est-ce cette excellente teinture que Caton vouloit qu'ils prissent de bonne heur, afin qu'on iugeast par là, qu'ils seroient vn iour honnestes gens; Ce qui fit que Diogene voyant rougir vn ieune Garçon, qui parloit à luy; *Courage, mon Amy*, luy dit-il, *cette couleur est la liurée de la Vertu.* Mais ce vermillon naturel sied encore mieux aux ieunes filles bien nées

dont Claudian a dit, dans son premier liure du rauissement de Proserpine,

*Qu'Amour, qui sur leur front regne comme en son siege* [Nege.
*Mesle dans leur visage, & la Pourpre, & la*

Le Iaune, qui se considere diuersement, selon qu'il a plus ou moins d'esclat, est la couleur des Auares, & des Amans, qui la portent differemment sur le visage, les vns pour vn tesmoignage de leur Auarice insatiable, & les autres pour vne marque de leur passion violente.

Quant au Gris, il est vn Symbole de trauail, pour estre fort propre aux gens de fatigue; comme le Verd en est vn autre d'Esperãce, à cause que la verdure des Arbres, nous promet ordinairement des fleurs & des fruits. Pour ce qui est du violet, l'on tiẽt que c'est la liurée de ceux qui viuent contans de leur condition, & qui tiennent pour indifferentes les faueurs & les disgraces de la Fortune. Voilà, ce me semble, les principales couleurs, qui peu-

uént en quelque façon eſtre appellées la ſource des autres, auſquelles comme châcun donne des noms à ſa mode, ainſi que ie l'ay remarqué cy-deſſus, & les explicque à ſa fantaiſie.

## *Contre les mauuaiſes Meres.*

## DISCOVRS LVII.

AYANT fait au precedent Volume, vn Chapitre expres *du deuoir des Enfans enuers leurs Peres*, icy ie me ſuis proposé d'en faire vn autre contre les mauuaiſes Meres, parmy leſquelles, choſe horrible à dire! il s'en trouue quelquefois de ſi abominables, & de ſi denaturées, qu'elles empeſchent leurs propres Creatures de venir au monde, ou les en oſtent impitoyablement, apres qu'elles y ſont venuës. Comme il

n'eſt point de crime ſi noir, qu'il ſoit comparable à celuy cy ; il n'eſt point auſſi de termes aſſez expreſſifs, pour en deſcrire l'impieté. Tels parens, ou pour mieux dire, tels Bourreaux, qui violent ainſi les Loix & la plus ſainte vnion de la Nature, ſont mille fois pires que les Cannibales, & que les Tygres, dont les vns ne mangent que leurs Ennemis, & les autres n'exercent iamais leur rage ſur les Animaux de leur eſpece, tant s'en faut qu'ils cherchent à l'aſſouuir ſur ceux de leur race. Il faut donc bien dire, qu'il n'eſt point de barbarie pareille à celle de ces Maraſtres, ou pluſtoſt de ces Louues, qui oſtent inhumainement la vie, non pas à des Eſtrangers, ny à des Coupables, mais à des Innocens ; ne conſiderant pas qu'ils ſont les vrays membres de leurs corps, & que ſi elles ne l'empéchoient, ils pourroient eſtre leurs portraits animez, ou leurs images viuantes. Toutesfois, ce qu'elles en font eſt poſ-

sible pour se garantir du tiltre d'Infames, & de Lubriques, dont elles s'imaginent de s'exempter, en se defaisant cruellement des Enfans qu'elles ont eus hors d'vn legitime Mariage. Mais, ô l'estrange procedé que voilà, de penser expier vne offence par vn autre crime encore pire!

*Celuy dont la malice extreme,*
*Oste la vie à l'Innocent,*
*S'empesche de viure luy-mesme,*
*Et peut iuger luy seul, de la peine qu'il sent.*

En effet, quelle sorte de vie peut mener vne personne, à qui sa Conscience reproche sans cesse l'enormité de son crime? N'est-il pas vray qu'elle ne voit le iour qu'à regret; & que la nuict, qui est destinée pour le repos des Mortels, ne sert qu'à renouueller ses inquietudes & ses remords, par le souuenir de l'Innocent, à qui elle a osté meschamment l'v-

ſage de la lumiere ? Or tant s'en faut que cette inhumanité ſe ſoit iamais rencontrée aux Beſtes, qu'au contraire il ſe voit par l'Hiſtoire Grecque & Romaine, qu'elles ont quelquefois allaité des Enfans, que des Meres inhumaines auoient expoſez, & abandonnez tout à fait. C'eſt donc pour leur faire auoir horreur de leur crime, qu'Alciat leur propoſe icy l'exemple de la femelle du Ramier, qui faiſans ſon nid en hyuer, s'arrache les plumes, & ſe reduit à tranſir de froid, afin que ſes petits en ſoient plus chauds, & plus mollement couchez. Mais quand nous n'aurions point cét exemple, n'auõs nous pas la Loy diuine, qui veut, comme le remarque Sulpice Seuere, que celuy ſoit condamné à mort, qui bleſſe vne femme enceinte ; & qui empeſche que ſon fruict ne vienne à maturité ? Cela eſtant, de quel aſſez grand ſupplice pourra ton punir vne Maraſtre, qui l'eſtouffe dans ſes flancs, & qui pire qu'vne

Tygreſſe,

Tygresse, se l'arrache mort de ses propres entrailles? Ie trouue fort remarquables à ce propos ces paroles de Tertulien. *L'Homicide*, dit-il, *nous est expressément défendu, de quelque nature qu'il puisse estre; & c'en est vn mesme, que de faire perdre le fruict, qui est vne fois conceu dans le ventre de la Mere; C'en est vn, dis-je, que d'empescher de venir au monde, ce qui est animé sous la forme d'vn Enfant, puis qu'vn iour ce doit estre vn homme. A raison dequoy, vne certaine Dame Milesienne eût à bon droict la teste tranchée, pour estre accouchée auant terme d'vn Enfant mort, conuaincuë d'en auoir esté cause à force de medecines que pour cét effet elle auoit prises. Et certainement quoy que celuy qu'elle venoit de priuer de vie ne fust pas encore hõme fait, en luy n'eantmoins elle auoit osté du monde, l'espoir de son Pere, la memoire de son nom, l'appuy de sa maison & l'Heritier de sa Famille.* Ie m'estendrois dauantage sur cette matiere, si ie ne la trouuois si odieuse, que l'auersion que

i'en ay, n'impose silence, & me fait conclurre ce Discours par ces vers d'Ouide, contre telles Meres desnaturées.

*L'Inhumaine qui la premiere*
*Fit mourir son fruict dans son flanc,*
*Ou qui dans le sang de son sang,*
*Trempa sa main plus que meurtriere;*
*Deuoit n'auoir iamais esté,*
*Comme indigne de la clarté.*

*Si les femmes du premier aage,*
*Qu'on nommoit le siecle innocent,*
*Eussent eu ce maudit courage,*
*D'estouffer leur fruict en naissant;*
*Bien à peine au temps où nous sommes,*
*La terre auroit-elle des hommes.*

*Il faut cueillir en leur saison*
*Les aimables fruits de Pomone,*
*Et les doux raisins qu'en Autonne,*
*Bacchus nous enuoye à foison*
*Non pas les empescher de croistre,*
*De meurir, ou mesme de naistre.*

*Quelle rage ! quelle manie !*
*Les Meres perdent leurs Enfans ;*
*Et les Tygreſſes d'Hircanie*
*Ont le ſoin de nourrir leurs Fans ;*
*En cela moins impitoyables*
*Que les Animaux raiſonnables.*

## *Que ceux qui ſuiuent la Cour, doiuent vſer prudemment de la Fortune.*

## DISCOVRS LVIII.

LA cheute de ce Mal-heureux, qui ſe la cauſe luy meſme, pour s'eſtre attaché à vn Rameau ſec qui n'a pû le ſouſtenir, nous figure celle des hommes ambitieux, qui ruïnent leur Fortune à la Cour par leur imprudence, & leur mauuaiſe conduite. Ce qui ne leur arriueroit pas, ſi dans l'orage qui les menace ils ſe tenoient touſiours fermes au gros de l'Arbre, c'eſt à dire ineſ-

branlables au ſeruice de leur Prince. Mais le mal heur eſt, qu'en quelque proſperité qu'ils ſe voyent, leur condition leur ſemble trop baſſe, pour vn ſi haut merite que le leur, Que la Conuoitiſe qui les ronge, leur inſpire à tout moment de nouuelles paſſions pour de nouueaux honneurs, & ſi leur Fortune ne va ſi viſte que leur deſir, ils enuient à l'inſtant celle des autres, qui ont de l'auantage ſur eux. Alors ils n'en parlent que ſelon les ſentimens que la hayne leur en fait auoir, & peuuẽt ſi peu ſouffrir de les voir aduancez aux grandes charges, qu'ils s'en affligent, tant ils ſont fols, & en murmurent contre leur Maiſtre. Dequoy certes, ie m'eſtonne d'autant plus, qu'il n'eſt point de pire folie, que de tirer vn ſuiet de meſcontentement de ce qui peut contenter autruy. Ceux qui le font la pluſpart du temps, ne conſiderent pas, Que c'eſt aux ſuiets à ceder auecque veneration à la volonté des Sou-

uerains : Que s'ils auancent les vns plustost que les autres, & si mesme ils trouuent bon d'oster les dignitez & les charges à ceux ausquels ils les auoient données, ils sçauent bien pourquoy ils le font, sans qu'il soit besoin de se mettre en peine d'en rechercher la cause. Qu'il leur suffise, que les Princes, qui sont comme les Dieux des mortels, veulent estre reuerez auec soumission, & que le bien qu'ils font à leurs Creatures, est vn pur effet de leur faueur. De s'imaginer donc, que sous pretexte de quelque merite on puisse tirer d'eux par importunité, ce qui depend absolument de leur grace particuliere, c'est n'auoir ny iugement, ny prudence. Car il ne faut iamais esperer d'obtenir par la force vne chose qui ne se donne que gratuitement. Auecque cela, tels Fascheux, à force de demander, sont quelquefois cause qu'on ne leur donne rien du tout ; ioint que leur mauuaise Fortune y cõtribuë beau-

coup la pluſpart du temps. Nous liſons à ce propos, qu'vn certain Courtiſan s'eſtant plaint vn iour à Sigiſmond, vn peu trop inſolemment, de ce qu'il le laiſſoit dans l'incommodité, au lieu qu'il faiſoit du bien aux autres, l'Empereur luy reſpondit, Qu'il ne deuoit pas s'en prendre à luy, mais pluſtoſt à ſon mauuais Deſtin; & là deſſus, il fit apporter deux boettes eſgalles, l'vne pleine d'or, & l'autre de plomb, dont il luy bailla le choix. Mais il fut ſi mal-heureux, qu'il prit la derniere; & ainſi il donna ſujet à l'Empereur de luy dire, *Vous voyés qu'il n'a pas tenu à moy que vous n'ayés eu de l'or, & que le plomb vous eſt eſcheu par malheur.*

Par cét exemple il nous eſt aiſé de iuger de ce que peut le hazard, pour l'aduancement des hommes, & particulierement de ceux qui ſuiuent la Cour. Pour tout cela neantmoins, il ne faut pas ny que les Malheureux ſe rebutent de leur mauuaiſe Fortune, ny que

ces autres qui en ont vne bonne, en vſent imprudemment. Que s'ils veulent auoir quelque choſe du Prince qu'ils ſeruent, il faut qu'ils ſe ſouuiennent toûjours de prendre leur temps, & de ioindre le reſpect à la modeſtie ; Car il eſt à craindre qu'ils ne le faſchent, s'ils luy font vne demande hors de ſaiſon, & qu'ils n'ayent pas auparauant bien digerée. Il eſt donc abſolument neceſſaire, que ceux qui ſe picquent d'eſtre habiles Courtiſans, prennent le ſoin de conſiderer par quels moyens ils peuuent gaigner la faueur de leur Prince, & par quelles Vertus ſe la conſeruer. Et d'autant qu'ayant l'honneur d'approcher de leur perſonne, il faut qu'ils obſeruent quantité de choſes, ſans leſquelles ils ne ſçauroient ſubſiſter ; i'en rapporteray icy quelques vnes, qui dans les Diſcours d'Amirato leur ſont données, en forme de preceptes & de Maximes.

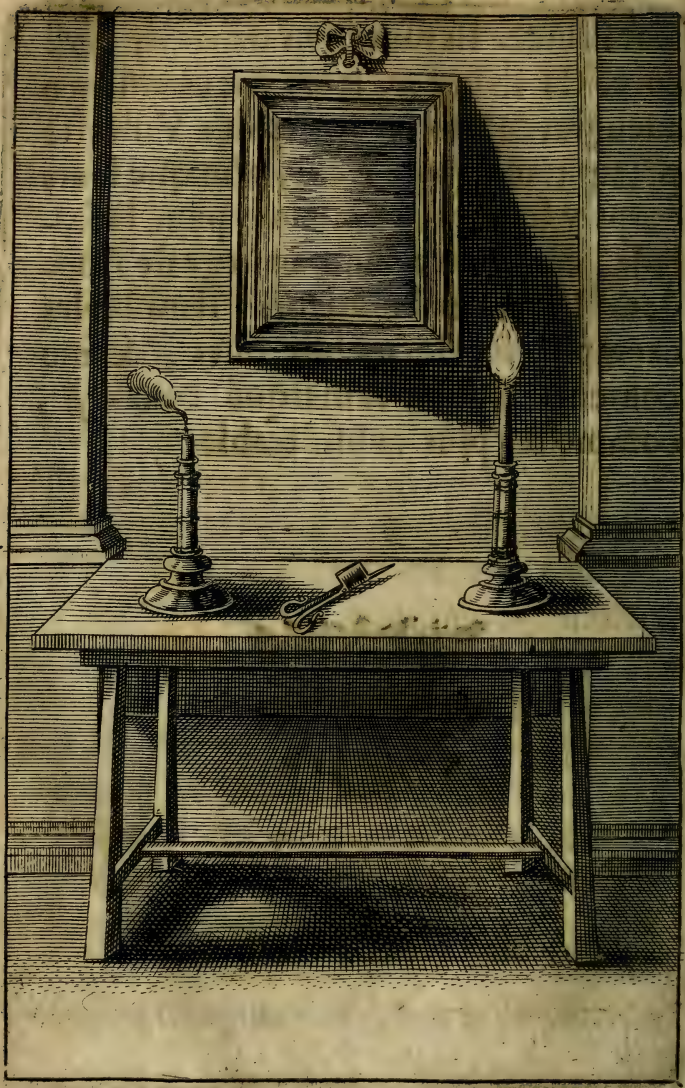
Souuenez vous, dit-il, que les Prin-

ces n'entendent pas raillerie, & que c'eſt temerité de ſe ioüer à eux, quelque ſemblant qu'ils facent d'en eſtre contens: car il eſt à craindre, que le ſouuenir qui leur en reſte dans l'Ame, ne ſe reſueille à la fin, & qu'ils n'en viennent au chaſtiment, comme fit Tybere à l'endroit de Fuſius, & Neron enuers Vetuſtinus. Donnez vous bien garde auſſi de vous enqueſter des choſes qu'ils veulent eſtre cachées, de peur de les irriter, ainſi que l'eſprouuerẽt Aſinius Gallus, & L'Aruntius, en la perſonne du meſme Tybere. Comme il y va de la vie, de meſdire d'eux; auſſi s'offencent ils d'eſtre flattez en certaines choſes, & tournent à la ruine des Flatteurs les fauſſes loüanges qui viennent d'eux; à raiſon dequoy Tybere reprit aigrement les Senateurs de ce qu'ils l'auoient appellé Seigneur, & dit que ſes occupations eſtoient diuines. Si vous auez quelque choſe à traitter auec eux, remettés-vous en à leur diſcre-

tion, & ne faites point le reueſche. Tacfarinas ſe perdit, pour auoir practiqué le contraire à l'endroit de Tybere. Conſiderez ce que vous auez à faire pour leur ſeruice, en qualité de ſuiet, & ne taſchez de plaire qu'à eux, ſans vous meſler de ceux qui leur appartiennent. Tybere jaloux des honneurs qu'on deferoit à d'autres qu'à luy, ſe mit vn iour en colere de ce qu'on pria les Dieux pour la ſanté de ſes petits-fils, ſans faire mention de ſa perſonne. S'ils vous traittent mal, n'en dittes mot, & ſouuenez-vous que Vitia fut eſtranglée, pour auoir pleuré la mort de ſon fils. Si vous poſſedez quelque choſe qui leur ſoit agreable, n'atendez pas qu'ils vous la demandent. La mort de Valerius Aſiaticus fut vn effet de l'Enuie de Meſſalline, jalouſe de la beauté de ſes jardins: & le pauure Nabor ne fut lapidé, que pour n'auoir voulu donner ſa Vigne. Si vous parlez à eux, ayez toû-

jours le remerciment à la bouche, quand meſme ils ne vous en donneroient point de ſuiet. Cela vous eſt enſeigné par l'exemple de Seneque, le plus ſage de ſon temps, & qui ſe comporta de cette ſorte enuers Neron ſon diſciple. Au lieu de leur reprocher imprudemment les ſeruices que vous leur aués rendus, teſmoignées leur que vous deués à leur grandeur les effets de voſtre courage, & vſés de l'exemple de Silius. Teſmoignés au reſte à voſtre Maiſtre, que voſtre vie, ou celle de vos Enfans, ne vous eſt pas ſi chere que la ſienne, & vous repreſentés là-deſſus le mauuais traittement que Pithius le Lydien receut du Roy Xerxes, pour l'auoir prié d'exempter ſon fils aiſné d'aller à la guerre. Cette derniere maxime eſt ſi recommandable à la pluſpart des Peuples du Leuant, qu'ils mettent le plus haut point de leur gloire, à ſe ietter dans tous les dangers imaginables, pour le ſeruice de

leur Prince. Ils font bien dauantage encore. Car ils ont pour luy vne obeiſſance aueugle; & dans les ſieges des Villes ſe precipitent dans le foſſé, afin que leurs corps y ſeruent de faſcines pour l'eſcalade, comme il aduint au ſiege de Rhodes. I'obmets pluſieurs ſemblables exemples ſur le meſme ſuiet, & me contente d'auoir remarqué ceux-cy, comme les plus conſiderables.



*Que l'eſclat du monde n'eſt que fumée.*

## DISCOVRS LIX.

IL ſe lit dans l'Hiſtoire, que Crœſus Roy des Lydiens, qui ſurpaſſoit en richeſſes tous les plus grands Princes de ſon temps, ſe voyant tombé ſous la puiſſance de Cyrus, qui l'auoit fait ſon priſonnier de guerre, & qui s'en alloit combattre la Reyne Thomiris, luy dit ces paroles; *Puis que les Dieux immortels m'ont liuré entre tes mains, ne me ſça-*

*che point mauuais gré, ſi ie te declare librement tous les defauts qui ie remarqueray dans ta Cour; Car ceux de la mienne me ſont des leçons, dont ie proffite, & que trop tard. Sçache donc, que ſi tu t'imagines d'eſtre vn Dieu commandant, comme tu fais, vne ſi puiſſante Armée, que celle que tu as miſe ſur pied; ie n'ay rien là-deſſus à te dire: Comme au contraire ſi en qualité d'homme, tu reconnois que ton Empire n'eſt abſolu que ſur des hommes comme toy, tien pour maxime infaillible, Que les choſes du monde ſont ſi changeantes, que leur reuolution ne peut ſouffrir vne Fortune aſſeurée.* Ces mots ſont remarquables aſſeurément, & meritent que les Princes les portent touſiours graués dans le profond de leur Ame, afin que ſe ſouuenat de leur condition ils ſe ſouuiennent auſſi, que la durée n'en doit pas eſtre eternelle. Cela leur eſt icy demonſtré par l'exemple de Crœſus, qui pour les grandes richeſſes qu'il poſſedoit, & pour l'obeiſſance que luy rendoient generallement tous ceux

qui

qui releuoient de luy, s'eſtimoit le plus heureux homme du monde. Il ne l'eſtoit pas neantmoins, & le Temps ne luy apprit que trop à ſon dommage, Qu'il n'y a rien de perdurable ſous le Soleil. Auſſi fut-ce la principale raiſon, pour laquelle il voulut que Cyrus profitât de ſon exemple; l'aduertiſſant pour cét effet, de ne ſe fier aucunement aux fauſſes proſperitez de la vie, & que ce que les Dieux auoient ordonné de nos fortunes, eſtoit tellement irreuocable, qu'on ne pouuoit appeller de leur ſentence.

Et certainement, ſi nous ſçauons bien conſiderer, non ſeulement la condition des hommes particuliers, mais celle des Princes & de leurs Eſtats, nous trouuerons apres tout, qu'il y a ie ne ſçay quoy de fatal, & d'inéuitable en eux. Les plus excellents Hiſtoriens, anciens & modernes, le remarquent ainſi; quand ils diſent, que la pluſpart des Eſtats & des Royaumes du monde, n'ont pas ſub-

sisté plus de cinq cens ans, sans quelque notable changement. Toute la raison qu'on en peut rendre, est dans Seneque, qui dit; *Qu'il n'y a point de terme prescrit à la ruyne des grandes choses, & qu'il ne faut qu'vn moment, pour reduire en cendre les plus fleurissantes Villes du monde.* Or comme les Bastimens autres-fois superbes, & que leur antiquité rend encore venerables, ne tombent point tout à coup en ruïne, mais s'entrouurent peu à peu, & par les creuasses de leurs murs, nous donnent à connoistre leur cheute prochaine; Ainsi dans les Empires du monde, il y a pour l'ordinaire des marques & des presages de leur decadence, long-temps auant qu'elle arriue. Car Dieu, comme tout bon & tout misericordieux qu'il est, n'afflige iamais son peuple, que par des signes euidens, il ne l'aduertisse premierement de son iuste courroux, & du chastiment qu'il luy prepare: Ce qu'il fait asseurément, afin de le remettre en estat

de faire penitence, & d'implorer sa sainte Misericorde. Nous en auons vne infinité d'exemples dans les sainctes Lettres. Mais ie les laisse à part, pour dire en peu de paroles, *Que lors qu'il arriue que les Princes meurent sans laisser des Enfans qui leur succedent, c'est vne grande marque de reuolution, & de changement dans leur Estat.*

C'en est encore vne autre bien apparête, quand la Souueraineté vient à passer d'vne Famille à l'autre : Car il se fait alors vn dangereux intermede de factions & de troubles, entre la Noblesse, & le menu peuple, par qui les guerres ciuiles sont embrasées. Cela nous semble representé par les deux flambeaux de cét Embleme, dont l'vn est esteint, & l'autre allumé; pour monstrer qu'il n'est point d'esclat dans le monde, qui ne s'efface à sa fin; Que la magnificence & la pompe sont les dépoüilles du Temps; Que tel est maintenant Maistre, qui deuient tout à coup valet; tel libre aujour-

d'huy, qui se voit demain Esclaue; & qu'en vn mot, dans ce vaste Vniuers, comme sur vn grand Theatre, où la Fortune se ioüe, il y a diuers degrez par où les hommes essayent de gaigner le haut. Mais le mal heur est, que le chemin en est si glissant pour les vns, qu'ils tombent à chaque pas; comme au contraire, il est si fauorable aux autres, qu'ils s'y tiennent fermes, & profitent souuent de la cheute de ces Miserables, que le hazard a renuersez à leurs pieds. Quoy qu'il en soit neantmoins, & les Princes & leurs sujets, & les Pauures & les Riches, & les Nobles, & les Roturiers, & les Villes & les Royaumes, ont leur instabilité, qui nous apprend; Que s'il y a quelque chose de certain au monde, c'est l'incertitude mesme. Nous n'en sçaurions auoir de meilleure preuue que celle cy de Seneque, par où ie conclurray ce Discours. *Des mains mortelles*, dit-il, *n'ont rien fait, qui ne soit mortelle aussi.* Les

*ſept Miracles du monde, & ſi l'ambition des ſiecles à venir ; peut faire encore quelque Baſtiment plus merueilleux, ſe verront vn iour ruynés & raſez à fleur de terre. C'eſt dequoy nous ne deuons nullement douter. Il n'y a rien d'eternel icy bas, & il ſe voit peu de choſes, qui ſoient de longue durée. La fin en eſt touſiours differente : car cecy eſt fragile d'vne façon, & cela d'vn autre. Ce qui veut dire en vn mot, que tout ce qui a pris commencement, prendra fin de meſme, & que ce vaſte Vniuers doit reuenir à ſon ancien Chaos. Pleure qui voudra maintenant, tant de perſonnes qui ne ſont plus. Pleure qui voudra les cendres de Carthage, de Numance, de Corinthe, & ce qui ſera tombé d'vne plus grande ruyne ; Toutes ces larmes ſont inutiles, & ne gueriſſent de rien ; puis que cela meſmes qui n'a point de lieu où il puiſſe cheoir, eſt fragile & periſſable.*

Marie Briot, fe.

## *De la Vertu, & de la Fortune.*

## DISCOVRS LX.

QVELQVES Hiſtoriens, qui ont veſcu du temps, d'Alciat, diſent, qu'il prit cét Embleme pour Deuiſe, afin de monſtrer par là, qu'il ne deuoit ſa Fortune qu'à ſa Vertu. Car il acquit, à ce que l'on tient, de grandes richeſſes, à force de faire valoir les Sciéces, dans la connoiſſance deſquelles il excelloit. Tout cela nous eſt ſignifié par le Caducée de Mercure, & par la Corne d'Amalthée, qui veulent dire, Qu'en cultiuant l'Eloquéce & les autres

disciplines, qui selon Ciceron, sont dignes d'vn homme libre, les Vertueux se peuuent mettre à leur aise. Tel est le sentiment d'Aristote, quand il dit, Que la Science est aux habiles gens vn salutaire remede contre la Fortune, & qu'ils peuuent par son moyen, se mettre à couuert des incommoditez de la vie. Aussi a t'on mis icy le Caducée, pour vn Symbole du bien dire, comme la Corne d'Amalthée en est vn autre de l'Abondance. A raison dequoy dans Stobée, Hippodamus Thurien, appelle de ce mesme nom vne Ville bien policée, & qui est fleurissante en bonnes Loix, par le moyen desquelles ceux qui l'habitent sont ciuilisez, les Sciences cultiuées, les Vertus cheries, & les sources de l'Indigence, qui sont la Molesse, & la Faineantise, tout à fait taries. A ce sentiment est encore conforme celuy de Socrate; lors que parlant de cette mesme Corne d'Amathée: Par elle, dit-il, les Poëtes nous ont vou-

lu donnerà connoiſtre, Qu'il eſt difficile qu'vn homme qui aime le trauail, & qui n'eſt point débauché, puiſſe iamais manquer de bien. Voila pourquoy quelques-vns ont feint, que cette Corne eſtoit de bœuf, animal laborieux au poſſible. Quand aux raiſins & aux autres fruicts dont elle eſt pleine, ils ſignifient le merueilleux profit que nous tirons de l'Agriculture. Dion Chryſoſtome fait cette meſme remarque, & dit de plus, Que la Corne d'Amalthée eſtant vne marque de fertilité, on ſouloit anciennement la mettre à la main du bon Genie, & de la bonne Fortune, quand on les vouloit repreſenter. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, que par cette figure Hyerogliphique, iointe au Caducée de Mercure, Dieu de l'Eloquence, il eſt demonſtré, comme i'ay remarqué cy-deuant, Que dans l'honnorable profeſſion des Arts & des bonnes lettres, les honneſtes gens peuuent trouuer dequoy ſubſiſter,

& qu'ainſi la Fortune, quelque mauuaiſe qu'on la face, n'eſt pas touſiours ennemie des Vertueux. Mais quand elle leur ſeroit ſi peu fauorable, que de les traitter indignement, & meſme de les priuer des choſes que la pluſpart des Mortels priſent ſi fort; encore ne laiſſeroient ils pas de s'eſtimer aſſez riches; & la Philoſophie leur apprendroit ie m'aſſeure, Que ce n'eſt point la conuoitiſe des biens du monde, mais la Vertu, qui peut rendre l'homme heureux & content. Elle ſeule le met au poinct du Souuerain bien, puis que le ſouuerain bien eſt auſſi la ſeule choſe, qu'elle luy fait paſſionnément deſirer. Il eſt de ſa lumiere, comme de celle du Soleil, qui eſteint & qui efface en vn moment tout ce qui n'eſt point eſclairé d'elle. Cette penſée eſt de Seneque, qui adiouſte en ſuite ces belles paroles, de la traduction de Monſieur de malherbe, que ie ne ſçaurois placer en meilleur endroit que celuy-cy.

*Les incommoditez*, dit-il, *quelque grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent auec la Vertu, ne parroissent non plus que l'eau d'vne nuée en la Mer; Et pour monstrer qu'il est comme ie vous le dis; Qu'vn homme de bien voye vne chose loüable, il s'y en ira sans marchander. Les Bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regarde pas ce qui est necessaire qu'il souffre, mais ce qui est honneste qu'il fasse. Vne belle action ne luy sera non plus supecte, qu'vn homme de bien: Il se fiera d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aise, du repos, & de la prosperité. Il sera d'vne chose loüable, mais triste & penible, comme d'vn homme de bien, pauure, ou banny, & qui aura mauuais visage. Or à cét heure mettez vn homme de bien, & plein de richesses d'vne part; & de l'autre, vn de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils sont inesgaux en fortune, ils sont esgaux en prud'homme. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La Vertu n'est pas moins loüable au corps d'vn homme malade, ou prisonnier,*

*qu'en celuy d'vn homme libre, bien robuſte, & bien compoſé. Si vous eſtes Vertueux, ayés tous vos membres, ou ſoyés eſtropié, vous eſtes d'autant de merite d'vne façon que de l'autre; autrement ce ſeroit iuger du Maiſtre par l'habillement du Valet. Car toutes choſes qui ſont ſuiettes aux accidens, comme l'argent, le corps, & les honneurs, ſont ſeruiles, imbecilles, fluides, caducques, & periſſables d'vn moment à l'autre. Comme au contraire les œuures de la Vertu ſont hors de toute iuriſdiction; Rien ne les peut ny forcer, ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira; c'eſt tout vn: Elle ne leur peut donner vn Maſque ſi laid, qu'elles ne ſoient agreables.*

Voila quant à la Vertu, qui nous eſt icy repreſentée par le Caducée, ou par la Verge de Mercure, dont les Poëtes ont feint que ce Dieu de l'Eloquence ſe ſeruoit, toutes les fois qu'il vouloit, ou faire la paix, ou prouocquer le ſommeil, ou guider les Ames aux Enfers, d'où pareillement il les tiroit. Pour ce qui eſt des

Serpens, dont cette Verge estoit enlacée, voicy ce que les Mythologistes en disent. Vn iour que Mercure s'en alloit en Arcadie, il rencontra fortuitement deux Dragons qui s'entrebattoient, & qui s'arresterent tout en mesme temps qu'il les eust touchez de son Caducée. A raison dequoy, afin que la Posterité n'ignorât point ce miracle, les Egyptiens conseruerét à Mercure cette Verge, pour memoire de la sienne, de la façon qu'elle se voit icy peinte. Ce Caducée est vn Symbole du bien dire, & les Serpens en sont vn autre de la Prudence, ou de la Sagesse. Quelques-vns neantmoins veulent que ce soit vne marque Hierogliphique de la Paix, que les Ambassadeurs ont accoustumé de faire; A quoy se rapportent ces paroles d'Isidore, *Que Mercure auec sa Verge separe des Dragons qui s'entrebattent*, c'est à dire, que les Princes qui se fõt la guerre, sont pacifiez par l'entremise des Ambassadeurs; Et ces autres de Iam-

blicus à Deuxippe; Qu'il faut sans doute, que celuy qui le premier a monstré la Dialectique aux hommes, ait esté quelque Dieu, tel que Mercure, qui en porte en main le Symbole, à sçauoir deux Serpens, qui se regardent l'vn l'autre.

Quant au mot *d'Amalthée*, les Mythologistes disent, que ce fut le nom de la Chevre, qui par les soings d'Ida, & d'Adraste, allaita Iupiter encore enfant. A quoy ils adjousterent, qu'ayant fortuitement rompu sa corne contre vn Arbre, l'vne de ces Nimphes la remplist de fruits & de bouquets, dont elle fit present à Iupiter; qui pour l'en recompenser, la luy rendit, quand il fut deuenu grand; & voulut qu'autant de fois qu'il leur plairoit, elle & ses compagnes la trouuassent pleine de toutes les choses qu'elles pourroient souhaitter. Quelques autres neantmoins veulent que ce fut la mesme Corne qu'Hercule arracha au fleuue Acheloüs, apres qu'il eust pris la forme d'vn Tau-

reau. Par où les Mythologiſtes veulent donner à conneſtre, que par ſes ſoins, & par ſes trauaux ce genereux Heros ramena l'Abondance & la Fertilité dans tout ce païs là, qui eſtoit auparauant ſterile. Il me ſemble pourtant, que cette Fable ſe doit entendre des grands aduantages qu'ont les ſçauans par deſſus le reſte des hommes, quand la Fortune ſe trouue iointe à leur Vertu; Ce que Ciceron appelle deux choſes tres-aduantageuſes, & qui firent eſtimer Cyrus, le Prince de ſon temps le plus accomply, & le plus heureux.

## *Du deuoir des Magiſtrats.*

## DISCOVRS LXI.

CEvx qui par leur propre Vertu, non par les brigues, ny par les faueurs du Peuple, ſe ſont eſleués aux premieres dignitez d'vn Eſtat, doiuent conſiderer auant toutes choſes, quel eſt le perſonnage qu'on leur fait ioüer, quel le deuoir de leur charge, & à quelle fin ils y ſont appellez; les hommes qui font autrement, & qui preferent leurs intereſts particuliers à ceux de la Patrie, ſont cauſe ordinairement de la deſolation, & de la ruïne publique. Or

d'autant qu'ils repreſentent icy bas la perſonne du Souuerain Iuge du Monde, il faut qu'ils ſe ſouuiennent touſiours de ce qu'il leur commande en termes exprés, qui eſt, de ne rien donner aux conſiderations humaines, en matiere de iugement, de ne ſe laiſſer corrompre, ny par or, ny par argent, mais de rendre le droict à chacun, comme il eſt ordonné par les Loix. *Car le iuge*, comme diſent les Iuriſconſultes, *eſtant perſonne publique, eſt par conſequent obligé de faire en conſcience ce qui regarde le bien public; & c'eſt vne grande honte, que celuy peche contre le Loix, qu'on a eſtably, pour en eſtre Defenſeur.* Certainement tous les Magiſtrats en general ſe doiuent monſtrer d'autant plus ſoigneux de les faire obſeruer, qu'il ſont pour cét effet appellés *Paſteurs*, & par conſequent obligés de defendre leur troupeau de la rage des Loups, c'eſt à dire des Ennemis qui cherchent à l'engloutir. Mais s'il eſt certain, comme il n'en faut pas douter,

qu'ils doiuent auoir pour but le bien de l'Estat, comment le pourront ils procurer, s'ils ne s'accordent ensemble? s'ils forment, diuers partis? Et s'ils ne se soucient point que les a faires des autres aillent mal, pourueu qu'ils facent les leurs? Que s'ils prenoient la peine de lire les diuins enseignemens que Platon leur donne dans plusieurs endroits de sa Republique, ils trouueroient, *Que ceux qui sont dans les charges, comme eux, doiuent auoir plus de soin des interests d'autruy que des leurs propres, & rapporter toutes leurs actions au commun proffit du Peuple, dont ils sont comme les Dieux tutelaires.* Il faut pour cét effet, qu'ils se demettent, non seulement de tous auares desirs, mais des autres passions, qui chocquent l'integrité de la vie, & mesme des affections trop violentes, qu'ils peuuent auoir pour leurs plus proches. P. Scipion Nasica en vsa de cette sorte, par vne publique Declaration qu'il fit, de tenir ses parens propres

pour ennemy, en cas qu'ils le fussent de la Patrie, Comme en effet, il en rendit depuis des tesmoignages visibles, & pour recompense d'vne si haute Vertu, il fut le premier qu'en son absence on s'aduisa d honnorer de la dignité de Souuerain Pontife. Nous lisons à ce propos, qu'en la harangue que fit Cesar à ses Centeniers, & à quelques Ambassadeurs qui luy furent enuoyez; *Asseurément*, dit-il, *encore qu'vn homme soit bien dans ses affaires particulieres, il n'en doit pourtant rien esperer de bon, si les publiques vont mal. Il n'en est pas de mesme de nostre Estat. Quant il luy ariue quelque bonne fortune, il n'est point iusques au moindre Citoyen qui ne s'en ressente. S'il est donc vray que nostre conseruation dépende de celle de la Republique, employons-nous auecque soing à toutes les choses qui peuuent contribuer à sa grandeur, & à son accroissement. Que si nos animositez particulieres nous empeschent, de püoillons-nous-en bien viste; & tenons tousiours cette maxime; Que*

*toute autre gloire eſt petite, à comparaiſon de celle qui nous reuiut de ſeruir noſtre pays.* Ceux de Ratiſbóne ont voulu montrer la meſme par vne inſcription Latine qu'ils ont miſe ſur leur Palais, que i'ay ainſi traduite. *Toy qui entres icy, en qualité de Senateur, ou d'aure Officier, poſe deuant cette porte tout ce qui tient de la paſſion, ou qui l'eſt en effet. Car en ce lieu ſacré n'ont d'entrée, la Colere, la Violence, & la Hayne, non plus que la faueur, ny la Flatterie. Soumets donc tes intereſts à ceux du public; & tiens pour certain, que les iugemens que tu auras fait en ce monde, te ſeront rendus en l'autre.*

Guichardin fait dire à ce propos de fort bonne grace au iudicieux Alphonſe, Roy d'Aragon, que s'il euſt eſté du temps que la Republique Romaine eſtoit en ſó plus haut luſtre, il euſt fait baſtir pres du Capitole vn nouueau Tẽple; auecque cette inſcription IOVI REPOSITORIO; auec ordre exprez aux Senateurs, d'y poſer leurs affections violentes, & leurs animoſitez

secrettes, auant que de s'assembler en corps pour rendre la iustice. C'est pour la mesme raison aussi, que Valere le Grand loüe infiniment ces vieux Magistrats, ou pour mieux dire, ces hommes du siecle d'or, qui lors qu'il estoit question de iuger autruy, se iugeoient auparauant eux-mesmes, & demandoient compte à leur conscience, pour apprendre si elle n'auoit rien à le reprocher.

Tout ce que i'ay dit iusques icy du deuoir des Magistrats, nous est representé par cette chaine rompuë, qui signifie que l'Amitié en estant vne bien forte, puis qu'elle lie ensemble les volontez de plusieurs personnes, il ne faut pas neantmoins laisser de la rompre dans les Consultations, & dans les Iugemens publics. A quoy certes on est tres-estroittement obligé par la Conscience, & par le Serment qu'on a faict à Dieu, qu'il ne faut iamais violer, pour toutes les considerations du monde; mais se resoudre

pluſtoſt à la mort. Ce que le grand Saint Ambroiſe nous fait comprendre en peu de paroles, quand il dit, *Que le bon Magiſtrat ne fait iamais rien de ſon mouuement propre ; que les iugemens qu'il donne ſont appuyez ſur les Loix ; qu'en ſes opinions il ſe declare Ennemy de la complaiſance, & qu'il ſe deſpoüille de toute paſſion, pour ne ſuiure que la Verité toute nuë.*

## *Contre l'Auarice, & la Conuoitise.*

## DISCOVRS LXII.

C'Est le vice ordinaire des hommes auares, de n'estre iamais contans des richesses qu'ils possedent abondamment; d'auoir vn appetit insatiable, non seulement pour celles du Prochain, mais des Estrangers mesme, dont ils vont chercher les threfors par mer & par terre, au grand hazard de leur vie, & pour le dire en vn mot.

*De poursuiure ardãment qui leur semble vtile,*

*Bien qu'il ſoit plein d'ennuy :*
*Et de s'imaginer la Moiſſon plus fertil,*
*Dedans les champs d'autruy*

Or bien que tous les hommes en general ſoient naturellement portez à deſirer d'auoir du bien, cela n'empeche pas toutesfois qu'ils ne ſoient blaſmables au dernier poinct, quand ils s'y attachent ſi fort, qu'en ce ieu de la Fortune, à force de vouloir gaigner ce qu'ils n'ont pas, ils perdent quelquefois ce qu'ils ont; En cela ſemblables au Chien d'Eſope, qui lâcha la proye qu'il auoit, pour en prendre l'ombre. Diſons donc que la pire de toutes les conditions de la vie, eſt aſſeurément celle de ces mal-heureux Auares, dont l'appetit deſreglé, qu'ils ne peuuent aſſouuir, eſt milles fois pire que la Pauureté meſme; & qui ſemblables à Tantale, meurent de ſoif au milieu de l'eau, & de faim dans l'abondance des biens du monde, puis

que leur extréme Auarice leur en dérobe l'vſage. Tels n'eſtoient pas, dit Seneque, ces hommes du ſiecle d'or,

*Qui viuoient en commun, ſans partager les champs;*
*Ny ſans les deſchirer par les coutres tranchans:*
*Car alors dans le ſein de la terre feconde,*
*Germoient innocemment les ſemences du monde;*
*Et d'elles meſme auſſi naiſſoient en cent façons,*
*Les fruits & les moiſſons.*

*Pouuoit-on rien voir de plus heureux que ces gens-la, qui receuoient ſi familierement toutes choſes des mains liberales de la Nature? Elle ſeule, comme vne bonne Mere, ſuffiſoit à l'entretenement de tout le monde; & ſa preuoyance eſtoit vne poſſeſſion tres-aſſeurée des richeſſes publiques. Car en effet, ne deuoit-on pas eſtimer infiniment riches ces perſonnes-là, parmy leſquelles il ne s'en trouuoit pas vne*

*seule qui fust pauure ? Mais le malheur fut, que l'Auarice se ietta depuis sur les choses les mieux reglées, afin de les peruertir. L'interest particulier luy fit enuahir les heritages d'autruy, si bien que dans son Abondance, s'estant comme retranchée en vn petit coin, elle fit naistre la Pauureté, qui perdit tout, des qu'elle se mit à desirer beaucoup. Mais qu'elle coure tant qu'elle pourra, pour essayer de reparer cette perte ; qu'elle se peine continuellement à ioindre champs à champs, & qu'à prix d'argent, ou de pleine force, elle depossede son voisin ; Qu'vne vaste Prouince soit son Domaine, & que cela s'appelle, si elle veut, vn long voyage qu'elle fait, passant toujours par ses terres : Toutes ces choses ensemble ne la gueriront de rien. Iamais aucune estenduë de possessions & d'heritages, qu'elque grande qu'elle soit, ne pourra nous ramener iusques au lieu d'où nous sommes partis. Apres que nous aurons tout fait, il se trouuera que nous aurons beaucoup ; Il est vray, mais auparauant nous auions tout. La terre estoit*

*plus fertile d'elle-meſme, qu'elle n'a eſté depuis, quand on s'eſt mis à la cultiuer. Elle ſe proſtituoit aux hommes, quand ils ne la rauiſſoient point. Ils auoient autant de plaiſir à monſtrer ce qu'ils auoient trouué, comme à le trouuer. Nul n'en pouuoit auoir trop, ou peu; & le partage n'en pouuoit eſtre qu'iniuſte, entre des perſonnes qui viuoient touſiours en bonne intelligence. Le plus puiſſant n'auoit point encore mis la main ſur le plus foible, ny l'Auarice chaché les biens ſuperflus, pour priuer vn autre des neceſſaires. Il ne ſe parloit point d'armes ny de guerre; ou ſi on auoit à la faire, c'eſtoit ſeulement du ſang des Beſtes ſauuages qu'on ſoüilloit ſes mains, non pas de celuy des Creatures humaines. Ceux qu'vne foreſt eſpaiſſe mettoit à couuert de la chaleur du Soleil, & qui pour ſe garantir du froid de l'Hyuer viuoient en toute aſſeurance dans vne petite loge couuerte de fueilles & de branchages, paſſoient doucement les nuits, ſans qu'vn ſeul ſouſpir leur eſchapaſt. Il n'en eſt pas de meſme de nous. Les inquietudes & les*

*soucis nous gesnent dans nostre pourpre, & interrompent nostre sommeil dans les lits les plus mollets ; au lieu que celuy des autres n'étoit iamais si paisible que sur la dure. Ils n'auoient sur eux aucuns lambris d'or & d'azur, mais estoient couchez à découuert, tandis que les Astres se mouuoient sur leurs testes, & que le Ciel, merueilleux spectacle de la nuit, se roulant insensiblement, guidoit au gré du silence ce magnifique Chef dœuure. Ce Palais superbe estoit iour & nuit l'obiet de leurs yeux ; & ils contemploient auec rauissement les Signes de la moitié du Ciel, dont ils voyoient les vns tomber au couchan, & les autres se leuer de dessous la terre.*

Ce bel endroit du plus moral de tous les Philosophes, m'a emporté iusques icy, pource que i'ay creu qu'il ne s'en pouuoit alleguer vn autre plus à propos, pour monstrer combien estoit grande la prosperité du Monde, auant qu'il s'y parlast d'Auarice; & que c'est elle seule qui a troublé le commun repos des hommes.

Or ſoit qu'il la faille d'iſtinguer d'auec la Conuoitiſe, ou confondre l'vne & l'autre ; tant y a qu'on les peut nommer toutes deux les peſtes du genre humain. Car imaginez vous ie vous prie, s'il eſt poſſible d'en attendre quelque choſe de bon apres tant de pertes & de ruines vniuerſelles qu'elles ont cauſées Que ſi la Conuoitiſe rend odieux les petits, elle fait bien plus hayr encore les Grands, quand ils en ſont tellement poſſedez, qu'ils n'y peuuent mettre aucune borne. La raiſon eſt, pource qu'eſtans nez pour commander, ils doiuent eſtimer au deſſous d'eux ces ioüets de la Fortune, & les dédaigner comme des choſes ſeruiles & baſſes. Ils ne le font pas pourtant, & ce n'eſt pas choſe dont il faille beaucoup s'eſtonner, puis que toutes les Hiſtoires remarquent, Que c'eſt l'ordinaire des Princes, de penſer à de nouuelles conqueſtes, quand ils voyent leurs Eſtats paiſibles & fleuriſſans. Surquoy

le iudicieux Lipſe dit fort à propos, *Qu'il eſt quelquefois plus difficile d'obtenir la victoire, que de la retenir.* Par où il veut monſtrer, ſi ie ne me trompe, que ce doit eſtre vn puiſſant frein à l'Ambition, de conſiderer, Qu'on fait mieux quelques-fois de ſe tenir à ce qu'on a, que de ſe trauailler pour en auoir dauantage. En effet, puis qu'il ſe voit par eſpreuue, que le hazard donne quelquesfois les choſes, quand on y penſe le moins, il s'enſuit de là, qu'il n'y a pas touſiours de la peine à vaincre : mais qu'il y en a beaucoup à ſe maintenir, quand on a vaincu. Les plus illuſtres Autheurs en demeurent tous d'accord, lors qu'ils diſent, Qu'vne haute Fortune eſt bien pluſtoſt trouuée que retenuë, & que les plus grands Eſprits ont moins de peine à vaincre les Ennemis, qu'à gouuerner les Citoyens. Voyla pourquoy Domoſthere aduertiſſoit les ſiens, Qu'ils ſe repreſentaſſent touſiours que leur principale conſeruation dependoit

doit de se rendre souples aux remonstrances qu'on leur faisoit.

Que si quelque chose est capable de perdre les Grands, quand ils n'apportent aucune moderation à leur Conuoitise; c'est ie ne sçay quel desir insatiable qui leur conseille tousiours de passer outre, à mesure qu'ils font de nouueaux progrez; Ce qui est cause qu'il n'atteignent pas tousiours ce qu'ils voyent deuant eux; & qu'ils perdent souuent ce qu'ils ont laissé derriere. Vn Prince de Tartarie, tout Barbare qu'il estoit, le donna ainsi à connestre, lors qu'ayant faict son Prisonnier de guerre le Duc de Moscouie, il voulut qu'on luy coupât la teste, & que de la moitié du crane, on luy en fist vne couppe, ou ces paroles fussent escrites: *Cét homme a perdu son bien, pour auoir voulu auoir celuy des autres.* Il en aduint de mesme à Antiochus, l'vn des plus grands Roys de toute l'Asie; qui ne se contentant pas

des bornes de son Empire, voulut empieter sur les terres des Romains, par lesquels il fut défait, auec vne notable perte de gens, & de tout ce qu'il possedoit d'Estats par deçà le Mont Taurus. Voylà quels sont les fruits de la Conuoitise; & quelles les recompenses qu'elle donne à ceux qui la seruent. C'estoit pour cela que l'ancien Antigonus, & Alphonse Roy d'Aragon, souloient comparer tels hommes insatiables, à des Ioüeurs, qui sur l'esperance de quelque guain qu'ils se promettent de faire, hazardent tout leur argent, auec lequels ils en gaignent d'autre quelquefois; & perdent tout à la fin, à force de s'obstiner au ieu.

De toutes les choses que i'ay dites il faut inferer, Que les Princes qui se contentent des Estats qu'ils tiennent hereditaires de leurs Ancestres, ou qu'ils ont acquis par les droits des Armes, sont mille fois plus heureux, d'en

demeurer là, & de les conſeruer par leur Prudence, que ne ſont ces autres, dont la Conuoitiſe n'a point de limites, & qui trauerſent les Mers entieres, pour aſſujettir des Peuples qu'ils ne connoiſſent point, & qui ne les ont iamais offenſez. A quoy certes ils ſe portent auec tant de violence, qu'ils ne ſe ſouuiennent pas, Que le mal heur de leurs ſemblables, eſt de ne ſe preualoir pas long-temps de leurs conqueſtes, & qu'apres vne infinité de trauaux, Alexandre ne pût ioüir de celle du monde. Ce qui nous eſt fort bien figuré par les Ioüeurs de cét Embleme, qui nous marquent le peu d'aſſeurance qu'il faut mettre en la Fortune; & pareillement par ce Globe qu'ils ont ſur la teſte, enchainé par le milieu, & au deſſus duquel rampe lentement vn Limaſſon, ou, ſi vous voulez, vne Tortuë. Car comme celle-cy n'a rien à craindre, ſous ſa maiſon qu'elle ſouſtient, &

qui la defend ; les Princes de meſme ne ſont iamais ſi aſſeurez ny ſi forts que dans leurs Eſtats, dont il ſont les Protecteurs, & les Peres de leurs Peuples. Et d'autant que la figure ronde eſt la plus parfaicte de toutes les figures ; par ce Globe nous eſt ſignifiée la Felicité d'vn Royaume, qui a pour ſolides appuys les bonnes Loix, qui l'accompliſſent de tout poinct, & qui en ſont auſſi la plus eſſentielle partie. Quant à la Chaine qui l'eſtreint, elle eſt vn Symbole de la fermeté d'vn Eſtat, qui n'eſt iamais foible tant qu'il eſt fortement retenu par ces deux liens, la Prudence, & la Concorde. Car on ne peut mettre en doute, que par deux Vertus ſi neceſſaires, les Republiques ne deuiennent fleuriſſantes, comme les Princes & leurs ſuiets ſont rendus heureux par vne iuſte Moderation contraire à la Conuoitiſe, & qui en arreſte les mouuemens,

*C'eſt par elle qu'on extermine*
*Le Deſir qui fait qu'on s'obſtine*
*A de mauuaiſes actions;*
*Et par elle que ſont reglées*
*Les furieuſes paſſions,*
*Des Ames les plus aueuglées.*

## *De la Liberté.*

## DISCOVRS LXIII.

C'Est la nature des choſes du Monde, que tant plus elles ſont belles & precieuſes, dans le vray temperament de leurs qualitez, tant plus auſſi elles paroiſſent laides & pernicieuſes, quand elles en ſortent par quelque deſreglement que ce ſoit. Nous ne pouuons pas manquer d'exemples, pour prouuer cette verité; puis que la Nature & la Raiſon nous en fourniſſent de reſte. Il nous ſuffit de dire que la meſme difference qu'il y a d'vn homme viuant à vn mort, & d'vn bon

Iuge à vn mauuais, ſe trouue entre l'honneſte liberté, & la licence debordée; dont l'vne eſt auſſi aimable, que l'autre eſt odieuſe. La pluſpart des Peuples, & des Royaumes, ont autresfois eſté fleuriſſans, tant qu'ils ont equitablement vſé des droits & des priuileges qui les faiſoient dire Libres. Mais désauſſitoſt qu'ils en ont voulu abuſer, ſous vn ſpecieux pretexte de Liberté, ils ne l'ont pas ſeulement perduë, mais de cette perte encore, celle de l'Eſtat s'eſt enſuiuie. Ne liſons nous pas dans les Saintes Lettres, que les Iuifs ſe picquoient ſi fort de ne releuer que d'eux-meſmes, que ſe ſeruant de cét aduantage, comme d'vn ſuiet de vanité; *Nous ſommes tous libres*, diſoient-ils, *comme ſortis de la ſemence d'Abraham, & n'auons iamais ſceu nous aſſuiettir.* Mais cette Liberté ne defaillit-elle point, & n'eſt il pas vray qu'ils la virent inſenſiblement pancher à ſa derniere ruine? L'on en peut dire autant de

celle de la Grece ; où le débordement prit pied si auant, qu'il y auoit des Harangueurs à gages, pour prescher en public la sedition, & former diuers partys entre la noblesse & le Peuple. Mais ie demande où est maintenant ce grand Empire ; Où celuy des Romains, qui n'ont pas seulement esté libres, mais qui ont commandé à des Peuples qui l'estoient aussi bien qu'eux ; Ne sçait-on pas qu'ils ont estimé toutes les choses du monde beaucoup moindres que la Liberté, & que neantmoins, ils l'ont si bien perduë à la fin, que leur Empire s'est demembré, que des Peuples qu'ils appelloient Barbares s'en sont fait maistres, & qu'ainsi ils ont esté miserablement contraints d'obeïr à des Nations ausquelles ils auoient accoustumé de commander. Le mesme n'est-il pas aduenu à la Hongrie, & la plus part de ses Peuples ne sont ils pas maintenant Esclaues du Turc ; pour s'estre mis eux-mesmes les

fers aux pieds par leur mauuaise intelligence, & par leurs Rebellions contre leurs Princes legitimes; Cela nous apprend, qu'encore que la liberté soit vn grand bien, elle deuient neantmoins vn tres grand mal, quand les Peuples en abusent, comme il ne leur arriue que trop souuent. Car le plus grand pretexte qu'ayent les Factieux, pour mettre à couuert leurs pernicieux desseins, est de demander effrontement: Où sont nos droicts? où nos franchises? où nos priuileges? & de vouloir ainsi s'attribuer vne liberté qui n'a pour tout but que la Reuolte & la Desolation publique. Mais tels Esprits seditieux prophanent ce sacré Nom, & le confondent insolemment auec ce qui s'appelle Licence. De maniere qu'ils ne sçauent pas, ou ne veulent pas sçauoir, Que la vraye Liberté, comme i'ay dict cy-dessus, a ses limites, hors desquelles elle degenere en violence. Or d'autant que pour la

posseder comme il faut, plusieurs choses sont requises, & qu'il y a diuers degrez pour paruenir à vn si grand bien, i'en rapporteray icy les principaux.

Le premier est *De regler sa vie par la Raison*, puis que celuy seul est vrayement Libre, qui se la propose pour guide en toutes ses actions, & qui se souuient qu'elle nous enseigne à discerner le Vray d'auec le Faux. Comme au contraire, celuy est esclaue, qui se laisse maistriser à ses passions, sans vouloir aucunement ensuiure ce qui est iuste. Le second, *De viure selon les Loix, puis que*, comme dit Ciceron, *nous ne leur obeyssons, que pour viure libres.* Le troisiesme; *D'obeyr aux Princes, & aux Magistrats.* Car ce qu'on appelle Droict, estant par maniere de dire, vne chose muette de soy, il est tres-certain qu'on ne sçauroit s'en seruir vtilement, s'il n'y a quelqu'vn qui prenne la peine de le faire valoir: A quoy le Magistrat estant

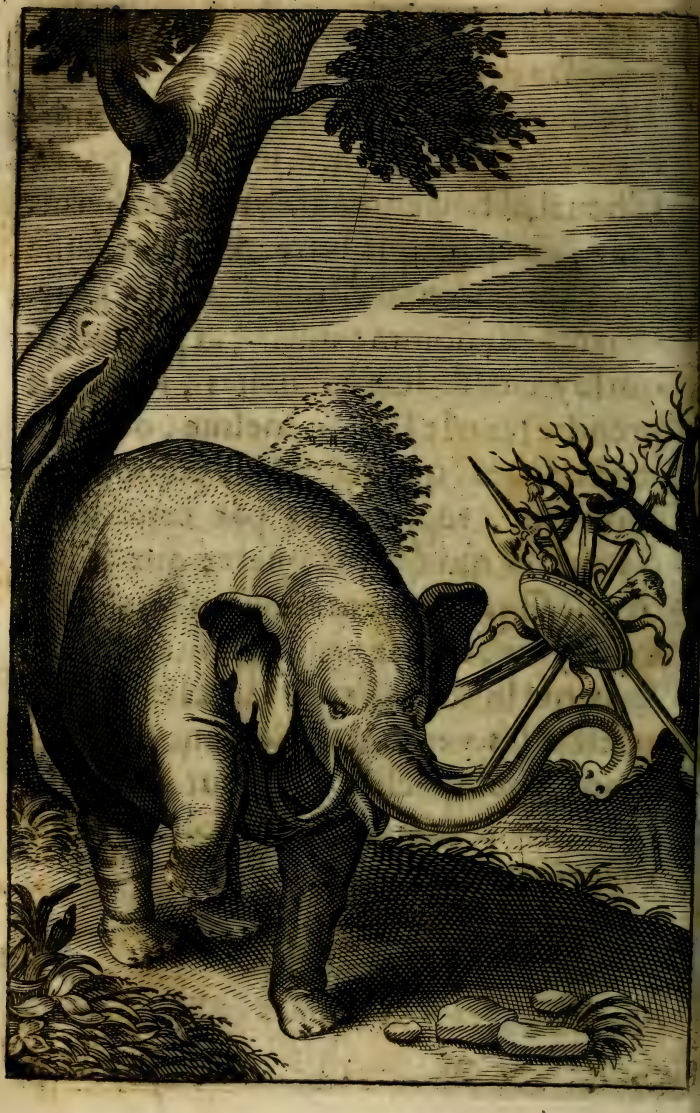
deſtiné, il eſt appellé pour cét effet vne Loy viuante, d'autant que le deuoir de ſa charge veut qu'il ſoit le Defenſeur, & l'Interprete des Loix, & qu'il ſe régle par elles, pour ordonner ce qui eſt iuſte. Ainſi le plus haut point de la Liberté, ſi on la veut heureuſement poſſeder, eſt d'auoir vn Prince qui la defende contre toute ſorte de violences, & ſous l'authorité duquel les Magiſtrats empeſchent qu'elle ne ſe tourne en Licence parmy les ſuiets. En effet, comme Ariſtote la remarqué, *les Loix ne ſeruent de rien, quand meſmes elles ſeroient toutes d'or, ſi le fer & la puiſſance ne les fortifient.* Le quatrieſme degré de la Liberté, eſt *qu'elle ſoit perpetuelle*, c'eſt à dire, qu'elle paſſe de nous à noſtre Poſterité; de maniere que pour la rendre telle, il faut empeſcher, aux deſpens meſme de noſtre vie, qu'elle ne ſoit ny gaſtée, ny corrompuë par le moindre deſbordement; & ſe ſouuenir qu'vne ſemblable nonchalance haſte la ruïne de la

Grece, & des plus fleuriſſans Royaumes du monde. Le cinquieſme, *Que pour la faire durer, il eſt neceſſaire d'auoir de quoy la defendre contre les Eſtrangers qui s'en declarent Ennemis;* autrement il eſt à craindre qu'il ne l'vſurpent ſur nous par leur tyrannie. Le ſixieſme; *Que tous en vſent & en iouyſſent eſgaleme;* c'eſt à dire, que la Nobleſſe & le menu Peuple y prennent part châcun ſelon ſa condition, en ſe tenant toûjours dans les limites de l'equité. Le ſeptieſme, & le dernier, *Qu'on permette tout aux gens de bien, reſerué le mal;* & qu'on ouure aux Méchans, vn chemin à faire du bien. Car le propre de la Vertu, ſelon Ciceron eſt de conſeruer le droit des perſonnes, en leur oſtant autant qu'il ſe peut, Licence de pécher; Ce qu'elle fait, dit Seneque, ſans aucuns preparatifs, & ſans aucune deſpenſe. En ſuite dequoy ce meſme Autheur adiouſte les paroles ſuiuantes. *Tout ce qui vous peut rendre libre eſt auecque vous, & vous n'a-*

*uez beſoin que la volonté ſeule, pour deuenir honneſte homme. Car que pouuez vous, ou vouloir, ou ſouhaiter de plus aduantageux, que de vous deueloper de cette ſeruitude, qui tyranniſe tout le monde, & dont les plus chetifs Eſclaues cherchent à ſe deſpoüiller, auec tous les ſoings, & tous les efforts imaginables? Ils ne penſent rien qu'à rachetter leur Liberté, & donnent tres-volontiers pour cét effet, tout ce qu'ils ont pû eſpargner d'argent, en ne mangeant point la moitié de leur ſaoul. Quoy donc? vous qui penſez eſtre nay libre, ſerez vous faché de gaigner à quelque prix que ce ſoit, cette precieuſe liberté? Pourquoy iettés-vous les yeux ſur vos coffres? Elle ne s'aquiert point pour argent. Ce ſeroit folie d'eſcrire dans vn Contract ce mot de Liberté, puis que ny ceux qui la vendent, ny ceux qui l'achetent, ne la peuuent poſſeder. Il faut que vous meſme vous demandiez ce bien-là, puis que vous meſme vous le pouuez donner. Ie vous conſeille pour cét effet, de vous deliurer, auant toutes choſes, de la crainte de la Mort, qui nous a mis la premiere, deſſous le*

*ioug de la Seruitude, & pareillement de l'apprehenſion de la Pauureté.*

Pour conclurre maintenant par l'explication de cét Embleme; ie dis, que par ce Cheual, il faut entendre vne libre Seruitude, ou vn peuple libre, & qui ne laiſſe pas neantmoins d'eſtre lié par les Loix. Quant à cét homme qui le fait paiſtre, & qui luy chaſſe les Mouches, il ſe peut prendre pour le Prince meſme, ou pour le Magiſtrat, qui defend le Peuple de ſes Ennemis, repreſentez par cette ſorte d'Inſectes qui font la guerre aux Cheuaux. Quant aux entraues qu'on a miſes à celuy-cy, elles ſe peuuent entendre des Loix, qui ſont en effet de vrays liens, pour arreſter les pernicieux deſſeins des Méchans, & empécher que pour en venir à bout, ils ne s'emportent inſolemment à toute ſorte de licence.



*Que ce qu'on eſtime loüable à la Guerre, ne l'eſt pas touſiours.*

## DISCOVRS LXIV.

AVANT que de venir aux particuliaritez des choſes que ie me ſuis propoſé de traiter dans cét Embleme, i'ay à vous aduertir que le ſuiet en eſt pris de l'Hiſtoire d'Antiochus, rapportée par Lucian, que i'ay autresfois ainſi traduite.

*Ce Prince*, dit il, *qui par l'eſpreuue qu'il en auoit faite de long-temps, connoiſſoit les Galates pour des hommes naturellement ro-*

*bustes, & fort agguerris, voyant qu'ils surpassoient en nombre ses gens; & qu'à l'Arrieregarde de leur Armée, qui estoit en fort bon ordre, ils auoient quantité de Soldats, tous armez à l'aduantage, vingtquatre Chefs aux deux bouts, dix mille hommes de cheual sur les aisles, & au milieu quatre-vingts chariots garnis de faux, chacun attelé de deux cheuaux, & tous ensemble prests à donner, perdit desiors tout esperance de vaincre. Il ne laissa pas pourtant de dresser son Armée à la haste, & le mieux qu'il pût, la faisant marcher en assez mauuais ordre. Auec cela, comme il n'auoit que peu de Soldats, dont les vns estoient armez à la legere, & les autres auoient à peine dequoy se defendre, il ne desesperoit pas de la victoire, sans beaucoup de suiet, si bien qu'il faisoit desia son compte de parlementer auec l'Ennemy, pour le reduire à quelque honneste composition. Mais Theodotus Rhodien, grand homme de guerre, & le plus vaillant de tous ses Capitaines, luy remit l'esprit, parmy de si facheuses extremitez. Car ayant pris*

garde qu'il y auoit seize Elephans dans le Camp, il les fit tenir secrettement resserrés, de peur qu'ils ne fussent aperceus par l'Ennemy. En suitte de cela, si tost qu'vn Trompette eust sonné l'alarme, & qu'on fut sur le point de donner (car la Caualerie partoit desià, & les Galates ouurant leur Infanterie, commençoient de faire marcher leurs chariots) Theodotus dit tout haut qu'il falloit charger les gens de cheual, auec quatre Elephans de chaque costé, & enuoyer les autres huit pesle-mesle parmy les Chariots; Ce qu'il estoit d'auis que l'on fit, afin d'espouuenter les cheuaux des Ennemis, & que fuyant en arriere, ils repoussassent eux-mesmes les gens de pied. En effet, il arriua comme il l'auoit dit. Car les Galates, & leurs Cheuaux, qui iusques alors n'auoient veu aucuns Elephans, se trouuerent si esperdus de ce Spectacle inopiné, qu'au bruit qu'ils leur ouyrent faire, ils se donnerent l'alarme d'abord. Puis comme ils apparceurent leur monstrueuse masse de chair, leurs n'aseaux releuez & fendus, & la blancheur de

*leurs dents, opposé à la noirceur de leurs corps, ils furent tout aussi-tost mis en desroute, auant qu'il leur fust seulement permis de décocher leurs fleches, & de rebrousser chemin en fuyant. Cependant, les gens de pied, qui par vn combat intestin s'estoient entretuez eux-mesmes, furent foulez aux pieds des cheuaux, qui se ieterent à trauers leurs escadrons. Auecque cela, les dommages que faisoient les Chariots à leurs gens, n'estoient pas petits, & comme dit Homere,*

Ils paroissoient par tout renuersez pesle-mesle.

*C'estoit pitié de voir alors, comme quoy les cheuaux effarouchez, & ne pouuant supporter l'affreuse figure des Elephans, portoient leurs Maistres, tantost d'vn costé, tantost de l'autre; & abatoient cependant tout ce qui s'opposoit à leur fougue. Ce n'estoient que nuages de poudre dans l'air, qui retentissoit de toutes parts des cris que faisoient les gens de guerre, à mesure qu'ils voyoient que les Chariots auecque leurs faux ai-*

*guë, tailloient en pieces tous ceux des leurs, qui leur venoient à rencontre. Que si de fortune, quelques-uns s'échapoient d'un si rude choc, ce n'estoit que pour fort peu de temps, & ils ne laissoient pas d'estre défaits à la fin. Car, ou les Elehans qui les suiuoient, les portoient par terre, & les fouloient aux pieds, ou ils les eslançoient en haut auecque leur trompe, puis les prenoient à belles dents, & les déchiroient cruellement. D'où il s'en suiuit enfin, qu'Antiochus gaigna la victoire par le seule moyen de ces Animaux, si bien que la plusspart des Galates demeurerent sur la place, ou furent faits prisonniers, ne s'en estant sauué que fort peu, qui prirent la fuite vers les Montagnes. Alors Antiochus ayant pris garde que tous les Macedoniens, qui combatoient sous ses Enseignes crioient, victoire victoire, & qu'ils accouroient de tous costez pour couronner leur Roy, se mit à pleurer; & se tournant vers ses Soldats; Nous deurions, leur dit-il, mourir de honte tous tant que nous sommes, de voir que nous ne*

*deuons nostre bonne Fortune qu'à seize lourds animaux, & que la nouueauté du spectacle n'euſt raualé le courage de nos Ennemis, en leur faisant tourner le dos, ce seroit fait de nous maintenant. En effet cette seule consideration fut cause depuis, qu'il ne voulut iamais permettre qu'au Trophée on figurât autre chose qu'vn Elephant.*

Voyla le recit que fait Lucian, en suite d'vne fameuse peinture de Zeuxis, representant la Femele d'vn Centaure, qui n'eſt pas moins bié inuentée par le Peintre, qu'ingenieusement descritte par l'Hiſtorien. L'vn & l'autre ont voulu monſtrer par là, que pour extrauagantes & ridicules que ſoient les choſes du monde, c'eſt l'ordinaire des hommes de les priſer pour leur nouueauté. Elle les fait quelquefois ſi bien valoir, que les plus fins meſmes ne s'en peuuent detromper, & par vne ſotte complaiſance appellent loüable, non ce qui l'eſt en effet, mais ce qu'ils s'imaginent le deuoir

eſtre. Que ſi quelque choſe eſt capable de les induire à cela, ce n'eſt pas tant la verité que l'opinion du Vulgaire. Car comme il appelle beau, tout ce qu'il n'a pas accouſtumé de voir; de là vient qu'à ſon exemple les trop credules eſprits ſe laiſſent aller aux ſentimens de cét Animal à pluſieurs teſtes, & ne loüent, comme luy, que par oüy dire. Ce qui ne leur arriueroit pas ſans doute, s'ils ſçauoient mettre vne diſtinction entre les qualitez bonnes & mauuaiſes, pour donner aux vns l'eſtiment qui leur eſt deüe, & blaſmer les autres, ou les tenir à tout le moins dans l'indifference. Mais le mal-heur eſt, qu'ils ne le ſçauent pas la pluſpart du temps, ou que par vne maniere de complaiſance lâche & ſeruile, ils donnent au Vice les loüanges qui ne ſe doiuent qu'à la Vertu. Or bien que cela ſe doiue blaſmer en toute ſorte de conditions, ie trouue neantmoins qu'il y en a deux principales qui ne le peuuent ſouffrir, à

ſçauoir celle des Armes, & celle des Lettres. Pour la premiere, qui eſt du ſuiet de cét Embleme, il eſt certain que les plus grands Capitaines, ont de tout temps eſté repris, quand preferant l'vtile à l'hõneſte, ils ont quité le chemin de la vraye Gloire, pour en ſuiure vne fauſſe, c'eſt à dire, pour ſe mettre en eſtime par des moyens qui ne ſont pas touſiours legitimes. Teſmoin Antigonus, à qui quelqu'vn ayant demandé, comment il falloit attaquer l'Ennemy; *Il n'importe*, reſpondit-il, *que ce ſoit ouuertement, ou par embuches, pourueu qu'on en vienne à bout*; & teſmoin encore Lyſander, au quel eſtant reproché, qu'il n'agiſſoit à la guerre qu'auecque ſupercherie, *Il eſt vray*, reſpondit il, *& ie ſuis d'auis que tous les hommes de mon meſtier en faſſent de meſme. Car pour venir à bout d'vne entrepriſe, lors que la peau du Lion ny ſuffit pas, il faut prendre celle du Renard.* Tel n'eſtoit pas neantmoins le ſentiment de Chilon, quand il con-

ſeilloit aux ſiens, de ne faire, n'y de ne loüer non plus que des actions qui le meritaſſent ; Pource, diſoit il, que la fauſſe Gloire paſſe comme vne vapeur, ou comme l'ombre d'vn Songe ; au lieu que la vraye eſt à iamais perdurable Cela n'empeſche pas toutesfois, qu'à la hôte de noſtre ſiecle, la pluſpart des Guerriers ne diſent auec l'ancien Chorebe dans Virgile.

*Pourueu qu'aux Ennemis on gaigne l'aduantage.*
*Qu'importe que ce ſoit par fraude, ou par courage.*

Mais le genereux Antiochus, dont nous auons parlé cy-deuant, ne ſe tint pas à cette maxime; & bien qu'il euſt gaigné la victoire, il voulut monſtrer pourtant qu'il n'en ioüiſſoit qu'à regret, à cauſe que c'eſtoient des beſtes & non des hommes, qui la luy auoient donnée; à raiſon dequoy au Trophée qu'il fit eriger, il ne voulut pas qu'on repreſentât

autre choſe qu'vn Elephant. Cette actiõ, à vray dire, doit faire trouuer eſtrange celle de pluſieurs Chefs, qui n'ont recours qu'à la Trahiſon, pour l'oppoſer à la Generoſité de leurs Ennemis, & qui d'vn procedé mauuais de ſoy, qu'ils deguiſent finement du nom de Stratageme, en font le plus haut poinct de la Vertu militaire. Alexandre Seuere n'en vſoit pas ainſi, lors qu'auant que mettre ſes trouppes en campagne, il aſſembloit ſon Conſeil de guerre, où il recommandoit ſur toutes choſes à ſes Capitaines, de ne choquer la Diſcipline en quoy que ce fût, & de ne mettre iamais leur aduantage, dans des actions dont la baſſeſſe & la perfidie leur puſſent à l'aduenir tourner à blaſme, & leur eſtre reprochées. Luy-meſme, tout Payen qu'il eſtoit, auoit ſoin, à chaſque fois que ſon Armée marchoit, que pluſieurs Trompettes s'en allaſſent par tous les quartiers pour y publier ces belles paroles, *Ne fay*

*aux autres que ce que tu voudrois qu'ils te fiſſent.* Auſſi ſçait-on bien, comme le remarque Sainct Thomas, parlant contre les Gentils, que la guerre eſtoit autresfois vne Profeſſion ſainte & ſacrée, ou n'eſtoient receus que les gens de bien, en qui la Vaillance & la grandeur de courage ſe trouuoient eſgalemment iointes enſemble. A raiſon dequoy, dict Plutarque, les Lacedemoniens auoient accouſtumé de peindre Pallas, & leurs autres Diuinitez, toutes armées, & la lance à la main; pour donner à connoiſtre, que la Valeur & la Probité ſont des qualitez d'autant plus merueilleuſes, qu'elles rendent les hommes ſemblables aux Dieux. Mais cette noble Diſcipline degenera bien-toſt apres, & ſe corrompit de telle ſorte, que le Sage Pyttacus ſe voyant cõtraint d'entrer en charge à la guerre; O *Dieux!* s'eſcria-t'il, *qu'il eſt difficile maintenant d'eſtre homme de bien.*

*Mars, qui dans les combats aime la Violence,*

*Traine apres soy tousiours, l'Outrage, & l'Insolence.*

Antigonus le voulut ainsi donner à entendre, lors que voyant qu'vn Sophiste luy presentoit vn Traité de la Iustice; *Tu és vn grand sot*, luy dit-il, *de me venir parler d'Equité, quand ie suis à la guerre.* A quoy fut presque semblable la repartie de Cesar au Tribun Metellus, qui s'estant voulu mesler de luy dire, Que les Loix luy defendoient de toucher au thresor public, n'en eust point d'autre response, sinon, *Que le temps de Guerre & celuy de Paix, estoient deux saisons extremement differentes.* En l'vn aussi, comme dit Cresus, quand il se vid blessé, & fait prisonnier de Cyrus, les Enfans portent en terre leurs peres; & en l'autre, les Peres ensueliissent leurs Enfans.

Mais quoy qu'il en soit, & quelque desordre que l'impunité puisse introduire parmy les Soldats, il en faut tousiours demeurer à cette Maxime, Que c'est vne

grande gloire à vn Chef de les ranger au deuoir, & d'empeſcher que la licence prenant pied des vns aux autres, ne ſerue d'obſtacle aux conditions qui peuuẽt rendre les Armes non ſeulement iuſtes, mais encore glorieuſes. L'Empereur Auguſte en mettoit quatre, quand il diſoit, Qu'il falloit que la Guerre, pour eſtre bonne, fût commandée par les Dieux, receuë par les Princes, iuſtifiée par les Philoſophes, & executée par les Capitaines. Ce fût ainſi que le practiqua le grand Ageſilaus. Car voulant faire la guerre au Roy de Perſe, pour la deliurance de quelques Grecs, il conſulta premierement l'Oracle de Iupiter, dont il communiqua la reſpõſe aux Ephores: puis ſe mit en campagne, ſuiuant leur reſolutiõ, & vint à bout de ſon entrepriſe. Il ſe remarque à ce propos, que Trajã fut le ſeul de tous les Empereurs Romains, qu'on ne pût vaincre en bataille, à cauſe qu'il n'entreprit iamais aucune guerre,

dont le ſuiet ne fut tres iuſte. Auſſi faut il croire, qu'on ne combat ordinairement que pour auoir la Paix, & que comme il eſt indubitable que la corruption des mœurs, procede celle de la guerre; auſſi eſt il certain que Dieu le permet, pour chaſtier les pechés des hommes. Nous en auons vn grand exemple dans les Saintes Lettres, où il eſt dict, Que tout le Peuple d'Iſraël, d'vn cómun cóſentement, & par l'adueu de Dieu meſme, faiſant la guerre aux Gabaonites, leur tailla en pieces aux deux premieres attaques, bien prez de quarante mille hõmes, & qu'en la troiſiéme neantmoins, il perdit la victoire, pour punition de ſes fautes. Ie ne veux point m'areſter icy à décrire vne guerre qu'eurent entr'eux les Payens, qu'ils appellerent Sacrée, à cauſe du ſaccagement du Temple de Delphes, cauſé par les Phociés, cõtre leſquels toutes les autres Prouinces de Grece firent vne ligue, qui dura dix ans, à la honte des Sacrileges. Il me

ſuffit de dire, que parmy les Chreſtiens meſme, il y a fort peu des guerres, qui n'ayent leurs ſcrupules, & leurs defauts particuliers. Par où ie concluds auec vn grand Empereur, que leuer quantité de Soldats, les mettre en ordre, & donner bataille, eſt le propre des grands Princes: mais que la Viſtoire eſt à Dieu ſeul. Cóme elle dépend donc de ſa diuine aſſiſtance, il faut recourir à elle auec ſoumiſſion, & faire obſeruer ponctuellement la Diſcipline, qui eſt la choſe du monde la plus loüable, & la plus neceſſaire au fait de la guerre.

## *Contre L'Ambition.*

## DISCOVRS LXV.

LEs Esprits des hommes sont possedez d'vn si violent desir des honneurs du monde, que pour s'y esleuer, ils employent non seulement leurs richesses, & ce qu'ils cheriſſent le plus, mais quelquefois auſſi leur propre vie. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de M. Saluius Otho, Empereur Romain, en qui la paſſion de regner fut ſi auant enracinée dans l'Ame, qu'au raport de Suetone, il faiſoit gloire de dire, *Qu'à*

*moins que d'estre Souuerain, il luy estoit impossible de viure; Et que pourueu qu'on le reconnut pour tel, il luy estoit indifferent de mourir dans le champ de Mar, ou dans le Senat.* En effet ce qu'il auoit si ardemment souhaité luy arriua; Et fit si bien, qu'à force d'argent & de ruses, il paruint enfin à l'Empire, duquel neantmoins il ne joüit pas long-tẽps. Car voyant qu'il ne le pouuoit garder, sans perdre beaucoup de gens, & que Galba le luy disputoit auecque tous les efforts imaginables, il se resolut volõtairement à mourir, afin, disoit il, qu'on ne luy reprochât point d'auoir esté cause de la ruyne des Citoyens. Ce qu'il sceut bien tesmoigner, lors que se voyãt pressé par les gens de guerre, de ne point desesperer si tost de la victoire; il leur respondit, qu'il ne la prisoit point tant, ny l'Empire non plus, que pour la consideration de l'vn & de l'autre, il voulût allumer la guerre ciuile, & faire respandre le sang Romain: Ce qui fut cause, que sans

marchander d'auantage il se donna la mort luy-mesme. Il faut ioindre à cét exemple celuy de la Mere de Neron, à qui vn Deuin ayant predit, que son fils seroit Empereur, mais qu'il luy osteroit la vie; *Il n'importe*, respondit elle, *que ie meure, pourueu qu'il regne.*

Que si maintenant nous venons à rechercher les causes de la decadence & de la ruyne des Empires, asseurément nous en trouuerons trois principales, qui sont, l'Ambition, la Luxure, & l'Auarice. Mais bien que tous ces Vices ensemble soyent les communes pestes du genre humain, il est indubitable pourtant, que la seule Ambition considerée separément, est la chose du monde la plus nuisible, & la plus contagieuse aux hommes. Car dés aussi tost qu'elle s'est mise en possession de leur Ame, elle ne leur peut donner vn seul moment de repos; D'où il s'ensuit, que n'estant iamais satisfait de leur condition, ils veulent tousiours monter

plus haut, & quainſi, lors qu'ils penſent gaigner le ſommet, ils ſe voyent bien ſouuent dans le precipice. Puis qu'il eſt donc vray, que ces malheurs ſont des effets de l'Ambition, & qu'elle ſeule les cauſe; ce n'eſt pas ſans ſuiet qu'elle eſt definie, *le Ver & la Teigne de la Vertu.* Delà vient, comme diſoit Fauorin, Que les Ambitieux ſont en partie ridicules, en partie odieux, & en partie Miſerables; Ridicules, d'aſpirer où ils ne peuuent paruenir, & où leur deſir ne ſe borneroit point, quand meſme ils ſeroient paruenus à la poſſeſſion entiere du Monde. Il ſe lit à ce propos, qu'Alexandre le Grand joüant vn iour à la paulme, ſe laiſſa cheoir en vn lieu fangeux; d'où s'eſtant releué, & regardant ſur la bouë la trace que ſon corps y auoit laiſſée; ô Dieux! s'eſcria-t'il, Que l'homme Ambitieux eſt compris en peu d'eſpace! Et qu'en vain il cherche à conquerir toute la terre, puis qu'il luy en faut ſi peu pour l'enſeuelir!

Que ſi quelqu'vn deſire ſçauoir, pourquoy les Ambitieux ſe font haïr naturellement, c'eſt d'autant qu'il eſt difficile que leur grandeur ne ſe fonde ſur la ruïne d'autruy. Car comme la Fortune n'eſt pas ſeulement Aueugle, mais inſolente, elle veut que toutes choſes s'aſſuietiſſent à leurs intereſts, & leur fait oublier qu'ils ſont hommes. A raiſon dequoy les Anciens Romains voulant empeſcher que leurs Generaux d'armée ne ſe meſconnuſſent dans les honneurs du Triomphe, & qu'ils ſe ſouuinſſent qu'en effet ils eſtoient mortels, auoient accouſtumé de les ſoumettre aux railleries des moindres Goujats, & des plus chetifs Eſclaues. Teſmoin le premier & le plus victorieux de tous les Ceſars, qui dans la plus haute magnificence où il ſe vid iamais eſleué, ouyt ſes propres ſoldats, qui parmy le bruit confus des Trompettes & des Clairons, s'en alloient chantant ces vers, comme ils marchoient peſle-meſle

deuant ſon Char de Triomphe.

*Ceſar par qui Rome poſſede*
*La deſpoüille de tant de Roys,*
*S'eſt laiſſé vaincre à Nicomede,*
*Ayant ſubiugué les Gaulois.*
*Il faut bien faire tant de cas*
*De ſes beaux exploits qu'on renomme ;*
*Le Vaincueur ne triomphe pas,*
*Le vaincu triomphe dans Rome.*

Où ils eſt à remarquer encore, qu'ils en firent autant à Ventidius ; & que pour luy remettre en memoire ſa premiere condition, ils le picquoient à tout coup de ce trait de raillerie.

*Si le Sort, par qui tout ſe change,*
*A fait Conſul vn Muletier ;*
*Qu'on ne le trouue pas eſtrange,*
*C'eſt pour le rendre moins altier.*

Quant à la condition des Ambitieux, il ſe verifie par les Hiſtoires de tous les Peuples, qu'elle a toûjours eſté miſerable ; Ce qui a donné ſujet à Iuſtin de commencer ſon huictieſme Liure, par des paro-

les dont le ſens eſt tel. *Toutes les Villes de Grece*, dit-il, *& ious les plus fameux Capitaines Grecs, ſe ſont veus Eſclaues, dés qu'ils ont voulu eſtre Maiſtres, & auoir vn abſolu commencement ſur autruy.* Mais laiſſant les Grecs, pour paſſer aux Romains; n'eſt ce pas vne choſe eſtrange, de dire, qu'aprés qu'vn ſi redoutable Empire, fut paruenu au plus haut point de ſa grãdeur; de cent treize Empereurs, ou Tyrans, il n'y en euſt que deux ſeulement, qui moururent dans leur lict de mort naturelle, celle de tous les autres ayant eſté violente?

Cette miſere des hommes Ambitieux, peut auec grande raiſon eſtre nommée la Creature de leur Aueuglement, & de leur appetit inſatiable. Car s'ils ſe voyent eſleuez d'vn degré, ils empietent auſſitoſt ſur l'autre, pour l'eſperance qu'ils ont de monter touſiours plus haut. Que s'ils ne le peuuent, ils s'emportent alors à violenter leur Deſtin; & par vn dernier effort qu'ils font, eſſayent à quelque prix

que ſe ſoit, ou de tout auoir, ou de tout perdre. Ainſi en vſa Iules Ceſar, le plus Ambitieux de tous les Princes qui furent iamais. Car voyant que le Dictateur Sylla auoit l'Authorité en main, il s'aduiſa de briguer puiſſamment le Peuple, pour eſtre fait ſouuerain Pontife; auec tant de confidence de ſoy-meſme, qu'il oſa bien aſſeurer ſa Mere, qu'elle ne le verroit point de retour en ſon Palais, qu'on ne l'euſt premierement honoré de cette haute dignité, à laquelle il aſpiroit auec tant d'ardeur. Ie laiſſe à part Cinna, Marius, Pompée, quantité d'autres, dont l'Ambition inſupportable ne ceſſa iamais, qu'elle n'euſt attiré les guerres Ciuiles, & auec elles l'entiere ruïne de la Republique Romaine. Ce qui n'arriua que par le contraſte des vns & des autres; qui ne pouuant s'accorder enſemble, comme il ſe lit de Themiſtocles, & d'Ariſtides, formerent diuers partis, & ruïnerent ainſi le Public. Voilà donc les

beaux effets que l'Ambition produit ordinairement. Ce qu'il ne faut pas neantmoins trouuer estrange, puis qu'elle fait gloire, non seulement de se trouuer contre ses plus proches, mais de violer indignement le droit d'Amitié, & de rompre les sacrez liens de la Societé ciuile. Ce fut par elle que Romulus souïlla ses mains du sang de son Frere; Que Iustinien tua son Oncle; Andronique, le Pupil Alexius; & Constantin *Pogonotus*, ses deux Germains. I'obmets les inhumanitez qu'elle fait commettre aux Princes Ottomans, & les estranges folies qu'elle imprime dans les Esprits qu'elle possede; en leur persuadant que c'est à eux seuls à effacer par leur grandeur tout ce que leurs Predecesseurs ont eu d'esclat & de gloire. Ainsi l'insensé Neron, voulut que Rome & le mois d'Auril fussent appellez de son nom, & ainsi l'Empereur Commode, donna le sien à la mesme ville & à ses Armées. Que s'il y a

quelque conſequence à tirer de toutes les choſes que i'ay dites, la principalle eſt celle cy, ce me ſemble, Que ceux qui par brigues, par largeſſes, & par autres moyens ſemblables, cherchent à s'eſleuer aux dignitez les plus hautes, ſemblent aſſeurément ſe deffier de leur merite, & de leur Vertu. En quoy certes ils ne conſiderent pas que cette grande Reine eſt inſeparable d'auecque la Gloire, qui ne la quitte non plus que l'ombre le Corps. Mais lors qu'ils s'emportent ainſi hors des limites de la Raiſon, & qu'il n'eſt point d'eſtenduë aſſez grande pour leurs penſées, qui ſont encore plus vaſtes; ils ne ſont pas moins ridicules que ſeroient ceux qui voudroient embraſſer le vent, ou l'empriſonner dans des filets, ainſi qu'ils nous eſt demõſtré par cét Embleme. Car comme il n'y a rien qui paſſe plus viſte que le vent, il n'y a rien auſſi qui s'enuole, ny qui s'eſuanoüiſſe ſi prõptement que fait la gloire du monde.

Il en faut donc demeurer à cette Maxime, Que d'vne vaine Ambition la recompense en est tousiours vaine aussi; Au contraire, *le prix de la vraye Vertu, c'est la vraye Gloire, qui est la chose du Monde par qui les hommes sont plus volontiers portez aux actions honnestes.* Ie trouue excellent à ce propos ce raisonnement du Pere de l'Eloquence. *Ie ne pense pas*, dit-il, *qu'il puisse iamais arriuer aux hommes rien de plus grand, ny de plus souhaitable, que de s'ouurir vn chemin par leurs vertus, au sommet de cette haute Gloire, où pour s'esleuer, il n'est point de danger, point de trauail, ny point de guerre, où les premiers Fondateurs de nostre Estat, ne se soient volontairement exposez. A leur exemple, c'est la principale chose que se doiuent proposer pour prix, ceux qui veulent passer pour sages, & pour habiles gens en la conduite de leurs affaires.* Or il arriue raremẽt, que les courages Ambitieux, & trop altiers, joüissent de cette vraye Gloire dont nous parlons. Ce n'est qu'vn faux esclat que

le leur; & le mespris qu'ils font des autres, les fait mespriser de mesme. Ce qui leur est si sensible, que de depit qu'ils en ont, ils en viennent souuent à des extremitez, dont ils portent eux mesmes la peine tous les premiers. A ce mesme propos, le Sage Cynee parlant à Cyrus, Roy des Epirotes; *l'Ambition*, dit-il, *est comme vn venin qui gaigne peu à peu les parties nobles. Car depuis qu'elle s'empare vne fois des hommes elle leur fait quitter les meilleurs aduis, pour ne suiure que les plus mauuais:* D'où il s'ensuit que toutes ces belles apparences, qui leua semblent rire au commencement, les font pleurer à la fin; & que ces fausses douceurs se tournẽt en vrayes amertumes. Ceux qui desirent de paruenir aux grandes charges, s'y doiuent faire vn chemin par leur merite, & par leur propre Vertu. Les hommes qui en vsent ainsi, ne peuuent manquer de s'esleuer à la vraye Gloire; & de rendre leur nom à iamais recommandable; Comme

au contraire, ceux qui font autrement, ne doiuent attendre que des reproches durant leur vie, joint qu'il ne se parlé d'eux apres leur mort, non plus que s'ils n'auoient esté iamais au Monde.

## *De la Preéminence des grands Princes.*

## DISCOVRS LXVI.

IL y a tant d'harmonie & tant de correſpondãce des Corps celeſtes, à celuy de l'homme, qu'il ſe fait en eux vne mutuelle rencontre de qualitez à peu pres ſemblables; bien que toutesfois les Corps celeſtes agiſſent d'vne façon, & les ſublunaires, ou les terreſtres de l'autre. Ce n'eſt donc pas ſans vne grande raiſon, que nous admirons l'induſtrie de ce grand Ouurier du Monde, ſoit en la con-

duire, ſoit en la conſeruation de ce Chef-d'œuure incomparable. C'eſt d'où eſt tiré tout le ſujet de cét Embleme, où pour monſtrer en peu de paroles, la merueilleuſe ſimpathie qu'il y a entre le Soleil, & le cœur humain, ie dis que comme le Soleil tient le premier rang parmy les Corps celeſtes, le Cœur toute de meſme, eſt la principale partie de noſtre Corps; d'où viét qu'à bondroit il eſt appellé des Philoſophes la premiere choſe qui a vie, & la derniere qui meurt. De plus, comme par ſon mouuement, & par ſes influences ſecretes, le Soleil eſchaufe & viuifie tout ce que nous voyons icy bas; Ainſi le Cœur, à meſure que le poulx bat, maintien en vigueur les quatre parties de noſtre corps. L'vn par la force de ſes rayons, inſpire la vie aux Animaux, & l'autre par la chaleur, dont il eſt la ſource, les conſerue ſi bien, & leur eſt tellement neceſſaire, que ſi elle vient à leur manquer,

quer, il faut de neceſſité qu'ils manquent auſſi, & que leur mort s'en enſuiue. Quoy d'auantage; Le Soleil reçoit tous les iours des Planetes qui l'enuironnent, certaines fonctions qui cooperent à faire ſubſiſter les choſes du Monde; Et le Cœur par le moyen des Entrailles entretien dans vn eſgal temperament toutes les autres parties du Corps. Le Soleil ne s'eclypſe iamais, que ce ne ſoit vn preſage au Monde de quantité de reuolutions & de miſeres, qui luy doiuent arriuer; Et iamais auſſi le Cœur n'eſt malade, que tout le Corps ne le ſoit auſſi. En vn mot, comme il n'y a rien dans le monde qui ne languiſſe, & qui ne meure bien toſt apres, ſi le Soleil ne l'eſchaufe; ainſi ſans cette flame toujours agiſſante, dont le cœur eſt le Siege & le Centre, il n'eſt pas poſſible que le Cœur humain ait mouuement, ny vie.

Ie dis donc, pour les meſmes raiſons

que i'ay cy-deuant alleguées, Qu'vn bon Prince eſt à ſon Eſtat ce que le Cœur eſt au Corps. Car Dieu a voulu qu'il en fuſt la plus noble partie, afin que toutes les autres ne ſubſiſtaſſent que par ſon mouuement, & par ſon ordre. Auſſi eſt-ce luy, qui par ſa prudence, comme par vn vray Eſprit de vie, regle, & gouuerne les actions de ſes Peuples; luy dont la ſage conduite, la Iuſtice, la Pieté, la Force, ſeruent à tous d'vn parfait exemple, & d'vn modelle à bien viure, luy qui par des effects de Generoſité, qui ſont comme autant d'influences heureuſes, & autant de rayons eſclatans, prend le ſoing de diſtribuer aux honneſtes gens, qui ont bien merité du Public, les honneurs, les biens, les preeminences, & les principales charges de ſon Eſtat: luy qui au milieu de ſes fidelles Conſeillers, parmi leſquels il eſclate, comme le Soleil entre les Planetes, trauaille continuellement à donner ordre

aux affaires de ſon Royaume. Que ſi par malheur il luy arriue quelque accident, comme les plus grands Monarques n'en ſont pas exempts, il a du moins cette conſolation, que toutes ſes Prouinces & tous ſes Peuples y prennent part. Mais le pire eſt, que venant faute de luy, cét Eclypſe ne ſe peut faire ſans changemẽt, ny ce changement arriuer, ſans qu'il y ait touſiours quelque choſe à craindre. Quoy qu'il en ſoit neantmoins, la memoire des grands Princes eſt à iamais venerable à la Poſterité: ce qui doit eſtre par conſequent vn puiſſant motif à leurs Succeſſeurs, pour les obliger à ſe regler par l'exemple de leur vie. Car tant que le Soleil luiſt, que le cœur eſt viuant, & qu'vn Souuerain ſe monſtre vertueux, il ne faut nullement douter que les ſaiſons ne ſoient reglées, que les Corps ne ſe portent bien, & que les Royaumes ne ſoient paiſibles, & comblez de toute ſorte de biens, dont la

Corne d'Abondance eſt miſe icy pour ſymbole. Mais il faut ſur tout qu'ils ſe ſouuiennent, qu'entre les autres Vertus, la Pieté, la Iuſtice, & la Clemence leur ſont extrémement neceſſaires; Que leurs actions ſont expoſées à la veuë de tout le monde, & que la preeminence qu'ils ont leur defend beaucoup de choſes, qui ne laiſſent pas d'eſtre loiſibles à leurs ſuiets. A quoy leur peut ſeruir d'vne merueilleuſe inſtruction, ce beau Raiſonnement de Seneque, lors que parlant à Ceſar: *Il y a pluſieurs choſes*, dit il, *qui par voſtre faueur & par voſtre grace, nous ſont permiſes, & qui toutesfois ne ſont pas à vous. Ie puis me pourmener en aſſeurance, & ſans peur, par tous les quartiers de la ville, ſans que i'aye ny des Valets à ma ſuitte, ny des Armes à mon coſté; au lieu que vous eſtes contraint de marcher touſiours armé, & meſme dans cette profonde paix que vous nous auez donnée. Vous ne ſçauriez vous reualer de voſtre fortune. Elle eſt ſi haute, qu'elle vous aſſiege en*

*quelque lieu que vous deſcendiez ; vous donnant par tout des gardes, qui vous ſuiuent à la foule. Voicy bien encore vn autre ſorte de ſeruitude, à laquelle voſtre grandeur eſt ſujette : C'eſt que vous ne pouuez deuenir plus petit que vous eſtes. Mais quoy ? Cette neceſſité vous eſt commune auecque les Dieux: Car le Ciel les tient comme attachez, & il leur eſt auſſi peu permis qu'à vous d'en deſcendre.* Et vn peu plus bas il adjouſte. *Il ne vous eſt non plus poſſible de vous cacher, qu'au Soleil. Vous eſtes enuironné d'vne ſi grande clarté, qu'elle attire generalement les yeux de de tous vos ſujets. Dés que vous penſés ſeulement à ſortir dehors, vous paroiſſés vn Soleil leuant. Vous ne ſçauriez au reſte, ny dire vn ſeul mot, que les peuples les plus eſloignés ne le ſçachent en meſme-temps, ny vous mettre en cholere, ſans que toutes choſes en ſoient accablées, ny abattre aucun, ſans que tout ce qui eſt à l'entour en ſoit esbranlé. Comme les Foudres en tombant ne frappent quelquefois que deux ou trois hommes, & font peur à tous ; ainſi*

*les punitions ordonnées par les Souuerains, cauſent plus d'eſtonnement qu'elles ne font de mal. Dequoy toutesfois il ne faut pas s'eſtonner Car quand il eſt queſtion de la Puiſſance d'vn homme, qui peut tout ce qu'il luy plaiſt, on ne conſidere pas tant ce qu'il a fait, que ce qu'elle pouuoit faire. Il y a des perſonnes particulieres, dont il n'eſt pas poſſible de venir à bout que par la ſeuerité. Les Rois au contraire ne peuuent mieux s'aſſuiettir leurs Peuples que par la douceur. Toute la raiſon qu'on en peut rendre eſt celle-cy, Que les effets d'vne continuelle vengeance diminuent la hayne de peu de perſonnes, & augmentent celle de tout le monde.*

A ce dernir ſentiment de Seneque s'accommode tout à fait celuy de Monſieur Baccon, quand il dit, Que la vengeance eſt vne eſpece de Iuſtice ſauuage, que plus on court apres elle, plus il faut auſſi que les Loix la deſracinent; Et qu'en vn mot, c'eſt vne action de Prince que de ſçauoir pardonner; Ce que le

plus ſage de tous les Rois nous teſmoigne par ces paroles, *Ie ſuis aſſeuré que c'eſt la gloire de l'homme, de ne s'arreſter point ſur vne offence.*

## *De l'eſtabliſſement des Eſtats, & des Colonies.*

## DISCOVRS LXVII.

COMME toutes les choſes du monde ont eu leur commencement, elles ont auſſi leur accroiſſemẽt & leur fin. Car bien que l'induſtrie des hommes en puiſſe conſeruer quelques-vnes par la prudence, & par la bonne conduite; il faut neantmoins, Dieu le permettant ainſi, qu'il y ait en elles auecque le temps, ou de la decadence, ou du changement. Cela ſe voit plus clair

que le iour, par l'exemple de la plus part des Estats, & des Empires du monde. L'Histoire fait foy, que Nemrod donna commencement à la Monarchie, qui passa depuis des Chaldées aux Assyriens, des Assyriens aux Perses, & des Perses aux Macedoniens. Apres cette preuue, il n'en faut point d'autre, pour monstrer que les Estats naissent & meurent, comme ceux qui en sont Possesseurs, & qu'il n'y a rien icy bas qui ne soit suiet à reuolution. Ie veux, comme ie viens de dire, que l'humaine Prudẽce contribuë beaucoup à l'establissement & à la conseruation des Republiques & des Royaumes; on ne peut nier toutesfois, que Dieu ne les chãge comme il luy plaist, ou qu'il n'en permette la destruction, pour les pẽchez des Princes, & de leurs suiets.

Or comme celuy qui entreprend vn grand Bastiment, n'y doit rien obmettre de tout ce que l'Art & & l'industrie peuuent inuenter, soit pour le rendre com-

mode & durable, soit pour ioindre ensemble, auec agréement & symmetrie, la richesse de la Matiere à l'excellence de la forme; Ainsi lors qu'vn Prince se propose d'establir vn Estat, qui soit fleurissant & de durée, il doit, ce me semble, auec vn soing merueilleux, pouruoir à toutes les choses, desquelles on ne sçauroit se passer; pour estre non seulement vtiles, mais necessaires à viure commodement; & paisiblement. Elles sont quatre, à les prendre en general, à sçauoir, *la Nourriture, la Demeure, les Armes, & les Iugemens.* Platon neantmoins les diuise en neuf, & les fait seruir partie à la necessité, partie à l'ornement d'vne Ville. Mais ie trouue meilleure la Diuision d'Aristoste, qui n'en met que six de differans Genres, à sçauoir, les *Prouisions de bouche*, pour l'entretenement des Citoyens; *les Manufactures*, pour leur fournir dequoy s'habiller; *les Vstenciles*, pour en vser dans leur mesnage; *les Armes*,

pour se defendre de leurs Ennemis, *la Religion*, pour les entretenir dans le culte qui le doit à Dieu, & les *Iugemens publics*, pour appaiser les differens qu'ils peuuent auoir ensemble. I'obmets plusieurs autres particularitez, qui seruent à l'ornement d'vn Estat; & il me suffit de dire en general, Que le vray culte de Dieu, l'Vnion entre les Citoyens, la Paix auecque les Estrangers, la Sagesse & la Clemence du Prince, ses bons Conseillers, la Foy Publique inuiolablement gardée; les Finances, les gens de guerre, les forces des Peuples, iudicieusement opposées à celles des Ennemis, & la bonne intelligence auec les Alliez, sont les choses du monde les plus capables de maintenir vn Royaume, & de le rendre fleurissant. Puis donc que les Princes doiuent auoir pour objet la consideration de leurs Estats, tant plus ils y appliqueront leurs soins, tant plus aussi ils se feront aymer & craindre de leurs sujets. Ce sera par ce

moyen qu'ils se rendront immortels dans la memoire des hommes, & que leur bon gouuernement, soit dans la Paix, soit dans la Guerre, seruira d'exemple & de suiet d'imitation à leurs successeurs. Tout cela nous est representé dans cét Embleme (qui a pour corps vne Ville de Commerce) par deux choses extremement necessaires, qui sont l'Eau & le Feu, dont nous ne pouuons non plus nous passer, que de l'air que nous respirons, & du toict où nous sommes à couuert de la pluye, & des autres incommoditez du Temps; A raison dequoy les nouuelles Mariées souloient anciennement porter du feu dans la maison de leurs Maris; pour monstrer par là, que sans l'vsage de cét Element, elles ne pouuoient rien faire dans leur mesnage. Ce que i'ay dit des Estats en general, & de leur Establissement, se peut aussi entendre en particulier de celuy des Villes bien policées, comme ils s'en voit auiour-

d'huy plusieurs dans la Chrestienté, qui ne sont pas moins estimées pour leur bon gouuernement, que pour leurs fortifications Que si d'vn petit commmencement, elles se sont peu à peu esleuées à ce haut point de grandeur, où maintenant on les voit, il faut croire asseurément, que cela s'est fait par le bon ordre que les Princes y ont apporté de temps en temps, & par le soing qu'ils ont eu d'y faire valoir esgallement, & le commerce, & les Arts, afin qu'elles ne manquassent de rien. En quoy certes ils ont suiuy ponctuellement l'aduis que leur donne Ciceron, quand il dit, Que ceux qui sont appellez au gouuernement des Villes, ou des Estats, doiuent faire en sorte qu'ils ayent les munitions & les viures, qui sont necessaires à leur entretenement.

Voila pour ce qui regarde en general l'establissement des Estats: Ie viens maintenant à celuy des Colonies dans les Païs Estrangers; Et ne pouuant rien

dire de plus illustre que ce qu'en a escrit Monsieur Baccon, ie rapporteray icy tout entier l'excellent Discours qu'il en a fait, de la façon que ie l'ay traduit autrefois.

Les Colonies, dit-il, sont parmy les Anciens, des Oœuures heroïques & primitiues. Quand le Monde estoit en son premier aage, il engendroit plus d'enfans: Mais maintenant qu'il est vieil, il en engendre moins. Ie puis appeller auecque raison les nouuelles Colonies, les Enfans des premiers Royaumes, & i'approuue fort vne Colonie, quand elle se fait en vne terre innocente, c'est à dire, lors qu'on ne chasse point de leur païs les vieux habitans, pour y en loger d'autres nouueaux. Car faire autrement, seroit sans doute arracher de leur lieu natal iusques aux plus profondes racines. Ie mets peu de difference entre peupler vn païs, & planter des bois, pource qu'en l'vn & en l'autre, il faut que vous faciez

eſtat de perdre plus de vingt années de profit, & de n'en attendre du reuenu qu'à la fin. Sur quoy i'oſeray bien dire que la principale choſe qui a cauſé la ruïne de la plus-part des Colonies, ç'à eſté d'en auoir voulu tirer trop promptement du profit, durant les premieres années. Car bien qu'vn prompt reuenu ne doiue point eſtre negligé, ſi eſt-ce qu'il ne faut chercher, qu'autant qu'il peut eſtre permis, pour l'aduancement de la Colonie. C'eſt vne choſe qui n'eſt pas moins honteuſe que maudite, de prendre l'eſcume du Peuple; & les hommes que leurs crimes ont rendu dignes du ſupplice, pour s'en ſeruir à l'eſtabliſſement d'vne Colonie: C'eſt le vray moyen de la ruïner tout à fait. Car il eſt certain que tels hõmes, comme méchans & pernicieux, dedaigneront le trauail, & qu'apres auoir deſpenſé leurs viures, ſe trouuant laſſez de cette ſorte de nouueauté, ils donneront de mauuais aduis à ceux de

leur

leur païs, afin de mettre la Colonie hors de credit Quant aux hommes que vous enuoyez peupler quelque nouuelle terre, ils doiuent estre Iardiniers, Laboureurs, Charpentiers, Forgerons, Menuisiers, Pescheurs Oiseleurs, Cuisiniers, Boulangers, sans oublier quelque nombre d'Apothicaires.

En vn païs de Colonie, la premiere chose qu'il faut regarder, c'est quelle sorte de fruits & de viures produit la contrée; comme par exemple, des noix, des chastaignes, des pommes de pin, des oliues, des dattes, des prunes, de cerises, du miel sauuage, & telles autres choses. Auecque cela, vous deuez considerer s'il y a des legumes, des racines, du perfil, des raues, des oignons, & des artichauds. Car pour ce qui est du fourment, du seigle, & de l'auoine, il y a trop de peine auant qu'on en puisse proffiter, Il est vray que vous pouuez commencer auec moins de trauil par les feves &

par les poix, qui ont cela de bon, de ſeruir enſemble de pain & de viande. Vous n'oublirez non plus l'vſage du Ris, qui vient d'ordinaire en aſſez grand abondance, ou que c'eſt vn tres-bon aliment. Mais ſouuenez-vous ſur tout de pouruoir la Colonie d'vne grande quantité de Biſcuit, de farine d'auoine, de fleur de froment, & ainſi des autres choſes dont il eſt beſoin de fournir au commencement, iuſques à ce que l'on puiſſe auoir du pain. Quant aux Animaux qui ſont neceſſaire à la Colonie, ie trouue qu'il en faut prendre de ceux qui ſont le moins maladifs, & qui multipliét en leur eſpece plus que les autres, tels que ſont les pourceaux, les Chévres, les Poules, les coqs d'Inde, les Oyes, & les Pigeons domeſtiques.

Pour ce qui eſt de l'œconomie dont on doit vſer en la Colonie, il me ſemble neceſſaire d'y meſnager les viures auec autant de moderation que dans vne

ville assiegée. Pour cét effet, il faut que la principale partie du fonds de la terre, employée en iardins, ou en bleds, soit soigneusement cultiuée pour les prouisions du commun, sans y comprendre ce que les particuliers doiuent auoir pour leur vsage. D'ailleurs, il est grandement à propos de considerer quelles commoditez apportent naturellement les lieux où l'on veut faire la Colonie, afin qu'ils puissent suppleer en partie aux grands fraids qui sont necessaires pour l'establir. Il faut neantmoins que cela ne tourne point au preiudice du fonds principal, comme il est arriué du Tabaq, en Virginie. Or pource que le bois manque fort rarement aux contrées que l'on veut peupler, il est important de ne point negliger tout ce qui touche la Charpenterie. Que si le païs est fertile en mines de fer, & s'il y a des eaux sur lesquelles vous puissiez asseoir des Moulins, il me semble que ce metal est vne excel-

lante commoditité, où le bois abõde. I'approuue fort auſſi de mettre en vſage la façon du ſel noir, ſi le climat y eſt propre. I'en dis autant de la ſoye, qui n'eſt pas vne petite commodité. Quant à la poix & à la reſine, elles ne manqueront point ſi c'eſt en vn lieu où il y ait abondance de pins & de peupliers. Que ſi de hazard il s'y trouue des racines douces, & des drogues exquiſes, il faudra ſe rẽdre d'autant plus ſoigneux de les receuillir, que le proffit en ſera grand; Et c'eſt icy que ie comprends encore les diuerſes ſortes de ſauons, & autres choſes ſemblables dont on pourra s'aduiſer. Mais quoy qu'il en ſoit, gardez vous bien de foüiller trop auant dans la terre; c'eſt à dire, que vous ne vous amuſiez point à chercher des mines, dont l'eſperance, comme incertaine qu'elle eſt la plus part du temps, fait que ceux qui trauaillent aux Colonies, deuiennent pareſſeux en autre choſe.

Ie viens maintenant au Gouuernement de la Colonie, qui doit sans doute estre mis sous la charge d'vn principal Chef, qui soit assisté de plusieurs Lieutenans, ausquels il donne l'authorité de faire obseruer les loix militaires. Il faut sur tout que les nouueaux habitans facent leur proffit, de ce qu'ils sont comme en vn Desert, & qu'ils ayent toujours deuant les yeux le seruice de Dieu. Or pour ce qu'il est dangereux que le Gouuernement de la Colonie depende d'vne trop grande quantité de Conseillers, & d'Entreprenneurs; l'on ne peut mieux faire que d'en moderer le nombre, si la necessité le requiert Il est raisonnable aussi que ceux qu'on choisit pour Chefs, soient tirez du corps de la Noblesse, plustost que des Compagnies de Marchans, qui ne se fondent ordinairement que sur le gain present, & sur leur particulier interest. Dauantage l'on doit auoir soing en ces nouueaux com-

mencemens, de donner quelques franchises & libertés de coustumes, iusques à ce que la Colonie soit entierement establie; Et par mesme moyen, permettre aux Habitans de raporter leurs commodités aux lieux qui leur peuuent estre plus proffitables; si ce n'est qu'il y ait quelque cause particuliere pour l'empecher. C'est vne indiscretion bien grande, que de ruiner le dessein d'vne Colonie: Ce qui se fait, lors qu'on y enuoye trop tost, & hors de saison vne Compagnie sur l'autre. Ie suis donc d'auis qu'on vse de moderation en cecy, n'y mettant qu'autant de gens qu'il en faut pour trauailler, & pour se garantir des incommoditez de la vie. Les fondemens des Colonies ont autresfois esté ruinez, ou du moins exposez à vn danger manifeste, pour les auoir posez le long de la Mer, ou possible en vn pays marescageux & mal sain. Ce qui me fait croire, qu'encore que cela se fasse souuent, pour

euiter les chariages, & les autres incommoditez ; Il eſt neantmoins beaucoup meilleur de les baſtir vers le haut du courant des Riuieres, que non pas le long de l'eau. Il importe encore beaucoup à la ſanté de la Colonie, qu'elle ait vne grande abondance de ſel, afin de s'en ſeruir au beſoin, pour la conſeruation des prouiſions, des viures. Que s'il vous aduient de faire vne Colonie en vn lieu où il y ait des Sauuages, vous deuez non ſeulement les entretenir par de petites ioliuetez, qui leur peuuent eſtre inconnuës ; mais vous comporter encore auec eux ſelon l'équité, & toutesfois auec vne bonne garde pour voſtre defence. Ne cherchez point ſur tout à vous inſinuer dans leur faueur, en les ſecourant contre leurs Ennemis, s'ils les attacquent les premieres. Comme au cõtraire, ſi c'eſt pour les defendre, ie trouue qu'il n'y a point de mal à les aſſiſter, non plus qu'à enuoyer quelques-vns d'en-

treux au païs d'où leur vient la Colonie, afin qu'ils voyent que la condition de ceux qui vont habiter leurs contrées, eſt meilleure que la leur propre, & qu'ils la loüent lors qu'ils ſeront de retour. Que ſi la Colonie commence d'eſtre en vigueur il eſt bon alors de la peupler de femmes, auſſi bien que d'hommes, afin qu'elle ſe prouigne de race en race. Le dernier aduis que i'ay à dóner là deſſus, eſt qu'il n'y a rien ſi digne de blaſme, que d'abandonner vne Colonie, quand elle eſt ſur le point de s'aduancer à quelque degré. Car outre le des-honneur qui en reuient à ceux qui ne l'aſſiſtent point au beſoin, ils ſe rendent coupables de la mort de pluſieurs perſonnes, qui ſont veritablement dignes de pitié.

A ces obſeruations de M. Baccon, en peuuent eſtre iointes pluſieurs autresque ie paſſe ſous ſilence. Il me ſuffit de dire, pour concluſion de ce Diſcours, que iamais les Colonies ne furent ſi fleuriſſan-

tes, qu'au temps des anciens Romains, comme il se peut voir dans Tite Liue, & par le denombrement que Velleius Paterculus en a fait au long, dans son Histoire.

# *Des Paraſites, ou des Amis de table.*

## DISCOVRS LXVIII.

PARMI les Aniens Autheurs qui parlẽt des Paraſites, & des chercheurs de lipée, ie ne trouue qu'vn ſeul Lucian, qui les loüe, ſi l'on ne veut dire qu'il les raille pluſtoſt, ſous vn beau ſemblant de les traiter auec aduantage, Car auec ce qu'il paroiſt ingenieux au poſſible, à chercher diuerſes raiſons, pour eſtablir vn Art d'eſcorniflerie, il s'eſtudie à monſtrer que ceux qui le ſuiuent, ſont les

plus heureux, & les plus contans de tous les hommes. Il introduit pour cét effect vn Parasite qui parle ainsi au nom de tous ses semblables. *Comme il n'est rien de si volupteux que nostre mestier, il est bien à croire qu'il vaut beaucoup, puis qu'il se propose vne fin illustre. Que si cela n'estoit, le grand Homere, en admirant la vie que nous menons, n'auroit pas dit à nostre louange.*

La meilleure fin que ie voye,
Et qu'il nous faut plustost choisir,
C'est de passer ses iours en ioye,
Et de bannir tout deplaisir:
De s'asseoir aux Tables exquises;
De bien gouster les friandises,
Et d'estre pres d'vn Eschanson,
Qui rempliſſe tousiours la coupe,
D'vne delicate Boisson,
Pour resiouyr toute la troupe.

*Ensuite dequoy, comme si cét excellent Poëte n'auoit pas assez admiré ce bon-heur, enchérit par dessus encore, quand il adiouste.*

Voicy donc la fin la plus belle de toutes. *Par où il demonſtre, que le Paraſite peut diſputer de la felicité auecque les plus heureux. Or ce n'eſt pas à quelque homme de neant qu'il adreſſe ces paroles, mais au plus ſage qui fuſt de ſon temps. Que s'il euſt deſiré, ſuiuant les Stoïques, de loüer en Vlyſſe la Vertu, comme s'il ſe la fuſt propoſée pour fin de ſes actions, il euſt pû dire cecy, quand il amena Philoctete de Lemnos, quand aſſiegea Troye, quand il retint les Grecs, que ſe preparoient à la fuite, quand il entra d'aſſaut dans Ilion: Et pour le dire en vn mot, quand il ſe precipita ſoy meſme, pour receuoir des playes honteuſes, & qu'il eſtoit veſtu d'vn habit ſale & tout à fait Stoïque. Mais il ne fait pour lors aucune mention d'vne fin ſi noble & ſi excellante. Il en parle encore moins, quand il dit, que menant vne vie d'Epicure, il ſe ioüoit auecque la belle Calypſon, & qu'il luy eſtoit permis de viure dans toutes les voluptez imaginables, de coucher au lit d'Athlante, & de poſſeder à ſouhait tout ce*

*que son cœur ne pouuoit desirer. Et toutesfois il dit bien, qu'il viuoit en Parasite parmy les Feaques. Or est-il qu'en ce temps-là les Parasites estoient nommez Detymons. Il est raisonnable à ce propos, qu'on se remette en memoire ces beaux vers,*

Que les Happeloupins enuironnent les tables,
Et qu'il n'y soit parlé que des mets delectables.

*Il est bien vray qu'Epicure ayant trop impudamment attaché cette fin aux chercheurs de lippée, en a fait son propre, & l'a tournée à felicité. Que cela soit vn vray larcin, & qu'Epicure n'ait aucun soucy de la Volupté, mais bien l'Escornifleur, tu le peux coniecturer de cette maniere. La volupté n'est autre chose qu'vn estat tranquille du corps, & l'esprit du voluptueux ne doit nullement estre trauaillé de soins, ny d'aucunes fascheries. Or l'Escornifleur a tous les deux ensemble, au lieu que l'Epicurien ne pratique ny l'vn ny l'autre. Car il est impossible qu'il ne soit gené non*

*seulement quant au corps, mais quant à l'Ame ; aussi lors qu'ils ne cesse de disputer du rond de la terre, d'vne infinité de Mondes, de la grandeur du Soleil, de ses esloignemens, des premiers Elemens, & des Dieux, ou mesme de la fin des choses. Mais quant au Parasite, il ne se met point en peine de cela. Car il croit que toutes choses vont bien, & que ses affaires ne sçauroient estre meilleur état qu'elles sont, sans qu'aucun scrupule de telles folies luy ronge l'esprit. Il mange à son aise, & dort sur son dos, tenant les mains & les pieds estendus de son long, à l'imitation d'Vlysse, lors que tirant l'auiron, il nauigeoit en son pays. Encore n'est-ce pas pour cecy seulement qu'Epicure ne ioüit d'aucune volupté. Il faut considerer que quiconque ait esté ce sage homme là ; où il auoit dequoy manger, ou non : S'il n'auoit pas dequoy, il ne viuoit point sans doute en homme voluptueux, & ce n'estoit point vne vie que la sinne : Que s'il ne manquoit de rien, cela procedoit, ou de luy-mesme, ou d'autruy ; Que s'il tenoit*

*d'autruy ce qu'il mangeoit, il estoit donc Escornifleur, Si deluy-mesme, il s'ensuit de là qu'il ne viuoit point en homme voluptueux.*

Voila le beau Raisonnement que fait Lucian, en faueur des Parasites. Mais les Esprits plus moderez que n'estoit le sien, en iugent bien autrement, & ne peuuent s'accommoder en aucune sorte auecque cette engeance d'hommes fascheux, qui se persuadent de beaucoup sçauoir, & qui toutesfois ne sçauent rien moins que la Morale. Car s'ils en auoient la moindre teinture, ils attendroient que les Grands leur fissent l'honneur de les appeller à leur table, & ne s'y fourreroient pas impudemment cõme ils font, pour y debiter de mauuais contes, au lieu de bonnes choses. Cela leur est ordinaire pourtant; Et ce que i'y trouue de pire, c'est qu'ils s'imaginent de ne passer iamais pour habiles, s'ils ne chocquent, sans raison, ceux qui en sçauent plus qu'eux. Mais ce vice est attaché generalement

lement à tous les hommes de leur meſtier, qui dans cette pretenduë ſuffiſance qu'ils mettent ſur le tapis, apres qu'on a leué le couuert, n'ont pas l'eſprit de connoiſtre, que dés l'inſtant qu'ils penſent dire le mot pour rire, ils ſe rendent eux-meſmes ridicules à tous ceux qui les eſcoutent. I'obmets qu'ils ne peuuent manquer d'eſtre hays, à force d'eſtre importuns, & de faire les pointilleux, en matiere de diſpute. Car les moindres choſes ſont ordinairement celles qu'ils opiniaſtrent le plus, qui leur troublent l'eſprit dauantage, & qui leur font enfin perdre la Raiſon, quand ils la penſent trouuer. Ainſi au lieu de parler en Philoſophes, Ils raiſonnent en Sophiſtes, & ſe gliſſent indifferemment, dans toutes les compagnies, où l'on ne les ſouffre qu'à regret, & où ils ne paſſent que pour ombres. En quoy, ce me ſemble, ils ne peuuent mieux eſtre comparez qu'à cét ancien

Ariſtodeme, dont parle Plutarque, qui pour s'eſtre fait d'vn feſtin, où il n'eſtoit pas mandé, & pour auoir voulu entrer chez Agathon auant Socrate, donna ſuiet à tous les Conuiez de luy reprocher, *Qu'il faiſoit en cela comme l'ombre, qui precede le corps, quand la clarté demeure derriere.* Telle n'eſtoit pas la maniere de viure d'Ariſtides, qui ne pouuoit ſe reſoudre qu'à regret à manger chez autruy, tant il aprehendoit, diſoit il, qu'eſtant à la table d'vn plus grand que ſoy, il ne ſe fiſt ſoupçonner d'ineiuilité, ſi par reſpect il ne diſoit mot; où de trop d'audace, s'il luy eſchappoit quelque parole, que l'on expliquât mal à propos, & contre la ſincerité de ſon intention. Telle n'eſtoit non plus la couſtume d'Ariſtarque, qui ne vouloit iamais aller en feſtin, ny parmy les grands, ny parmy ſes eſgaux meſmes, qu'il ne ſe fut bien enquis premierement des mœurs & des humeurs des perſonnes

auec leſquelles il auoit à conuerſer. Que ſi quelqu'vn luy en demandoit la cauſe : *Ie tiens pour maxime*, reſpondit-il, *qu'on peut paſſer l'eau, ſans regarder qui eſt dans la barque ; Mais qu'en matiere de table, c'eſt imprudence de s'y aſſeoir, ſi l'on ne ſçait auec qui.* A ces conſiderations n'ont aucunement eſgard les Paraſites dont nous parlons. Au contraire ils les reiettent comme inutiles, & deſdaignent tout autre conſeil que celuy de leur ventre ; Auſſi ne s'eſtudient-ils qu'à le remplir ; & ſoit par cette partie-là, ſoit du coſté de leurs yeux, touſiours ſur-veillans, & de leurs mains crochuës, ils ne ſont pas mal comparez dans cét Embleme à des Eſcreuices, que ce Cuiſtre porte dans vn plat ; ſi ce n'eſt qu'on veille dire, qu'ils ne vont iamais comme eux à reculons à la table ; Et qu'eſtans en vn mot tels que les deſcrit Horace.

*Qu'on ne iuge pas touſiours en faueur de la Vertu.*

## DISCOVRS LXIX.

CETTE Femme que vous voyez aſſiſe ſur ce Tombeau, où elle s'arrache les cheueux, & teſmoigne par cette action vne triſteſſe demeſurée, peut eſtre priſe pour la Vertu. Bien qu'elle ſoit patiente de ſa nature, elle s'emporte icy neantmoins, & ne peut ſouffrir que les Armes d'Achille ſoient adiugées à Vlyſſe, pluſtoſt qu'au valeureux Ajax, à qui elles appar-

tenoient legitimement Surquoy l'on peut dire encore, qu'elle meſme ſe plaint à bon droit en la perſonne d'Aiax, de ſe voir condamnée par les Grecs, de qui vray-ſemblablement, plus que de tous les autres Peuples du monde, qu'ils ſurpaſſoient en ſageſſe, elle attendoit vn iugement equitable. Ce qui nous apprend, qu'à faute d'appuy les plus gens de bien ſont quelquefois priuez de leur droit par les ſentences des mauuais Iuges; Et qu'encore que l'iniuſtice qu'on leur rend, ſoit viſible à tout le Monde, il ne ſe trouue pourtant perſonne qui leur en face raiſon. Mais ce procedé n'eſt pas nouueau, puis qu'entre les plus celebres de l'Antiquité, le Pere de l'Eloquence Romaine ſe plaint de la meſme choſe; lors que parlant de L. Opimius: *C'eſt pitié*, dit-il, *de voir qu'vn ſi excellent homme, & qui a tant obligé le public, ſoit auiourd'huy ſi mal reconnu, qu'il ne ſe parle plus deluy dans Rome, & qu'on laiſſe*

*ainſi deſerte en la coſte de Dyrrhachium la tombe d'vne perſonne qui ne doit iamais mourir, & qui a laiſſé dans le Senat de ſi belles marques de ſa Vertu, qu'elles ſeront à iamais illuſtres à la Poſterité.* Et en vn autre endroit, où il parle de l'exil de Rutilius, que la Nobleſſe Romaine auoit iniuſtement accuſé de concuſſion, il regrette ainſi ſa mauuaiſe fortune, *Vous ſçauez, Meſſieurs nos Peres, qu'il n'y euſt iamais d'hommes plus iuſte que celuy là; ny qui ſe portaſt plus ardemment qu'il faiſoit au bien de la Republique. Et voyla pourquoy, il n'a point voulu ſe proſterner deuant elle, ny briguer les voix des Senateurs, de peur qu'il ne ſemblaſt mendier par ſes prieres, & par les ornemens de la Rhetorique, ce que la Verité toute nüe deuoit accorder au merite de ſa cauſe. Auec tout cela neantmoins, nous auons perdu ce grand Perſonnage, à qui Rome n'a daigné conſeruer ſon bon droit, non plus que s'il euſt veſcu dans la Republique imaginaire de Platon. En vn mot, il ne s'eſt point trouué d'A-*

*uocat pour luy : ſon affliction n'a touché perſonne ; nul ne s'en eſt plaint aux Senateurs, & pas vn ſeul Citoyen Romain ne l'a regretté.* Voila quel eſt le ſentiment de Ciceron ſur cette Matiere, qui n'a pas beſoin d'vn teſmoignage plus euident pour eſtre eſclaircie, & pour nous apprendre, que ce n'eſt pas d'auiourd'huy que la Vertu eſt mal traittée de la Fortune.

Ce qu'il ne faut pas trouuer eſtrange pourtant, puis que les perſonnes libres ont des maximes qui ne s'acommodent du tout point auec celles des Ames ſeruiles, & qui n'ont l'eſprit qu'aux ordures de la terre : Ce qui eſt cauſe, comme dit le Poëte, que pour ne vouloir ſacrifier à Pluton, il les priue des richeſſes qu'il poſſede abondamment, & dont il fait part à ſes adorateurs.

*Souuent le Malheur, & l'Enuie,*
*Chocquent les hommes vertueux,*
*Et d'vn orage impetueux*

*Troublent le repos de leur vie.*
*Souuent par la rigueur du Sort,*
*Qui touſiours s'oppoſe au merite,*
*Contre eux la Fortune s'irrite*
*Et les pourſuit iuſqu'à la mort.*

## *Que les vrays threſors ſont dans les bons Liures.*

## DISCOVRS LXX.

LA Deeſſe que vous voyez icy repreſentée, eſt proprement la Science ; qui a cela de commun auec la Iuſtice, de tenir vne Balance à la main. Ce n'eſt pas pourtant pour y peſer les bonnes ny les mauuaiſes actions, mais ſeulement pour monſtrer que les excellens Liures ont plus de poids & de prix, que n'en ſçauroient iamais auoir tous les treſors, & toutes les richeſſes du monde. Ce ſont des Conſeillers fidelles, qui ne ſe connoiſſent point à flatter, des Am-

qui ne sont iamais importuns, puis qu'ils parlent ou se taisent, quand il nous plaist, & des Precepteurs irreprochables; qui de grossiers que nous sommes, nous rendent polis, & d'ignorans habiles, en nous apprenant les choses passées & les presentes, pour nous en seruir comme de regles certaines en la conduite de nostre vie. Ce qui est tellement veritable, que le ieune Pline ne dit pas sans suiet, Qu'il n'y a point de si mauuais liure, dont vn homme qui a l'Ame bonne ne puisse tirer quelque aduantage, & quelque proffit. Mais à parler generalement de la lecture, *Il la faut cherir*, comme dit M. Baccon, *non pas auecque dessein de contredire, ou de croire tout ce que nous lisons; mais pour le peser, & le mediter exactement. Car il est des liures desquels il suffit de gouster, d'autres qui veulent estre deuorez; & quelques-vns qu'il est bon de masscher, & de digerer. Ie veux dire par là, Que les vns doiuent estre leus en partie, les*

*autres comme en courant par dessus, & les derniers, qui sont les plus rares, depuis le commencement iusqu'à la fin, auec l'attention, & la diligence requise. Il y en a de plus, qu'il faut lire par autruy, & en apprendre de viue voix les points principaux. Il faut neantmoins que de tous les liures ce soient les moins importans; autrement ils ne semblent non plus agreables au gouſt, que les eaux communes, quand elles sont distillées. La lecture & la conference font l'homme copieux, & prompt en Discours, comme les remarques par luy faites en escriuant, le rendent exact, en matiere de sçauoir: De maniere qu'vne grande memoire est requise à celuy qui escrit rarement: Que s'il n'aime point à conferer auecque les autres, il faut neceſſairement qu'il ait vne merueilleuſe viuacité d'esprit. En vn mot, s'il n'a leu que fort peu de liures, il a beſoin d'vn grand artifice, pour paroistre habile dans les matieres dont il n'a qu'vne legere teinture.*

Quoy qu'il en soit neantmoins, on

ne doit nullement mettre en doute, que la plus vtile de toutes les lectures ne soit celle des SS. Liures. Par elle aussi l'on aperçoit ses defauts, on guerit ses scrupules, on trouue remede à ses tentations, on se dégouste du Vice, & l'on se fortifie dans la Vertu. Elle-mesme encore fut cause que le Roy Iosias reforma sa vie, que l'Eunuque de la Reine d'Ethiopie se conuertit, & que Saint Augustin deuint vne des plus grande lumieres de l'Eglise. Ce n'est doncques pas merueilles, si plusieurs grands Princes ont fait leur plus chere passion de ce deuot exercice: comme Ptolomée Philadelphe, qui fit traduire la Bible d'Hebreu en Grec: comme l'Empereur Theodose, qui passoit les iours & les nuicts, non seulement à lire, mais à reescrire aussi les Saints Liures: comme Alphonse Roy d'Aragon, qui faisoit sa plus grand gloire d'auoir leu quatorze fois la Bible entiere, auec les Gloses, &

les Commentaires: Et comme vne infinité d'autres grands Personnages, qui par cette loüable habitude, se sont acquis celles des Vertus, & vne si haute reputation, qu'elle les fait reuiure encore auiourd'huy dans la memoire des hommes.

CANTO.
HEROVM PROELIA

## *Du Poëme Heroïque.*

# DISCOVRS LXXI.

### Traduit de l'Italien de

### TORQVATO TASSO.

CELVY qui se propose d'escrire vn Poëme Heroïque, doit, ce me semble, estre soigneux de trois choses. La premiere, de faire election d'vne Matiere qui soit propre à receuoir en soy la plus excellẽte Forme que l'Art du Poëte s'estudie d'introduire. La seconde, de luy donner cette Forme cõme il faut, &

la troiſieſme, de la reueſtir des plus riches ornemens qui ſoient conuenables à ſa nature. Ie fonderay donc tout ce diſcours ſur ces trois articles ; auſſi diſtinctement que ie les ay propoſez. Or afin de commencer par le iugement qu'il doit témoigner touchant le choix de la Matiere, Ie diray quel doit eſtre l'Art qu'il faut obſeruer, premierement à la diſpoſer, & à former ; puis à la reueſtir, & à la parer des ornemens neceſſaires.

La Matiere nuë ( c'eſt ainſi que ie nomme celle qui n'a point encore receu aucune qualité de l'Art de l'Orateur, ny du Poëte ) eſt celle qui tombe ſous la conſideration du dernier, tout ainſi que le fer ou le bois peut tomber ſoubs celle du Forgeron, ou du Charpentier. Car comme l'Ouurier qui entreprend de faire vn nauire, eſt obligé de ſçauoir, non ſeulement qu'elle en doit eſtre la forme, mais encore de con-

noiſtre qu'elle maniere de bois eſt la plus propre à la receuoir ; Il faut tout de meſme, que le Poëte ayt enſemble, & l'art de façonner la Matiere, & le iugement de la diſcerner, comme ayant à la choiſir de telle nature, qu'elle ſoit capable de ſoy-meſme de toutes les perfections qu'on ſçauroit dire. La matiere nuë, ou ſimple, eſt preſque toûjours offerte à l'Orateur, ou par l'euenement, ou par la neceſſité de la choſe. De là vient auſſi, qu'il arriue pluſieurs fois, que ce qui n'eſt pas bien ſeant au Poëte, eſt loüable en l'Orateur. Vn Poëte ſera repris, s'il eſſaye de rendre digne de compaſſion vne perſonne qui aura volontairement trempé ſes mains dans le ſang de ſon Pere ; Comme au contraire, de ce meſme euenement vn excellent Orateur fera naiſtre des effets de pitié, auec beaucoup de loüange : de maniere qu'en celuy-là l'election ſera blaſmée, & en celuy-cy l'eſprit loüé, & la neceſſité fort

iuſtement excuſée. Car comme il eſt hors de doute que la vertu de l'Art peut en quelque façon violenter la nature de la Matiere, de telle ſorte qu'on faſſe paroiſtre vray ſemblable les choſes qui ne le ſont pas d'elles meſmes; & dignes de compaſſion, ou merueilleuſes, celles qui ne ſont ny l'vn ny l'autre: il ne faut pas douter non plus, qu'il n'y ait moyen d'introduire ces qualitez beaucoup plus facilement, & en vn degré bien plus haut, dans toutes ces Matieres qui ſont naturellement diſpoſées à les receuoir. Cela eſtant, il eſt à preſuppoſer, qu'auec vn meſme artifice, & vne meſme eloquence, l'on rendra digne de compaſſion Oedipe, qui tua ſon Pere par ignorance; & Medée auſſi qui deſmembra ſes enfans, & ſe porta de ſang froid à vne ſi noire meſchanceté. Mais cela n'empeſchera pas que la Fable d'Oedipe ſi l'on ne ſçait deduire les accidens, ne fleſchiſe biẽ pluſtoſt à pitié,

que ne fera celle de Medée. Car l'vne touchera les cœurs viuement & les remplira de tendreſſe ; au lieu que l'autre ſera bien à peine capable de les eſmouuoir tant ſoit peu, quoy qu'en tous les deux l'Art ſoit ſemblable, & non pas eſgal. Ainſi voyons-nous que la forme d'vn meſme cachet s'imprime beaucoup mieux ſur de la cire, que ſur vne autre matiere, qui eſt ou plus eſpaiſſe, ou plus liquide ; & qu'vne ſtatuë d'or, ou de marbre, eſt dauantage priſée que ſi elle eſtoit de bois, ou de pierre, encore qu'en l'vne & en l'autre l'on ne laiſſe pas d'admirer également l'induſtrie de Phidias, ou de Praxiteles.

Apres auoir demonſtré comme il importe de ſçauoir faire election de la Matiere du Poëme qu'on s'eſt propoſé d'eſcrire, il ne reſte plus qu'à voir de quel lieu elle doit eſtre tirée. Il faut donc ſçauoir, que la Matiere qu'on peut encore nommer plus commodement

*l'Argument du Poëme*, eſt ou feinte, & alors il ſemble que le Poëte ayt part, non ſeulement à l'election, mais encore à l'inuention; ou tirée de l'Hiſtoire, & ce dernier expedient eſt le meilleur, ſi ie ne me trompe. Car ſi l'on vient à preſuppoſer ce principe connu de tous, Que l'Epique doit touſiours s'arreſter ſur ce qui eſt vray ſemblable, l'on trouuera que les actions les plus illuſtres, comme par exemple celles qu'on repreſente dans le Poëme Heroïque; doiuent apparemment auoir eſté eſcrites par quelque Hiſtorien, pour les rendre memorables à la Poſterité. D'ailleurs, il eſt tres certain que les grands ſuccez ne peuuent eſtre inconnus aux hommes; qui les tiennent pour faux, s'ils ne ſont point receus dans l'Hiſtoire. Que s'il aduient vne fois qu'ils les eſtiment tels, il eſt fort difficile en tel cas de bien manier leurs paſſions, ſoit qu'il leur faille donner de la crainte, de l'effroy, de

l'eſtonnement, & de la pitié; ou les rendre ſuſceptibles de ioye, ou de faſcherie. En vn mot, quoy qu'il en puiſſe arriuer, il eſt bien certain qu'ils n'attendent pas le ſuccez des choſes auec tant de plaiſir, qu'ils en receuroient ſi elles eſtoient du tout veritables, ou du moins en Partie. Puis que c'eſt donc par le moyen de la Vray-ſemblance que le Poëte doit tromper les Lecteurs, & ne leur perſuader pas ſeulemẽt que les choſes par luy traittées ſont veritables, mais les ſoumettre ſi bien à leurs ſens, qu'ils croyent y eſtre preſens, ou meſme les voir, ou les ouyr; Il faut neceſſairement qu'il imprime dans leur eſprit vne haute opinion de la Verité; ce qui luy ſera facile de faire, s'il s'ayde bien à propos des Authoritez de l'Hiſtoire. En cecy toutesfois, ie n'entends parler que de ces grands Eſprits, qui ſe propoſent d'imiter les actions les plus illuſtres Tels ſont les Poëtes tragiques, & les Epiques.

Car quand aux Comiques, qui ne sont que simples imitateurs des choses basses & populaires, il leur est tousiours permis de feindre vn argument tel qu'ils veulent; n'estant pas incompatible, que des hommes qui sont habitans d'vne mesme ville, ne puissent auoir connoissance des actions des particuliers. Or bien que dans l'art Poëtique d'Aristote, nous lisions que les Fables feintes à plaisir, ont accoustumé d'estre agreables au peuple, à cause de leur nouueauté; comme fut entre les anciennes celle d'Agaton, & comme le sont parmy nous les Fables Heroïques de l'Arioste, & les Tragiques des Autheurs les plus modernes; si ne deuons nous pas pour cela nous laisser persuader, qu'il faille faire beaucoup d'estat d'vne Fable qu'on aura feinte en quelque Poëme excellent, comme nous l'auons prouué par les raisons tirées du vray semblable.

A tout cela l'on peut adjouster, que

la nouueauté du Poëme ne consiste pas principalement en vne matiere feinte & inouye, mais plustost en la nouueauté de ce qu'on appelle *intrigue*, & en la façon de se monstrer ingenieux à demesler le nœud de la Fable, l'allegueray pour exemple de cecy, qu'il s'est trouué diuers Poëtes anciens, qui ont choisi pour Argument de leur Ouurage Thieste, Oedipe, & Medée, sans toutes fois prendre garde qu'à force d'en accommoder diuersement la tissure, ils en ont fait le suiet, & propre, & nouueau, de commun & de vieil qu'il estoit. Mais de moy, ie ne sçaurois nommer nouueau que cette sorte de Poëme, qui dans ses Episodes, en ses intrigues, & en la façon de les desmesler, aura de la nouueauté, quoy que la Matiere en soit connuë, & que d'autres l'ayent auparauant traitée. Au contraire, l'on ne pourra qu'improprement appeller nouueau quelque Poëme que ce

soit, dont les personnages seront feints, aussi bien que l'argument; Et telle est possible quelque Tragedie moderne, de qui le suiet & les noms sont imaginaires, mais dont le neud est tissu & broüillé à la maniere des anciens Grecs, sans qu'il y ayt ny l'authorité que requiert l'Histoire, ny la nouueauté qui semble naistre de la feinte. Il faut donc que l'argument du Poëme Epique se tire de l'Histoire, qui soit ou dans la fausse Religion comme celle des Payens, ou bien dans la veritable, comme est la Chrestienne, & telle que fut anciennement celle des Hebreux. Ie ne pense pas neantmoins, que les actions des Gentils puissent fournir le suiet qu'il faut pour bien faire vn Poëme Epique. La raison est, pource qu'en ce genre de Poëmes, nous voulons ou recourir, ou ne recourir pas aux Dietez que les Gentils adoroient. Que si nous faisons le dernier des deux, nostre Poëme n'atti

iamais l'Admiration ; comme au contraire, si nous y recourons, nous le mettons hors du Vray semblable. Or est-il qu'on trouue rarement agreable vn Poëme qui n'est point accompagné de ces hautes merueilles qui sont capables d'esmouuoir les ignorans, & mesme les plus iudicieux Par où i'entends parler de ces effets admirables qu'on feint estre causez par la Magie ; tels que sont les anneaux & les escuz enchantez, les cheuaux volants, les vaisseaux transformez en Nymphes, les Fantosmes entre-meslez aux combats, & ainsi des autres choses, dont vn Escriuain doit assaisonner son Poëme, pour le mieux faire gouster, s'il a tant soit peu de iugement. Car il s'en suit de là, qu'auec ce qu'il s'accommode au goust des hommes vulgaires, il contente par mesme moyen ceux qui se picquent le plus de sçauoir Et d'autant que ces miracles ne se peuuent faire naturelle-

ment, il faut neceſſairement auoir recours à vne vertu ſurnaturelle. Que ſi pour le meſme effet, nous nous addreſſons aux Dieux des Gentils, le vray-ſemblable caſſe auſſi toſt, pource que nous ne qualifions point de ce nom vne choſe fauſſe, n'eſtant pas poſſible que de vaines Idoles puiſſent produire des choſes qui ſoient au deſſus de la Nature, & de l'humaine creance. De dire maintenant qu'on doiue fonder vne merueille ſur l'imaginaire pouuoir de Iupiter, d'Appollon, & des autres Dieux des Gentils; c'eſt aſſeurément vne pure extrauagance, & vne choſe tout à fait eſloignée du vray-ſemblable, comme le pourront facilement connoiſtre les plus mediocres eſprits, qui voudront prendre la peine de lire les Poëmes, qui ſont fondez ſur la fauſſeté de l'ancienne Religion.

Le *Merueilleux*, & le *Vray ſemblable* ſont aſſeurément deux natures ſi fort

differentes, qu'il s'en faut bien peu qu'elles ne se contrarient. Et toutesfois l'vn & l'autre son tellement necessaires au Poëme, qu'il faut sans doute qu'vn Poëte qui trouue moyen de les joindre ensemble, soit grandement ingenieux en son Art. Aussi, à vray dire, bien que plusieurs l'ayent fait iusques icy, pas vn neantmoins n'en a donné les preceptes. Au contraire, il s'est trouué plusieurs grands hommes, qui voyant la repugnance de ces deux natures, n'ont pas tenu pour merueilleuse ceste partie du Poëme, qui est vray semblable; ny pour vray-semblable celle qui tient d'vne trop haute merueille. Que si toutes deux sont necessaires, comme il est certain, il faut, à mon aduis, qu'elles le soient de telle sorte, que tantost le *Vray-semblable* s'ensuiue, & tantost le *Merueilleux*, de maniere que l'vn ne cede point à l'autre, & que le temperamment en soit mutuel.

Ie ſçay que pluſieurs ſe font accroire qu'il y peut auoir en vn Poëme Epique quelque partie deſtachée du *Vray ſemblable* ; Mais pour moy mon ſentiment n'eſt pas tel, & en voicy la raiſon. La Poëſie n'eſt de ſa nature qu'vne Imitation. Or eſt il que l'Imitation ne pouuant eſtre ſeparée du Vray-ſemblable, puis qu'imiter ſignifie s'eſtudier à faire ce qu'vn autre a fait ; il s'enſuit que pas vne partie de la Poëſie ne peut eſtre ſeparée du *Vray-ſemblable*. La vray-ſemblance neantmoins n'eſt point du nombre de ces conditions, qui ſont les plus grandes beautez, & les plus agreables ornemens de la Poëſie, combien qu'elle luy ſoit propre ; & tellement eſſentielle, qu'il n'eſt point de partie en elle qui s'en puiſſe paſſer. Mais bien que i'oblige le Poëte Epique à garder touſiours le *Vray-ſemblable* ; ſi eſt ce que ie n'exclus point de luy l'autre par-

tie, à ſçauoir *le Merueilleux*. Au contraire, ie croy qu'il n'y a point de repugnance qu'vne meſme action ne puiſſe eſtre & merueilleuſe, & vray ſemblable; Outre que ie tien aſſeurément que pour accorder enſemble des qualitez ſi differentes, il ſe trouuera pluſieurs moyens, dont ie rapporteray icy le principal, remettant à paler des autres en cet endroit de mon ouurage, où ie traiteray de la tiſſure de la Fable. Que le Poëte attribue donc tous les effects qui vont par deſſus la puiſſance des hommes, à Dieu, aux Anges, & aux Demons, ou bien à ceux auſquels ils en ont donné le pouuoir, tels que ſont les Saincts, les Magiciens & les Fées. Ces operations, à les conſiderer en elles meſmes, paſſeront pour des merueilles, ou ſi vous voulez pour des miracles, ſelon la commune façon de parler; Ioint qu'on les tiendra pour vray-ſemblables, ſi l'on a eſgard à la vertu, & à la

puissante de leur Autheur. Car cette maxime estant vniuersellement establie parmy les Chrestiens, Que par la permission de Dieu, les Demons, & les Magiciens peuuent faire plusieurs choses merueilleuses, & par dessus les forces de la Nature, ceux-là sans doute qui en auront leu les exemplaires, ou qui en sçauront par ouy-dire, n'appelleront iamais contraire à la bienseance vne chose qu'ils croiront non seulement estre aduenuë, mais pouuoir aduenir tous les iours. Peut-estre aussi que pour cette mesme raison, ces Anciens qui viuoient dans les erreurs de leur vaine Religion, ne deuoient point estimer impossibles ces miracles que s'imaginoient de leurs Dieux les Historiens, & les plus excellents Poëtes qu'ils eussent. Car bien qu'ils choquassent le sentiment des Sçauans, si est-ce que les Poëtes qui s'en seruoient, se tenoient apparammẽt pour

pour satisfait, pourueu qu'ils pleussent au sentiment de Vulgaire, auquel on est contraint de s'accommoder bien souuent, ou mesme on le doit, laissant à part la verité des choses par trop exacte.

De ce que ie viens de dire, il s'ensuit qu'vne mesme action peut estre ensemble, & merueilleuse, & vray-semblable; à sçauoir merueilleuse, si on la cõsidere en elle mesme dans les bornes de la Nature; & vray-semblable, si l'on se la represente separée de ses limites en sa cause; qui est vne vertu surnaturelle, puissante, & accoustumée à faire de ces merueilles. De ce particulier Priuilege, ou de ce moyen de pouuoir ioindre le *Vray-semblable*, au *Merueilleux*, ne sont nullement capables ces Poëmes, dans lesquels l'on introduit les Dieux des Gentils; Comme au contraire, si quelques vns s'en peuuent seruir commodement, & sont, à mon aduis, ces Poëtes qui ne

fondent leur Poëſie que ſur noſtre Religion ; Et voila, ce me ſemble, la ſeule raiſon d'où l'on peut conclure, que l'Argument du Poëme Epique doit eſtre tiré non pas de l'Hiſtoire des Gentils, mais de celle des Chreſtiens, ou des Hebreux. Adiouſtons à cecy, qu'en matiere des deliberations, ou celeſtes, ou infernales ou des predictions, & des plus belles Ceremonies, noſtre Religion a bien incomparablement plus de grandeur & de maieſté, que celle des Gentils. Auſſi, m'eſtonnay-ie grandement, de ce que certains Eſcriuans modernes, voulant former l'Idée d'vn parfait Caualier, en ont pris le modelle ſur l'Idolatrie, au lieu de ſe propoſer vn plus noble obiet de Religion, & de Pieté. Que ſi l'on ne peut attribuer le zele d'vne vraye Religion, ny à Iaſon, ny à Theſée, qu'on les laiſſe à part, pour faire election à leur place, du Roy Artus, de Charlemagne, & ainſi de leurs ſem-

blables l'obmets que le Poëte, qui dans la societé ciuile, faisant vne partie de la Republique, est obligé d'auoir esgard à l'Vtile, enflammera bien plustost les courages par l'imitation des Cheualiers Chrestiens, que par celle des Infidelles; veu que les exemples de nos semblables, & qui nous sont comme domestiques, ont bien asseurément plus de force à toucher les cœurs, que n'en ont les estrangers, & les dissemblables. Il faut donc que l'Argument du Poëme Epique, soit tiré d'vne Histoire de Religion, & que nous tenions pour veritable. Or est-il, que ces Histoires, sont, ou tellement sacrées, & venerables, que l'establissement de nostre Foy estant fondé sur elles, l'on ne peut les alterer sans impieté; ou bien elles ne sont pas Sainctes iusques à ce poinct, qu'il faille tenir pour articles de Foy ce qu'elles contiennent: Si bien qu'en tel cas, si l'on en retranche quelque chose,

pour y en adiouſter vne autre, ou pour le changer, l'on ne pourra point legitimement eſtre blaſmé de temerité, ou de peu de zele enuers les choſes qui touchent la Religion. Quoy qu'il en ſoit, ie n'approuue pas que noſtre Epique ſoit ſi hardy, que de mettre la main aux Hiſtoires de la premiere qualité. Au contraire, ie ſuis fort d'auis, qu'il en laiſſe le maniment aux hommes deuots & Religieux, afin qu'ils ſe tiennent à cette Verité toute pure, puis qu'il n'eſt pas loiſible d'y rien feindre; & cela eſtant, il faut que le poëte ſe ſouuienne que s'il laiſſe à part les fictions, il ne paſſera que pour Hiſtorien. Qu'il puiſe donc l'Argument de l'Epopée, dans les Hiſtoires qui ſe fondent ſur la vraye Religion, ſans que toutesfois on les authoriſe iuſqu'à ce point, que de ne les pouuoir alterer, à moins que de faillir contre la Pieté. Or eſt il que les Hiſtoires contiennent, ou les choſes aduenuës

de noſtre temps, ou celles qui ſe ſont paſſées depuis pluſieurs Siecles, ou qui ne ſont, ny beaucoup Modernes, ny auſſi beaucoup Anciennes. Ie veux dire maintenant, que l'Hiſtoire d'vn Siecle extremément eſloigné du noſtre, fournit au Poëte vne grande commodité de feindre. La raiſon eſt, pource que les choſes eſtant ſi auant enſeuelies dans vne profonde Antiquité, qu'il n'en reſte plus qu'vne memoire bien foible, il les peut changer, comme bon luy ſemble, ſans s'arreſter autrement à la Verité. En quoy toutesfois il y a cela de mauuais, qu'il s'en enſuit vne incommodité, qui poſſible n'eſt pas petite. Car eſtant neceſſaire en vn Poëme, de ioindre l'Antiquité des temps à celle des Mœurs; S'il aduient qu'on s'eſtudie à le faire, on trouuera que la diſcipline Militaire des Anciens, ny meſme leurs ſtratagemes, ny leurs couſtumes, ne pourront plaire en ce Siecle à la plus-part des hommes,

qui les liront. Il n'en faut point de meilleure preuue que l'Iliade, ou l'Odissée d'Homere, de qui les Liures, bien que diuins, ne laissent pas toutesfois d'estre souuent ennuyeux. De quoy certes l'on ne doit attribuer la cause qu'à l'Antiquité des mœurs; à quoy ne peuuent s'accomoder les Esprits de nostre temps; qui pour estre accoustumez à la politesse d'auiourd'huy, appellent suranné tout ce qui n'est pas de leur goust, ny de l'vsage present Aussi veritablement, qui voudroit mesler ensemble la nouueauté des mœurs, & la façon de viure, qui se pratiquoit anciennement; celuy-là sans doute imiteroit vn Peintre peu iudicieux, qui nous representeroit Caton, & Cincinnatus vestus à la Milannoise, ou à la Napolitaine; ou qui osteroit à Hercule la Massuë, & la peau de Lion, pour l'habiller d'vne soutanne.

Les Histoires modernes ont, à vray

dire, cela de commode, d'eſtre conformes aux mœurs, & aux couſtumes qui ſont auiourd'huy pratiquées. Mais d'vn autre coſté, ce que i'y trouue de mauuais, eſt qu'elles oſtent preſque par tout les moyens de feindre, qui ſont tout à fait neceſſaires aux Poëtes, & particulierement aux Epiques. Car il n'y a pas de doute, que ce ſeroit vne tres grande effronterie à vn Poëte, de vouloir deſcrire les belles actions de l'Empereur Charles V. tout autrement que ceux qui les auroient veües. Cette extrauagance paſſeroit ſans doute pour vn effet de folie, puiſque les hommes ne peuuent ſouffrir qu'on les trompe, en matiere des choſes qu'ils ſçauent d'eux meſmes, ou qu'ils ont appriſes par la relation que leurs Ayeulx leur en ont laiſſée. Mais quant aux Hiſtoires des temps, qui ne ſont ny trop nouueaux, ny trop eſloignez auſſi, elles n'ont pas accouſtumé, ny de nous en faire trouuer les couſtu-

mes desagreables, ny d'oster non plus la liberté des fictions. Telles sont les choses aduenuës au temps de Charlemagne, ou du Roy Artus, ou celles qui se passerent vn peu auparauant, ou apres : Ce qui a donné suiet à vne infinité d'Escriuains, de puiser dans les aduentures de ce temps-là l'argument de leurs Romans, & de leurs Poëmes Aussi est-il vray, que la memoire de cét âge là n'est pas si fraische, que l'on n'en puisse dire des mensonges agreables, & qui ne feront point accuser d'impudence leur Autheur ; ioint que nos coustumes s'y accommodent assez bien ; & que si elles sont differentes en quelque façon, l'vsage de nos Poëtes les a renduës, & domestiques, & familieres. Cela presuppolé, le suiet du Poëme Epique, ne peut mieux estre tiré que de quelque Histoire de la vraye Religion : qui ne soit pas toutesfois tellement sacrée, que l'on n'y puisse toucher, & y changer

quelque choſe ; où il faudra prendre garde, que le Siecle ne ſoit ny trop proche, ny trop eſloigné du noſtre, ny de la memoire que nous en pourrons auoir. Toutes ces choſes, à mon aduis, ſont neceſſaires au choix de la Matiere tant ſeulement, bien que non pas de telle ſorte, qu'encore qu'vne de ces conditions luy deffaille, elle laiſſe pour cela de receuoir la forme de Poëme Heroïque, veu que chacune de ſoy produit cét effet, l'vne plus, & l'autre moins ; mais toutes enſemble le portent ſi haut, que ſans elles la Matiere n'eſt pas capable de perfection. A ces conditions requiſes au Poëme Heroïque, i'en adiouſteray vne autre, qui luy eſt abſolument neceſſaire. C'eſt que toutes les actions qui doiuent tomber ſous l'Art de l'Epique, ſoient entierement nobles, & illuſtres. Car cette condition forme la nature de l'Epopée ; & c'eſt en quoy la Poëſie Heroïque, & la

Tragique, ſont differentes de la Comedie, qui fait couſtume d'imiter les actions baſſes, & raualées. Or afin de faire voir, qu'entre la Tragedie & l'Epopée, il n'y a point de difference en matiere d'Imitation, veu que l'vne & l'autre imittent également les grandes actions; & de prouuer par meſme moyen que la difference de leur eſpece procede de la diuerſe methode de s'en ſeruir; il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, que nous conſiderions tout cecy plus exactement. Ariſtote en ſont Art Poëtique, met trois differences eſſentielles, & ſpecifiques, par leſquelles vn Poëme eſt ſeparé & diſtingué de l'autre. Elles conſiſtent, en la diuerſité des choſes imitées, en la maniere d'imiter, & en tous les inſtruments dont on vſe pour cét effet. Les choſes ſont les actions; la maniere eſt l'art de narrer; en quoy principalement paroiſt la perſonne du Poëte; & de repreſenter où

elle se cache, la representation n'appartenant qu'au Farseur. Les instruments sont, l'Elocution, l'Harmonie, & la Rime, par qui se doit entendre la mesure des mouuemens & des gestes, qui font estimer vn Comedien. Aristote ayant estably ces trois differences essentielles, se met à rechercher, comment d'elles mesmes procede la distinction des especes de la Poësie, & dit que la Tragedie s'accorde auec la Comedie, tant en la maniere de l'Imitation, que des instrumens requis. Car toutes les deux agissent & representent, outre les Vers, la Rime, & l'Harmonie. Mais ce qui les fait differer de nature, est la diuersité des choses imitées, veu que la Tragedie imite les grandes actions, & la Comedie les moindres. Quant à l'Epopée en matiere d'Imitation, elle est conforme à la Tragedie, veu que l'vne & l'autre imitent les actions illustres; ce qu'elles font toutesfois d'vne façon

differente. L'Epique narre, & le Tragique repreſente ; L'vne n'ayant que les Vers pour inſtruments, au lieu que l'autre a les Vers, l'Harmonie, & la Rime enſemble. Ces preceptes, qu'Ariſtote a donnez obſcurement, & en peu de mots, ont fait croire que le Tragique & l'Epique ſe rendoient conformes en tout aux choſes imitées ; Opinion aſſez commune, & generalement receuë. Elle me chocque neantmoins, & ne me ſemble point vraye, pour la raiſon qui s'enſuit. S'il eſtoit vray que les actions Epiques, & les Tragiques, fuſſent d'vne meſme nature, elles produiroient de meſmes effects : ce qu'elles ne font pas, & par conſequent la nature en eſt differente. Que s'il ne tient qu'à prouuer, qu'elles ne produiſent point de meſme effets, cela ne ſera pas difficile. Car on ſçait bien que les actions tragiques eſmeuuent l'horreur & la compaſſion, veu que l'vn & l'autre

manquant, elles ne tiennent plus du tragique. Mais quant aux Epiques, elles ne ſont aucunement propres à cauſer des effects de terreur & de pitié, ioinct que cette condition ne leur eſt point neceſſaire. Que ſi quelquefois aux Poëmes Heroïques eſt entremeſlé ie ne ſçay quoy d'horrible, ou de lamentable, il ne s'enſuit pas pour cela, que l'horreur & la compaſſion doiuent faire toute la tiſſure de la Fable. Au contraire, toutes ces choſes ne ſont en elles que des accidents, & de ſimples embelliſſemens; de maniere qu'encore que l'on appelle eſgalement illuſtres l'action du Tragique, & celle de l'Epique, la nature ne laiſſe pas d'en eſtre diuerſe. *L'Illuſtre* du Tragique, conſiſte en l'ineſperé changement de la Fortune, & en la grandeur des euenements, qui ſont dignes d'horreur, & de compaſſion. Mais quant à *l'Illuſtre* de l'Heroïque, il eſt fondé ſur les plus hautes

vertus de la guerre, & sur des effets de Courtoisie, de Pieté, de Religion, & de Generosité ; Toutes lesquelles actions, qui sont propres à l'Epopée, ne conuiennent en aucune sorte à la Tragedie ; d'où il s'ensuit, qu'encore que les personnages qu'on introduit, soient de condition eminente & Royale, ils ne sont pas toutesfois d'vne mesme nature. Il est de la bien-seance du Poëte Tragique, de mettre en auant des personnes, qui ne soient ny bonnes, ny mauuaises, mais qui tiennent vn milieu entre les deux ; comme on a feint d'Oreste, d'Electre, & d'Iocaste ; ce qu'Aristote a demonstré en Oedipe, plus qu'en aucun autre, comme en effet ie trouue qu'il n'est point de personnage qui s'accommode mieux que le sien aux Fables Tragiques. Au contraire, l'Epique veut que ceux qu'il introduit soient doüez de toutes les plus hautes vertus, que l'on appelle *Heroïques*, à

cauſe qu'élles appartiennent à des *Heros*. Ainſi voyons-nous, que les plus iudicieux ont particulierement fait eſclatter la Pieté en la perſonne d'Enée, la Valeur en Achille, la Prudence en Vliſſe, la Fidelité en Amadis, la Conſtance en Bradamante, & en quelques vns de ceux-cy le comble de toutes ces belles Vertus. Que ſi quelquesfois le Tragique & l'Epique prennent vne meſme perſonne pour le ſuiet de leur Poëme, il n'y a pas de doute qu'alors ils la conſiderent diuerſement. Par exemple, en la perſonne d'Hercule & de Theſée; l'Epique conſidere la valeur, & l'excellence des armes, au lieu que le Tragique ſe les repreſente comme coupables, & tombez dans le mal heur par leur propre faute. I'adiouſte à cecy, que les Epiques ſe rendent ſuſceptibles, non ſeulement du comble de la Vertu, mais de l'excez du Vice, auec moins de danger que les Tragiques. Teſmoins

Meſence, Marganor, Archelorus, Buſire, Procuſte, Diomede, & ainſi des autres.

De toutes les choſes que i'ay dittes l'on en peut tirer cette conſequence manifeſte; Que la difference qu'il y a de la Tragedie à l'Epopée procede & de la diuerſité des inſtrumens, & de la maniere d'imiter, mais plus encore de la varieté des choſes imitées; ce qui eſt vne difference plus propre, & plus eſſentielle que les autres. Que ſi Ariſtote n'en fait point mention, c'eſt pource qu'il ſe contente de monſtrer en cét endroit là, que l'Epopée & la Tragedie ſont differentes entre-elles; comme en effect cela paroiſt aſſez en ces deux autres differences, qui ſont d'abord plus connuës que celle-cy. Mais d'autant que ce haut tiltre d'Illuſtre, que nous auons donné au Poëme Heroïque, le peut eſtre, ou plus ou moins, ſelon que les euenemens de la Matiere ſeront grands & nobles,

& nobles, elle se trouuera disposée à receuoir l'excellente forme de l'Epopée; Car bien que ie ne nie pas qu'on ne puisse tirer le suiet d'vn Poëme Heroïque des accidens les moins magnifiques, tels que sont les amours de Florio, de Theagene, & ainsi des autres, si est ce qu'en cette idée du Poëme parfait que nous cherchons maintenant, il faut necessairement que la Matiere s'esleue de soy au premier degré d'excellence & de noble. C'est en ce mesme degré qu'on doit mettre la venuë d'Enée en Italie, pource que le suiet en est illustre, & tres-grand, pour estre fondé sur l'Empire des Romains, qui prit son origine de l'arriuée de ce Herôs au pays Latin. A quoy certes le diuin Poëte eut particulierement esgard, comme il est montré par ce vers du commencement de l'Eneyde,

*Si fort il importoit de fonder les Romains.*

Telle est pareillement la deliurance

de l'Italie, miſe hors de la ſeruitude des Goths, d'où le Triſſino a tiré l'argument de ſon Poëme ; & telles ſont encore ces entrepriſes, qui pour la dignité de l'Empire, ou pour l'exaltation de la Foy Chreſtienne, ne furent pas moins heureuſement faites, que glorieuſement executées. Auſſi voit on par eſpreuue, qu'eſtant grandes d'elles meſmes, elles ont cela de propre, de ſe rendre fauorable l'eſprit du Lecteur, de le tenir touſiours en attente, & de le combler enfin d'vn incroyable contentement ; De ſorte qu'on peut bien dire, que l'Art d'vn excellent Poëte le fait regner ſouuerainement dans les volontez des hommes.

Voilà, ce me ſemble, les conditions qu'vn Poëte iudicieux doit chercher dans la Matiere ſimplement conſiderée; qui ſont en peu de paroles, l'authorité de l'Hiſtoire, la verité de la Religion, la liberté de feindre, la qualité des temps appropriez comme il faut, & la gran-

deur des euenemens. Auant que telle choſe tombe ſous l'Art de l'Epique, elle s'appelle Matiere : mais apres que le Poëte l'a diſpoſée, & ſi bien traittée, qu'elle eſt deuenuë Fable, alors elle ne ſe doit plus nommer la Matiere, mais la Forme, & l'ame du Poëme, ainſi qu'Ariſtote la qualifie. Que ſi elle n'eſt vne forme ſimple, elle en eſt du moins vne compoſée, puis qu'elle tient d'elle-meſme de la Matiere. Or ce n'eſt pas ſans raiſon qu'au commencement de ce Diſcours nous auons comparé à la premiere Matiere des Naturaliſtes, celle que nous appellons nuë : Car comme en la premiere Matiere, bien que priuée de toute Forme, les Philoſophes ne laiſſent pas de conſiderer la quantité, qui luy tient ſans ceſſe compagnie, comme ſe trouuant en elle auant la naiſſance de la Forme, & apres ſa corruption ; Ainſi en la Matiere dont il eſt queſtion, il faut que le Poëte conſidere la quantité, auant

que toute autre choſe, puis que cette conſideration eſt inſeparable d'auec elle. Qu'il prenne donc garde que la quantité qu'il ſe propoſe ne ſoit ſi grande, que lors qu'il faudra former la tiſſure de la Fable, & y entremeſler pluſieurs Epiſſodes pour l'embelliſſement des choſes, qui ſont ſimples de leur nature, il ne rende ſon Poëme beaucoup plus long, qu'il n'euſt requis par les Reigles, ny meſme par la bien ſeance. Car il faut qu'vn Poëme ſoit dans la iuſteſſe, & qu'il ne paſſe pas certaines bornes que nous luy preſcrirons en ſon lieu. De cette façon, lors qu'il voudra euiter cet excez, & cette prolixité deſmeſurée, il ſe trouuera contraint de laiſſer les digreſſions, & les autres ornemens, qui ſont neceſſaires au vray Poëme, pour ſe tenir dans les ſimples limites de l'Hiſtoire. C'eſt le deffaut où ſont tombez le Poëte Lucan, & Silius Italicus, pour auoir embraſſé tous deux vne matiere

trop ample, à ſçauoir l'vn, la iournée de Farſale, ou pluſtoſt les troubles ciuils entre Ceſar & Pompée, & l'autre toute la ſeconde guerre Africaine : ce qu'ils ont fait, ce me ſemble aſſez imprudemment, ſans prendre garde que ces matieres, comme prolixes d'elles-meſmes, eſtoient capables par conſequent d'occuper toute cette large eſtenduë, qui eſt requiſe à la grandeur de l'Epopée, ne laiſſant aucun lieu à l'inuention, ny à l'Art Poëtique. Auſſi veux ie bien aduoüer, qu'à chaque fois que ie mets en parallelle les meſmes choſes que Silius, & Tite Liue ont traittées, il me ſemble que ie les trouue plus ſteriles dans les eſcrits du Poëte, qu'en ceux de l'Hiſtorien, contre la bien-ſeance, & la nature de la Matiere. Ce meſme deffaut eſt remarquable dans le Triſſin ; qui pour auoir pris en ſon Poëme vn ſuiet beaucoup plus long qu'il ne falloit, à ſçauoir toute la guerre de Belliſaire contre

les Gots, eſt ſouuent contraint de paſſer legerement par deſſus les choſes qu'il deſcrit. Que s'il ſe fuſt contenté de ne deduire que la plus noble partie de cette guerre, ie m'aſſeure que ſon ouurage luy euſt mieux reüſſi qu'il n'a fait, pource qu'il y euſt apporté plus d'ornement, & de plus belles inuentions. En vn mot, il ne ſe peut faire que le Poëte, qui ſe propoſe de traiter vne Matiere trop ample, ne ſoit reduit à la fin à rendre ennuyeux ſon Poëme, & à l'eſtendre au delà des bornes conuenables; ce qui pourroit ſembler d'abord eſtre arriué à Roland le furieux, ou à l'Amoureux, à quiconque voudroit conſiderer comme vn ſeul Poëme, tel qu'il eſt en effet, tous ces deux liures, qui ſont diſtinguez de tiltre & d'Autheur. I'adiouſte à ce que i'ay dit, que la trop grande abondance du ſuiet contraint le Poëte de laiſſer les Epiçodes, & les autres ornemens qui

luy ſont tres neceſſaires. Ie trouue merueilleux en cecy l'Eſprit, & le iugement d'Homere, qui s'eſtant propoſé vne Matiere fort courte, ne laiſſe pas toutesfois de la reduire à vne iuſte grandeur par la richeſſe des ornemens, & par les Epiçodes, dont il l'augmente. Virgile au contraire, par vne inuention qui n'eſtoit propre qu'à luy, ayant choiſi vn ſuiet fort ample, comme celuy qui dit plus de choſes en vn ſeul Poëme, qu'Homere n'en a compris en deux, l'a ſceu faire auec tant de iuſteſſe, qu'il a touſiours eſuité l'vn & l'autre de ces vices. Et toutesfois il eſt en certains endroits ſi reſſerré, & ſi chiche en matiere d'ornemens, qu'encore qu'il n'y ait rien à redire, & qu'il ſe rende merueilleux & inimitable à s'exprimer nettement, & en peu de mots; ſi eſt-ce que ſon Elocution ſuccinte ſurprend quelquefois l'eſprit de telle ſorte, qu'elle

ſemble n'eſtre pas ſi Poëtique que l'abondance d'Homere, qui eſt eſgalement feconde & fleurie. Ie rapporteray à ce propos, qu'ayant accouſtumé, comme i'eſtudiois à Padoüe, de m'en aller à la chambre du Speroni, auſſi volontiers qu'aux Eſcholes publiques, pource que ie croyois veritablement d'y voir repreſentée l'Image de l'Academie & du Lycée, où Socrate & Platon ſouloient diſputer enſemble, il me ſouuient de luy auoir ouy dire pluſieurs fois, *Que noſtre Poëte Latin reſſembloit plus à vn Orateur qu'à vn Poëte Grec, & que noſtre Orateur Latin approchoit plus du Poëte Grec que non pas de l'Orateur: Mais que l'Orateur & le Poëte Grec auoient chacun à par ſoy atteint à cette vertu qui eſtoit propre à leur Art, au lieu que les deux Autheurs Latins auoient pluſtoſt vſurpé cette haute excellence qui appartenoit à l'Art d'autruy.* Auſſi, dire vray, quiconque

conque voudra bien examiner la façon d'escrire de tous deux, celuy là sans doute aduoüera que l'Eloquence de Ciceron, & celle d'Homere ont vne grande conformité ; tout de mesme que Demosthene & Virgile se ressemblent fort, soit que l'on considere les pointes qu'ils ont, ou la netteté de leurs escrits, ou la force de leurs expression, qui n'est pas moins illustre que Laconique. Que si de tous les preceptes que i'ay donnez, il n'est question maintenant que d'en tirer vne consequence, & d'en faire vn abregé, l'on trouuera, que la quantité de la Matiere nuë doit estre telle, que de l'Art Poetique elle en puisse receuoir beaucoup d'accroissement, sans toutesfois passer au delà des bornes requises.

FIN.